40D
Fr
843.7
Le b/ off
99930
00099930

THE

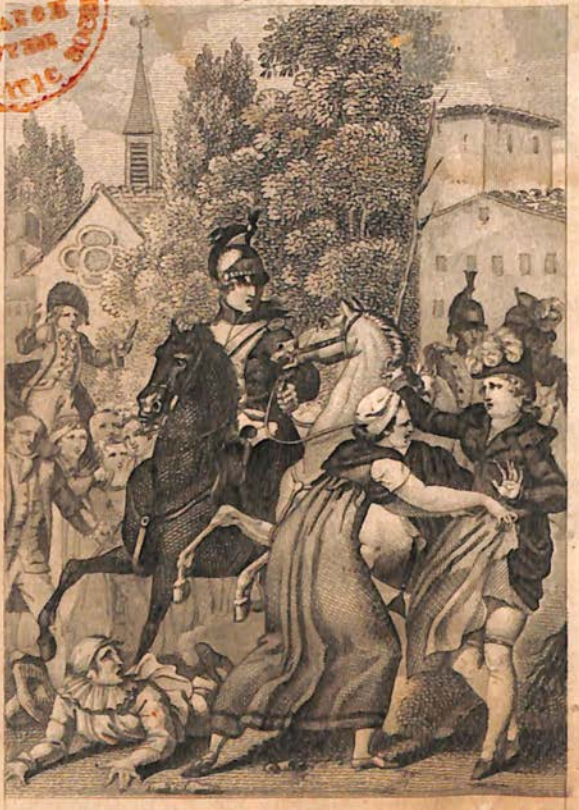
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY

Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015

0.0.C.1

LIBRARY OF THE BOMBAY BRANCH OF THE ASIATIC SOCIETY



Je vous disais bien de laisser mon cheval.

L'OFFICIEUX,

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

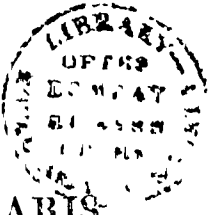
PAR PIGAULT-LE-BRUN,

MEMBRE DE LA SOCIÉTÉ PHILOTECHNIQUE.

SECONDE ÉDITION.

99930

TOME PREMIER.



PARIS,

Chez J. - N. BARBA, libraire,

Éditeur des OEuvres de Pigault-le-Brun,

Palais-Royal, n° 51, derrière le Théâtre-Français.

1819.

Fr 843.7
99930

L'OFFICIEUX,

OU

LES PRÉSENS DE NOCES.

INTRODUCTION.

J'ÉTAIS fort embarrassé, quand j'ai conçu l'idée de cet ouvrage. Comment faire, pensais-je, pour plaire à tout le monde? Si je suis raisonnable, on dira que je suis froid si je me permets de m'égayer, selon ma bonne ou ma mauvaise habitude, la *Quotidienne* est là. C'est un bien pauvre journal que cette *Quotidienne!* beaucoup de monde le dit, mais enfin,

Quoi qu'on en puisse dire,
Un sot trouve toujours un plus sot qui l'admire.

Et puis, ce journal est toujours farci de grands mots déplacés, que personne n'entend, ni le journaliste non plus; cela impose. Par exemple, parler du jansénisme à propos du *Garçon sans souci* (1), c'est annoncer qu'on est prêt d'expliquer ce que c'est que la grâce qui *suffit ou ne suffit pas*. Je félicite le rédacteur de cet article sur ses connaissances d'en haut. Mais, à propos de cette grâce-là, je lui conseille de commencer par en mettre un peu dans ses écrits, et jusque-là, je dirai et répéterai sans cesse, que M. le rédacteur n'est pas un fin *Merle*.

J'étais donc très-embarrassé, ainsi que je viens de vous le dire. Mais, un peu *sans*

(1) Si, pour vos menus plaisirs, vous conservez des absurdités, voyez, an 1817, le n° 285 de la lamentable *Quotidienne*.

souci moi-même, j'ai bientôt pris mon parti, et j'ai résolu de laisser courir ma plume au hasard, et d'aller droit devant moi, comme j'ai coutume de le faire. Je ne peux d'ailleurs me dispenser d'écrire, car, dans mon dernier ouvrage, je n'ai pas dit adieu au lecteur, mais un simple *au revoir*. Ceci entraîne nécessairement l'obligation de rentrer dans une carrière, que je parcourais plus lestement autrefois, mais à laquelle je tiens encore, et je m'y laisse assez facilement entraîner par maître *Jean-Nicolas Barba*.

Je vais donc vous faire *un Officieux* ou *des Présens de noces*. Je ne sais si je vous amuserai, mais je vous assure que je ferai pour y parvenir.... *l'impossible*.

Vous me demanderez peut-être pourquoi ce double titre. Je vous avoue bien fran-

chement que je ne sais pas encore comment je remplirai le second. Mais j'ai, pour le mettre, des raisons qu'il vous importe peu de savoir. D'ailleurs, si vous êtes curieux de les connaître, je vous promets que les journalistes, qui devinent tout, *à peu près*, ne vous les laisseront pas ignorer.

Je prends congé de vous à regret, mon cher Lecteur, ou mon aimable Lectrice; mais, c'est pour m'occuper de ce que je vais vous dire, et vous ne pouvez me savoir mauvais gré du motif.

CHAPITRE PREMIER.

Faisons connaissance avec notre principal personnage.

En l'an 1780, je cite l'année, pour que mon graveur, si je mets des images en tête de ce livre, ne fasse pas d'anachronismes, et n'habille pas des Espagnols, si j'en présente au lecteur, comme ils l'étaient du temps de Ferdinand et Isabelle; en 1780 donc, vivait un marquis d'Oliban, dont le père avait été fermier-général, le grand-père, sous-fermier, et le bisaïeul, commis aux barrières. Son vrai nom était Guérault. Ce nom n'est pas noble assurément; mais le quatrième Guérault dont je parle, ayant hérité de Guérault III, de cent cinquante mille livres de rente, et voulant dérouter les généalogistes et les médisans, acheta la terre d'Oliban, qui avait été un marquisat dans le bon temps où les seigneurs châte-

lains détroussaient les passans, se faisaient la guerre entre eux, et jouissaient du droit de jambage, qui avait bien ses petits agrémens.

Guérault IV prit, sans hésiter, la qualification de marquis, que personne ne pensa à lui contester. Discute-t-on jamais avec un homme qui a cinquante mille écus de revenu, et qui sait s'en faire honneur? On m'a même assuré qu'une paire de girandoles, donnée à propos, avait fait obtenir des lettres de noblesse; or, quand on est noble, on peut très-bien se faire marquis de son autorité privée : on ne voit que cela tous les jours.

Et comme de temps immémorial, un gentilhomme doit servir le roi, M. le marquis se présenta pour entrer aux Mousquetaires. On examina sa noblesse de près, et ses titres parurent bien légers : il n'avait encore qu'un quartier. Cependant le capitaine des Mousquetaires gris n'était pas fâché d'avoir un homme opulent, et qui était marquis, à peu près; il conseilla à Guérault IV de

demander la croix de Malte, et cent ans pour faire ses preuves, ce qui s'accordait alors assez facilement aux gens riches. Or comme un Mousquetaire avait nécessairement quatre quartiers bien compté, M. le marquis était évidemment gentilhomme.

A l'époque dont je parle, M. le marquis avait vingt-cinq ans. Il n'était ni grand ni petit, ni beau ni laid, ni spirituel ni sot. Il était riche, et tout le monde le trouvait charmant.

Il usait noblement des dons de la fortune. Généreux, sans être prodigue; plein d'ordre, pour avoir toujours des fonds à sa disposition; ami du plaisir, mais économe de sa vie, il comptait pousser sa carrière très-loin, et faire souche, à la première occasion favorable, de véritables marquis.

Un défaut assez remarquable était le seul qu'on pût lui reprocher. Il était toujours disposé à rendre service, et bien des gens appelleront cela une qualité. Mais il avait la mauvaise habitude de chercher à obliger

tout le monde, même ceux qu'il connaissait très-superficiellement; il s'efforçait d'obtenir une confiance qu'on ne lui accordait pas toujours, et alors, sans mission, souvent sans trop connaître les circonstances d'une affaire, il se portait en avant et manquait toujours le but avec les meilleures intentions du monde. Il amenait des médrises, des incidens qui amusaient beaucoup ceux que la chose ne regardait pas, et qui ne l'appelaient plus que l'officieux marquis.

Ce penchant s'était développé en lui dès sa première jeunesse, et lui avait valu au collége des horions et des gourmades, et à l'académie, deux petits coups d'épée qui avaient fait un grand bruit dans le monde.

A chaque mésaventure qu'éprouvait le marquis, il se promettait bien d'abandonner le genre humain à sa triste destinée, et il saisissait avec empressement l'occasion nouvelle qui s'offrait à lui pour tâcher de rendre un service. Quelquefois même,

fatigué de son oisiveté, il cherchait cette occasion qui ne se présentait pas.

Vous présumez facilement qu'il s'était fait dispenser de coucher à l'hôtel des Mousquetaires. Le propriétaire d'une maison somptueuse ne pouvait s'accommoder d'une chambre modeste; et son capitaine, plus noble que riche, trouvait très-commode de trouver tous les jours son couvert mis chez M. le marquis, et cent louis à son service.

Cependant il pensait sérieusement à acheter une compagnie de cavalerie. Le droit de se faire tuer s'achetait alors, et, pour mériter cette faveur insigne, le marquis faisait très-exactement son service de mousquetaire. Il courait à l'hôtel le matin ; il y courait après avoir dîné : les gens du bon ton dînaient alors à deux heures. Très-souvent M. le marquis faisait la course à pied, pour ne pas humilier ses camarades en étalant un luxe qu'ils ne pouvaient égaler. Vous voyez que notre héros était un homme à procédés.

Un domestique de son père, nommé Antoine, tenait sa maison, et justifiait sa confiance. Vous sentez que le factotum d'un marquis ne peut s'appeler Antoine. Le bon domestique avait consenti à reprendre son nom de famille, qu'il avait oublié depuis long-temps, et il se laissait appeler Ducroc, pour flatter l'amour-propre de son maître, et peut-être un peu le sien.

Ducroc avait sous ses ordres Denis, chef de cuisine; Thérèse, femme de charge; tous les gens de l'écurie, et il étendait sa surveillance jusque sur Zéphire, valet de chambre de Monsieur.

Thérèse avait été mariée.... peut-être. Il est au moins constant qu'elle avait une fille qui s'élevait à l'hôtel, et qui allait avoir seize ans. Thérèse était vaine des charmes de sa Julie, et elle portait ses prétentions pour elle jusqu'au ridicule: elle avait refusé avec dédain le bédeau de la paroisse, et un caporal aux Gardes Françaises. C'était d'ailleurs une bonne femme qui tenait aux

intérêts du marquis, autant qu'on peut le faire pour de l'argent.

Zéphire était un grand et joli garçon qui s'était singulièrement formé en causant avec son maître lorsqu'il le coiffait ou qu'il lui passait sa chemise. C'était l'homme du bon ton de toutes les soubrettes de qualité. Elles se l'arrachaient, le gâtaient, et elles avaient porté au dernier degré une fatuité qui lui était naturelle. Je ne dirai rien des autres commensaux de l'hôtel :

Ce reste ne vaut pas l'honneur d'être nommé.

CHAPITRE II.

Julie.

JULIE était aussi simple que jolie. Elle répondait par *Vous êtes bien bon, Monsieur,* à tous les complimens qu'on lui faisait, et on lui en faisait souvent. Un vieillard lui prenait-il la main, elle la retirait aussitôt. Un homme agréable prenait-il cette main effilée et blanchette, elle baissait les yeux et rougissait. Elle ne pensait plus à la retirer quand elle était dans celle de Larose.

Larose est le jeune caporal que dame Thérèse avait éconduit. Julie, sans ambition, trouvait le parti très-sortable puisqu'il lui plaisait beaucoup. D'ailleurs Larose était un garçon de mérite qui devait être fait sergent à la première promotion, et tout le monde sait qu'un sergent aux Gardes Française était un gros monsieur.

Mais comment Larose avait-il plu à notre petite Julie? c'est ce qu'il importe

de vous faire connaître, et ce que je vais vous apprendre.

L'hôtel de M. le marquis était situé à l'extrémité d'un faubourg. Moitié ville, moitié campagne, il réunissait les agrémens de l'une et de l'autre. Ses heureux habitans jouissaient de la liberté que donne nécessairement une semblable situation, et Julie avait pris l'habitude de travailler ou de lire sur un banc de gazon placé à deux pas de la porte cochère, que dame Thérèse tenait toujours ouverte, parce que, disait-elle, il ne fallait pas que M. le marquis attendit quand il rentrait en carrosse. La véritable raison était de voir d'un œil les passans pendant que la bonne dame fixait l'autre sur une pièce de linge qu'elle faisait, ou qu'elle racommodait.

Larose était du nombre des passans. Il ne pouvait aller dans l'intérieur de Paris, sans se faire voir à dame Thérèse, dont il se souciait fort peu, et sans voir lui-même notre petite Julie qui bientôt fixa tellement son attention, qu'il employait le

temps dont il pouvait disposer à passer et à repasser devant l'hôtel.

Julie, de son côté, avait remarqué le beau Larose, et sans réflexion, sans qu'elle se rendit compte de rien, le livre sentimental, passionné même, avait remplacé l'ouvrage instructif ou amusant.

Larose commença par sourire quand ses yeux rencontraient ceux de Julie. Julie souriait à son tour : c'était le sourire de l'amour, quand il avait son innocence. Larose s'enhardit un peu. Il osa saluer profondément, et Julie se leva et répondit par une grande révérence. Thérèse, qui avait l'œil à tout, vint demander à sa fille qui elle avait salué. « C'est M. le curé, ma« man. » Fillette qui aime ment apparemment toujours. Il faut bien que cela soit vrai, car ce mensonge est le premier que Julie eût proféré.

Le beau Larose pouvait-il s'arrêter, flatté, entraîné par les plus douces espérances ? non, sans doute. Julie pouvait-elle reposer, quand l'image de Larose souriant

se présentait à elle? Et quand ne le voyait-elle pas? Insomnies d'amour ne flétrissent pas la beauté : le petit dieu la berce d'illusions si douces! Julie aimante devenait, chaque jour plus belle. Larose dormait; mais le nom de Julie était le dernier mot qu'il prononçait le soir; c'était le premier qu'il articulât au réveil.

Julie lui avait souri d'abord; elle lui avait ensuite rendu ses révérences. Répondra-t-elle à un billet? Il est des momens où il se flatte d'être aimé; mais il ne peut vivre sans un aveu auquel il attache le bonheur de sa vie tout entière : vous voyez bien que le beau Larose était amoureux pour la première fois.

Il entre dans un café; il tire de sa poche la feuille de papier à lettre, le pain à cacheter, et la plume qu'il a achetée toute taillée. Il écrit, il écrit.... Bientôt les quatre pages sont remplies, et il ne sait ce qu'il a dit. N'importe, Julie le comprendra bien : c'est l'amour qui a dicté. Il ploie sa lettre, il la ploie encore, il la réduit de

manière à la tenir, avec le pouce, cachée dans la paume de sa main, et il marche droit à l'hôtel.

Le banc de gazon était à deux pas de la porte. Ce jour-là, Julie avait mal aux reins; il fallait qu'ils fussent soutenus, et une chaise de jardin était placée presque dans la rue. Avait-elle vraiment mal aux reins?.... Oh, non, non. Mais, elle lisait des romans; elle savait qu'il est de règle qu'un amant écrive à sa maîtresse. Larose ne pouvait entrer dans la cour pour remettre ses billets, et il eût fallu un bras long d'une toise pour arriver au banc de gazon. Voyez, cependant, comme l'esprit vient aux filles!

Larose arrive à la porte de l'hôtel. Il croit devoir jeter sa lettre sur le banc; il sent qu'il ne peut s'arrêter, et il fait un mouvement pour lancer le paquet à son adresse : on le lui a pris de la main. Interdit, inquiet, désolé, il reste cloué à sa place. Cependant il veut savoir quel est le ravisseur, l'ennemi de son repos, qui s'est

rendu maître de son secret. Il passe, il se retourne, et Julie, appuyant la main sur la pochette de son tablier noir, lui indique l'endroit qui cache le précieux billet, et calme ses alarmes.

La pauvre petite ne savait pas mal faire. Thérèse avait cru devoir entretenir longtemps la candeur du premier âge; élève de la nature, Julie en suivait la douce impulsion.

Un essai heureux en détermine un second. Larose écrivit encore un billet, et il suppliait Julie de lui faire connaître s'il était assez heureux pour lui plaire. Julie trouvait tout simple de répondre à une lettre qu'on a reçue avec plaisir. Sa mère, d'ailleurs, lui avait toujours dit, lorsque quelqu'un lui parlait : Levez la tête, petite, et répondez. En fallait-il davantage pour la déterminer à prendre la plume, dont elle se servait assez mal ? Mais, pensait-elle, ces lettres-là se lisent avec le cœur, et je donnerais à mon joli soldat une feuille de papier blanc, qu'il y trouverait amour et bonheur.

Elle ne veut pas perdre une occasion de voir Larose. Elle attend qu'il ait passé, et sûre d'avoir au moins une heure à elle, en quatre sauts elle arrive à sa chambrette. Elle ne se doute pas que son agilité s'accorde peu avec un mal de reins, et que sa mère a deux yeux.

Pendant que Thérèse réfléchit, et qu'elle cherche les raisons qui peuvent rendre le mal de reins nécessaire, Julie à ployé son billet et a repris sa place.

L'impatient Larose revient sur ses pas. Depuis dix minutes, il a son mouchoir à la main ; il le laissera tomber à la porte de l'hôtel. Pendant qu'il se baissera, qu'il se relevera, qu'il le mettra dans sa poche, qu'il se gardera bien de trouver de suite, vingt à trente minutes s'écouleront, et il n'en faut pas tant pour donner et recevoir un billet.

Tout se passe en effet comme il l'a prévu. La lettre de Julie tombe sur le mouchoir, et la main du beau caporal rencontre celle de la fillette. Il la baise, il la rebaise,

et disparaît. Julie éprouve un trouble qu'elle ne connaissait pas; l'usage de ses sens est suspendu; elle est restée immobile. Sa jolie main garde la position où Larose l'a laissée, et il n'est plus là pour la baiser encore.

Thérèse avait remarqué que, malgré le mal de reins, sa fille s'était levée précipitamment; mais elle n'avait pu voir ni le mouchoir, ni la lettre, ni le billet, ni les baisers, parce que Julie n'était pas diaphane. Cependant la vivacité des mouvemens et un bras toujours tendu lui donnent des soupçons vagues; elle accourt. « Que « faites-vous là, ma fille? — Je montre a « un monsieur qui vient de passer.... a « ce monsieur en habit brun.... qui est « la-bas.... Eh bien, que lui montrez-« vous? — Le nº 45, ma mère. — Hom hom. »

Thérèse suit le monsieur qui, ne pensant ni au bras indicateur, ni au nº 45, va frapper au nº 53. La bonne dame est convaincue que sa fille la trompe, et elle sait

à merveille quels sont les motifs qui déterminent ordinairement une jeune fille à feindre. « Venez travailler auprès de moi, « Mademoiselle. Le grand air ne vous « vaut rien; il faut de la chaleur à des « reins malades. — Je me trouve beaucoup mieux, maman. — Je veux ajouter « à ce mieux-là. Marchez, Mademoiselle, « et ne répliquez plus. »

Julie était douce, timide; elle avait été ployée à une obéissance aveugle. Elle suivit sa mère, en essuyant furtivement une larme qui s'échappait malgré elle. Thérèse la place le dos tourné du côté de la cour; elle lui donne de l'ouvrage, et prend dans la poche du petit tablier noir le livre qui, sans doute a fait naître des idées romanesques. C'était le fameux *Comte de Douglas*, que Thérèse avait lu trente-deux fois, et elle ne pouvait raisonnablement gronder sa fille de le lire une. Mais, dans ce malheureux livre étaient les deux billets de Larose, que la petite avait arrangés suivant le format du livre, officieux alors; et

elle les lisait en paraissant uniquement occupé du héros du roman.

La petite se croit perdue; elle tombe à genoux, elle demande grâce. Sa mère qui, peut-être, ne se serait pas arrêtée à deux chiffons de papier déjà moulus à force d'avoir été tournés et retournés, les tourne à son tour, les lit, applique deux grands soufflets sur les joues rosées de Julie, et va faire fermer la porte cochère, sauf à M. le marquis à attendre cinq minutes, quand il voudra rentrer à l'hôtel.

Julie avait versé des larmes de plaisir; elle en répand de bien amères. Plus d'espérance de revoir le beau Larose; pas de moyens de recevoir ses lettres, et d'y répondre. Si du moins elle avait pu conserver celles qui, pendant deux jours, ont fait son bonheur! Mais sa mère les a mises en pièces. Quel triste avènir attend la pauvre petite! Voilà où mène l'amour, Mesdemoiselles : vous devriez bien n'aimer que par avis de parens. Je conviens cependant que l'homme qu'ils vous présentent

est rarement celui qui peut vous plaire.

Larose était loin de prévoir le coup qui avait frappé sa charmante amie. Ivre de joie et de bonheur, il ne se lassait pas de relire le doux aveu de la candide Julie. Il écrivait en lisant, et son imagination séduite traçait des tableaux délicieux qui ne devaient pas se réaliser.

Il revient à l'hôtel. Il compte bien échanger sa lettre contre une autre aussi tendre, aussi séduisante : la porte de M. le marquis est fermée. Larose est étonné; mais il ne soupçonne rien encore. Il passe une partie de la journée dans la rue, et à chaque instant il croit voir cette porte s'ouvrir, à chaque instant son espérance est déçue. Il rentre à l'heure de l'appel, étonné, mais loin encore du découragement.

Le lendemain, il revient, et son cœur se serre. Le surlendemain, il s'afflige, il se désole. Il regarde attentivement la sonnette et le marteau. Osera-t-il se faire ouvrir, et que dira-t-il au Suisse ? Il avait la portion d'esprit qui convenait à celui de Julie.

Elle trouvait ses lettres dignes d'être gravées en lettres d'or; Larose n'en était pas moins embarrassé en cherchant ce qu'il dirait au Suisse, ou à telle autre personne de l'hôtel qui se présenterait à lui. Le quatrième jour, cependant, fatigué, excédé, désespéré, il sonne et frappe à la fois. Le Suisse qui se croit un personnage parce qu'il porte un habit galonné et un baudrier qui ne sont point à lui, le Suisse trouve très-mauvais qu'un soldat aux gardes s'annonce avec un tel éclat. Il intimide le pauvre Larose, au point qu'il ne peut prononcer que le nom de Julie.

A ce nom, le Suisse tire le cordon d'une sonnette qui est suspendue dans le laboratoire de Thérèse, Thérèse accourt. « Voi-« là, lui dit le Suisse, un jeune soldat qui « veut parler à Julie, » et il se renferme dans sa loge.

A sa rougeur, à son air embarrassé, à son attitude suppliante, Thérèse à deviné l'amant de sa fille. Elle lui demande d'un ton très-élevé et d'un air menaçant, com-

ment il ose aimer une demoiselle bien née, que le premier sergent du régiment n'obtiendrait pas. Larose, piqué, retrouve du courage. Il établit une généalogie, qui prouve que sa naissance vaut celle de mademoiselle Julie. Thérèse lui réplique qu'un garçon bien élevé qui s'engage, est nécessairement un libertin. Larose répond que M. de Chevert a été soldat comme lui, et qu'il est mort lieutenant-général des armées du roi. Il ajoute que la plus grande preuve d'estime qu'on puisse donner à une femme, est de chercher à obtenir sa main, et il conclut en demandant celle de Julie. Thérèse lui rit au nez d'un air de dédain, et le pousse vers la porte. Larose, exaspéré, sort en maudissant les parens dont le cœur est flétri, et qui ne veulent pas que leurs enfans sentent battre le leur. Il s'assied sur le banc de pierre qui est à l'extérieur de la porte de l'hôtel; il remet un peu d'ordre dans ses idées, et plus il réfléchit, moins il a d'espoir à fléchir l'impitoyable Thérèse.

Thérèse, de son côté, se rappelait ses premières amours. Elle se souvenait que les remontrances paternelles, que les voies de rigueur n'avaient eu aucun succès, et que le temps seul avait éteint ses feux, qu'elle avait crus inextinguibles. Elle se promit de laisser couler les jours, les semaines, les mois; de rendre la vie de sa fille assez douce, et de la distraire enfin, par une réunion de plaisirs innocens, de l'idée d'un plaisir plus vif. Il est un instinct plus sûr que les grands principes et l'éducation. Thérèse pensait en femme sage, et Julie eût été heureuse si elle n'avait pas connu le beau Larose.

CHAPITRE III.

Larose est introduit à l'hôtel.

Le beau Larose n'avait rien qui pût, le dédommager de la perte de sa Julie. Une vie uniforme, contrainte, ennuyeuse, ajoutait à l'amertume de ses privations. Il n'avait pas un ami qui pût entendre le langage du cœur, et Larose ne savait plus parler que celui-là. Il ne pouvait calmer ses souffrances qu'en allant s'asseoir sur le banc de pierre qui touchait à l'enceinte où languissait l'objet des plus tendres amours.

M. le marquis venait de gâter les affaires d'un jeune homme qui traitait d'une charge de conseiller au parlement. Il l'avait fait avoir à un cousin-germain qui portait le même nom, et qui travaillait en secret à supplanter celui que servait notre officieux. Un nom de baptême, changé, avait

suffi pour que son protégé restât avocat sans causes.

Le marquis rentrait chez lui avec beaucoup d'humeur. Il jurait que jamais il ne se mêlerait des affaires de personne, et il ne réfléchissait pas qu'il eût réussi, s'il n'eût inscrit sur ses tablettes, *Pierre* pour *Paul.* Il voit un jeune soldat assis à la porte de son hôtel. Sa figure est heureuse ; mais elle porte l'empreinte d'une profonde douleur.

« Que faites-vous là, mon ami? — Je « pleure, Monsieur. — Un soldat pleurer! « — Un soldat a un cœur. — Ah, je vois « ce que c'est : vous êtes amoureux. — « Comme on ne l'a jamais été. — Mais il « me semble que vous pourriez penser à « vos amours à la chambrée comme ici. Il « y a plus d'une heure que la retraite est « battue, et..... — Vraiment, Monsieur! « Ah, je suis perdu! Quinze jours de pri- « son! Quinze jours sans m'approcher de « l'enceinte.... — Qu'habite l'objet de vos « vœux? — Il y a de quoi mourir. — Non,

« mon ami, non, vous ne mourrez pas. « J'espère même que vous n'irez pas en « prison. Comment se nomme votre ca- « pitaine? — Le comte d'Orville. — C'est « mon ami particulier. Je le verrai demain « matin, et j'arrangerai votre affaire. En « attendant, je vais vous faire donner à « souper et un lit à l'hôtel. »

Larose ne sait s'il rêve. Au lieu d'un réduit humide et obscur, il va habiter le lieu qu'embellit sa Julie; il reposera sous le même toit! Reposer! Amour et repos habitent-ils le même cœur? demandait autrefois Beaumarchais au parterre.

Le marquis a frappé; la porte s'est ouverte; Larose est sur les talons de son protecteur. Le Suisse a sonné, et il précède le maître, un flambeau dans chaque main. Zéphire paraît sur les degrés du péristyle; il porte aussi deux bougies. Appelez Thérèse, lui dit le marquis. Larose prend obligeamment les lumières des mains du valet de chambre; il marche devant son nouveau patron qui le dirige, et ils entrent dans

l'appartement de Monsieur. Le marquis regarde son protégé, et sa figure, qu'il trouve encore jolie et candide, lui inspire un intérêt réel. Allons, pensait-il, je tenterai encore cette bonne action-ci, et je ne serai pas toujours malheureux dans mes résultats.

« Thérèse, vous ferez souper ce jeune « soldat, et vous lui donnerez un lit con- « venable. » Thérèse, en voyant Larose, recule de quatre pas. « Un soldat aux gar- « des à l'hôtel, M. le marquis! Voilà du « nouveau, par exemple! Et où soupera- « t-il, s'il vous plaît ? à la cuisine, probable- « ment? — Thérèse, que seraient les offi- « ciers, si le métier de soldat était avili? « Ce jeune homme mangera à l'office. — « Avec moi, M. le marquis? — Vous pou- « vez souper dans votre chambre, si cela « vous arrange mieux. — Mais, Monsieur... « — Je le veux; obéissez. »

Thérèse sort en grommelant. Ce rusé soldat, pensait-elle, a attendu M. le marquis à la porte de l'hôtel; il lui a parlé de

son amour. Le marquis, qui se mêle de tout, excepté de ses affaires, et qui est trop heureux d'avoir Ducroc et moi à son service, le marquis voudra conclure ce ridicule mariage : les hommes distinguent très-bien les distances au-dessus d'eux; au-dessous, tout leur paraît égal. Je résisterai; mais, Julie ne manquera pas de prier, de supplier M. le marquis, si elle sait que l'impertinent caporal a trouvé accès près de lui. Oh, je vais mettre bon ordre à tout cela.

On vient avertir M. d'Oliban qu'il est servi, et Ducroc s'empare de Larose. « J'aime les soldats, disait-il au marquis, « Mon père l'a été, et celui-ci a l'air d'être « un honnête garçon. — Je le crois comme « vous, Ducroc; ayez-en bien soin. »

Thérèse se garde bien de paraître à l'office. Le factotum, le chef de cuisine et le valet de chambre fêtèrent de leur mieux le protégé de M. le marquis. Il parlait peu, mangeait moins, et cependant sa figure était rayonnante. « Allons, allons, « lui disait le bon Ducroc, un soldat ne

« trouve pas toujours un pareil souper. « Faites honneur à celui-ci, mon cama- « rade. » Larose laissait charger son assiette, et son imagination errait dans l'hôtel, qu'il ne connaissait pas. Il créait une chambre à Julie, il la voyait assise devant une petite table; elle y appuyait son coude; sa charmante figure est penchée sur sa main; elle relit les deux billets qu'il lui a donnés; peut-être, avant de sortir, trouvera-t-il quelque moyen de lui remettre le troisième.

La cordialité de Ducroc l'encourage, il le tire à part pour lui confier son malheureux amour. Il réfléchit aussitôt que Ducroc est peut-être le père de Julie, et qu'il pense comme sa mère. Il est debout devant lui; il n'articule pas un mot, et Ducroc attend en vain qu'il s'explique.

Larose rentre. Il prend Zéphire par la main, et le conduit dans la cour. Celui-là est jeune, pensait-il; il compatira à des peines qu'il éprouve peut-être, et si je ne peux voir ma Julie, il se chargera de mon

billet. Mais, se disait-il à l'instant, il doit tenir de plus près aux intérêts de ses vieux camarades qu'à ceux d'un jeune homme qu'il ne connaît pas. Si je m'étais ouvert à M. le marquis ?.... Est-il présumable qu'il veuille contraindre des domestiques qui, selon les apparences, le servent depuis long-temps, à marier leur fille contre leur gré?

« Ah çà, lui dit Zéphire, parlerez-vous « bientôt? — Monsieur, je n'ai plus rien « à vous dire. — Il faut convenir, Mon- « sieur, que votre conversation est fort « intéressante, et qu'il y a beaucoup à « gagner avec vous. » Il tourne le dos au jeune soldat; il rentre à l'office, et dit à Ducroc : « Je crois que le protégé de M. le « marquis est fou. — Mais, je le crois « aussi. — Il faudra lui ôter sa lumière, « quand il sera couché. — Je le crois bien, « vraiment. Il mettrait le feu à l'hôtel. »

« Mais, Monsieur, disait Zéphire au mar- « quis, en le déshabillant, le jeune soldat « que vous avez reçu chez vous a de-

« absences bien extraordinaires. — Des « absences ? Je ne me suis pas aperçu « de cela.... Ah, je me rappelle.... Il est « amoureux, Zéphire, très-amoureux. « — Je l'ai été aussi, Monsieur. Mais l'a- « mour ne m'a jamais empêché de sou- « per; jamais je n'ai regardé en face, et « pendant cinq minutes, les personnes à « qui je voulais parler, sans leur adresser « un mot. — C'est que tu n'as jamais aimé « véritablement, Zéphire. Tu es un assez « mauvais sujet. »

M. le marquis n'a jamais aimé autrement que moi, pensait Zéphire; et si j'étais seulement baron, je lui dirais qu'il vient de faire son procès comme le mien. Mais je suis valet de chambre; et, pour faire fortune à ce métier-là, il faut être sans humeur, quelquefois même sans honneur. L'auteur qui a pensé cela connaissait bien les grands seigneurs.

« Zéphire, demain matin tu feras at- « tendre ce jeune soldat à sa chambre, et tu « me l'amèneras, quand je serai habillé. »

Larose avait été conduit à cette chambre par Ducroc, qui lui avait donné le temps de reconnaître le local, et qui subitement s'était esquivé avec la lumière, et avait donné un tour de clef à la porte. « C'est « le père, c'est le père, disait Larose. Sa « femme lui a tout dit, et il a voulu me « mettre dans l'impossibilité de chercher « l'adorable Julie, et de lui parler de « mon amour. Ils ne savent pas que je la « respecte autant que je l'aime. »

Ah! par exemple, voilà des sentimens bien chastes. Ils seront approuvés par les jolies dames d'une petite ville, qui lisent assez volontiers mes ouvrages, et qui me reprochent, en riant, certains tableaux qui ne les ont pas fait bâiller. Cependant, quelque desir que j'aie de leur plaire, je ne peux me décider à être le continuateur de l'*Amadis des Gaules*. J'aime à peindre les objets tels qu'ils sont, et je félicite bien sincèrement ces dames de ne se reconnaître dans aucun de mes portraits.

On rencontre quelquefois un *Céladon*

de dix-huit ans. Céladon Larose, ou Larose Céladon, ne pensa pas à se coucher. Il se promenait en long et en large dans sa chambre; il dirigeait ses soupirs sur les quatre murs qui le retenaient, bien sûr que la chambrette de Julie était placée dans une des quatre positions. Il lui adressait les plus jolies choses du monde; et quelquefois il était si content de lui, qu'il regrettait de ne pouvoir écrire les pensées brillantes et passionnées qui se succédaient sans interruption.

Un bruit léger frappe son oreille. Il écoute.... On marche sur la pointe du pied; on passe devant sa chambre..... Bientôt il n'entend plus rien.... et il écoute encore.

Julie ne dormait pas plus que lui. Elle portait son image dans son cœur; son nom errait sans cesse sur ses lèvres, et des sensations bien pénibles l'affectaient en ce moment.

Une nuit d'été passe bien vite, quand on est fortement préoccupé. Déjà *l'Aurore aux doigts de rose ouvrait les portes de*

l'orient. Les premiers rayons du soleil *doraient* les faîtes des cheminées, et Larose, fatigué de se promener, de soupirer et de penser, se jeta tout habillé sur son lit. Il n'y a jamais eu et il n'y aura jamais d'amant malheureux qui n'ait fini, et qui ne finisse par prendre ce parti-là.

Celui-ci goûtait, *dans les bras de Morphée*, les douceurs d'un profond repos, et, en style vulgaire, il ronflait à faire raisonner les vitres de sa chambre, quand Zéphire vint savoir comment il avait passé la nuit, et lui dire que M. le marquis l'attendait. On est bientôt prêt quand on ne s'est pas déshabillé. Larose étend les bras, se frotte les yeux, suit son introducteur, et se présente devant le patron. M. le marquis avait déjeuné. Tout entier à son plan de conciliation entre le soldat et son capitaine, il ne pensa point que Larose déjeunerait peut-être volontiers aussi. Il ne s'informa pas même s'il avait soupé la veille. Les chevaux étaient mis; on monta en voiture.

CHAPITRE IV.

M. le Marquis fait de nouvelles bévues.

Le comte d'Orville était un gentilhomme de vieille race qui faisait peu de cas de la nouvelle noblesse. Avait-il tort ou raison? Il me semble à moi que le premier d'Orville n'était pas plus noble que le premier d'Oliban, et que le mérite essentiel de ce Dorville-ci était d'en compter dix-neuf avant lui. Le burin de l'histoire n'avait gravé le nom d'aucun de ses aïeux. Pour lui, il était disposé à se faire tuer, quand le service du roi l'exigerait; et il attendait tantôt à son corps, tantôt dans ses terres, le grade de maréchal de camp.

Il était très-occupé avec son notaire, quand notre marquis fut annoncé. Un noble d'hier et des affaires à terminer suffisaient

bien pour n'être visible que dans une demi-heure. Le marquis fut choqué de la réponse qu'il reçut par l'intermédiaire d'un laquais; mais il avait protesté à Larose qu'il n'irait pas en prison, et il ne voulait pas que le jeune soldat le fît passer, dans l'esprit de ses camarades, pour un seigneur sans crédit. Il se décida à attendre.

Comment se passera cette demi-heure? Le marquis ne s'occupait ni de la latitude, ni de la quadrature du cercle. Il était bien avec une femme de finance; mais cette liaison était devenue habitude, et une maîtresse de tous les jours agit peu sur l'imagination. Le marquis ne trouva pas de moyen plus agréable de filer le temps que de parler à Larose de ses amours. Larose, enchanté de pouvoir dire à quelqu'un ce qu'il avait répété pendant toute une nuit aux murailles de sa chambre, Larose, oubliant sa prudence de la veille, et passant à l'excès contraire, parla avec une abondance, une volubilité, qui ne permirent pas au marquis de placer un mot. Il apprit enfin que Julie était

l'objet de tant d'amour, de tant d'inquiétudes, de tant de peines, et il finissait de lire le billet où la petite développait si naïvement son cœur, lorsque le notaire de M. d'Orville sortit, et qu'on introduisit M. d'Oliban.

D'Oliban avait annoncé d'Orville à Larose, comme son ami particulier. Il l'avait vu trois ou quatre fois dans le monde, et il lui avait parlé pendant un quart d'heure au plus : on a à Paris de bons amis, dont on ne connaît bien que le nom. D'Orville, satisfait de la suprématie qu'il venait d'exercer sur d'Oliban, le reçut avec cette urbanité dont les gens du bon ton savent si bien masquer leur profonde indifférence. Il voulut bien s'excuser sur la lenteur de son notaire, et, comme l'aristocratie de l'opulence étaie fort bien celle du rang, d'Orville ne laissa pas ignorer qu'il traitait du joli domaine de Barjac, qui touche à la plus belle des terres de sa famille. Il ajouta que son notaire agissait secrètement pour que le propriétaire ne lui fît pas payer la *conve-*

nance ; il s'informa enfin de l'objet qui lui procurait le plaisir de voir M. le marquis.

D'Oliban avait arrangé une histoire. La retraite battait ; Larose, se rendant à l'appel, s'était trouvé très-mal ; des passans l'avaient mis sur un des bancs de pierre qui sont à la porte de l'hôtel ; le marquis l'avait jugé hors d'état de rentrer aux casernes. Il lui avait donné un asile pour la nuit, et il venait prier M. le comte de le dispenser de quinze jours de prison voulus par l'ordonnance.

Le comte, comme tous les capitaines aux gardes, s'occupait fort peu de sa compagnie ; ces soins, tout-à-fait roturiers, étaient abandonnés à un sergent. Il était égal à d'Orville que Larose allât ou n'allât pas en prison ; mais il était bien aise d'accorder une grâce à un marquis de fraîche date, qui, par sa position militaire, resterait toujours son obligé. Il écrivit quatre mots à son sergent de confiance ; Larose fut appelé ; son capitaine lui remit le billet, et il daigna conduire d'Oliban jusqu'à la porte de son cabinet.

L'impertinent! disait entre ses dents le marquis, en descendant l'escalier; je lui ferai voir que mon crédit ne se borne pas à dispenser un pauvre soldat de la prison. Il donne rendez-vous à Larose à son hôtel, et il fait *toucher* à celui du capitaine des Mousquetaires gris.

« Je sors de chez le comte d'Orville, « lui dit-il. Il m'a reçu avec une hauteur « dont je suis révolté. Je lui prouverai ce- « pendant que je ne sais me venger qu'à « force de générosité. Vous êtes mon ami, « M. le duc. — Comptez sur moi dans « toutes les occasions. — Vous voulez vous « défaire de votre domaine de Barjac, et « d'Orville en a envie. — Vraiment! — Je « viens vous prier de le traiter doucement, « à ma considération, et je suis persuadé « que vous m'accorderez ce que je vous « demande. — Ah! d'Orville veut s'agran- « dir! — et vous lui ferez connaître que « c'est à moi que vous sacrifiez quelque « chose de vos prétentions. — Parlons rai- » son, mon cher marquis. Je suis mal dans

« mes affaires, et voilà pourquoi je vends.
« Convenez que je serais une grande dupe,
» si je ne profitais pas de l'avis que vous
« me donnez. — Quoi, M. le duc, après ce
« que vous venez de me promettre... — Je
« ne balancerai pas à vendre trente mille
« francs de plus; je vous rendrai deux
« cents louis que je vous dois, et je garde-
« rai ma petite danseuse trois mois encore.
« —Si vous aviez assez peu de délicatesse...
« —Pas de grands mots, mon cher, des cho-
« ses. D'Orville veut enclaver un hameau
« de plus dans ses terres; il est naturel
« qu'il paie cette jouissance. Vous avez à
« vous plaindre de lui, et vous vous ven-
« gez en servant un homme qui vous est
« dévoué, c'est encore tout simple. »

Le marquis répliqua vivement, et le duc prit ses grands airs. Le marquis insista avec plus de chaleur encore, et son capitaine l'envoya aux arrêts pour quinze jours.

D'Oliban allait se retirer, quand le notaire de d'Orville parut. « Je viens finir « avec vous, M. le duc, lui dit-il. On vous

« accorde les deux cent vingt mille francs « que vous demandez; on vous en paiera « moitié en signant le contrat, et le reste « dans six mois. Cela vous arrange-t-il? « —Monsieur, vous avez fait vos réflexions, « j'ai aussi fait les miennes. Le domaine « de Barjac vaut cent mille écus pour un « voisin, et M. d'Orville le paiera cela, ou « je le garderai. »

Le marquis saute à droite, à gauche; ses poings sont serrés; les muscles de sa figure jouent avec une force étonnante; il est furieux au point de ne pouvoir articuler un mot. Enfin il retrouve des idées, et il reproche amèrement au duc de porter à quatre-vingt mille francs une augmentation de prix que tout à l'heure il bornait à trente. Le duc lui reproche de n'être pas rendu encore aux arrêts; le notaire lui reproche son indiscrétion; le marquis se la reproche maintenant; mais il proteste qu'il a voulu servir M. d'Orville, et se venger ainsi de ses hauteurs. Il sort enfin et se rend

à son hôtel, ne sachant trop comment il passera la quinzaine.

Larose, exact aux rendez-vous d'amour, comme à ceux que son sergent lui donne de par le roi, Larose est déjà chez M. le marquis. Il n'a pas vu Thérèse, et il s'en félicite; mais il ne voit pas Julie, et il la demande à Ducroc, à Zéphire, à l'antichambre et à l'écurie. Son protecteur a écouté favorablement la courte histoire de ses amours; il n'a plus rien à craindre, et il vague dans l'hôtel, chantant Julie, ses seize ans et ses charmes.

Le marquis rentre en grondant. Si le duc n'était pas mon capitaine, pensait-il, je lui ferais tirer l'épée. En quittant les mousquetaires, je redeviens son égal; mais aussi je perds mes titres à une compagnie de dragons.

« Ah çà, voyons, dit-il, en commençant « un monologue, tantôt assis, tantôt se « promenant dans son salon, voyons quelle « conduite je dois tenir à l'égard de « M. d'Orville. Il est évident que pour

« m'être voulu venger en le servant, je « lui coûte quatre-vingt mille livres. Ma « vengeance serait bien plus éclatante, si « je payais cette somme pour lui.... Oui, « mais, quatre-vingt mille francs!.. Diable! « quatre-vingt mille francs!... Réfléchis- « sons un peu. J'ai cinquante mille écus de « rente, et je suis garçon. Il me semble « qu'avec soixante-dix mille francs, qui « me resteront pour l'année, je peux vivre « honorablement : beaucoup d'honnêtes « gens vivent à moins. Et puis, je tirerai « quelque avantage de mon sacrifice. Ceci « se saura, car tout se sait. On en parlera, « on louera ma délicatesse..... Mais cela « transpirera-t-il ? Eh ! pourquoi ne le di- « rai-je pas à l'oreille de trois ou quatre « femmes de distinction?... Allons, allons, « je suis décidé ; mais aussi je ne me mê- « lerai plus des affaires de personne. »

Il fait venir Ducroc; il lui donne un mandat sur son banquier, et il lui ordonne de porter la somme chez son capitaine et d'en tirer un reçu d'à-compte sur le prix du domaine de Barjac.

Ducroc était à peine sorti, que Zéphire accourt, criant à tue-tête que Larose est plus fou que jamais; qu'il bouleverse tout dans l'hôtel; qu'il cherche Julie dans et dessous les lits, dans les cabinets, dans les armoires, et même dans les tiroirs de commodes; qu'il se plaint amèrement que M. le marquis l'a trompé, et qu'il a fait disparaître la mère et la fille. « Je l'ai trompé! « je l'ai trompé! Qu'il sache que je ne « trompe personne. Qu'il vienne, et que « j'arrange ce mariage-là. Il ne me coûtera « pas quatre-vingt mille francs. »

Larose paraît; Larose gémit; le marquis le console et le rassure. Il sonne à tout briser; il fait venir tous ses gens; il leur ordonne de trouver Julie et sa mère. « Eh, « M. le marquis, dit Zéphire, comment « trouverons-nous ce que Larose a inutile- « ment cherché? Il n'y a pas de rat de « cave au monde qui retourne une maison « comme lui. » Le marquis se fâche, ses domestiques répliquent; il s'emporte, ils se défendent sur l'impossibilité d'obéir; les

voix se montent; on parle tous ensemble, ce qui ne manque jamais d'arriver quand une discussion s'anime, et ce qui fait qu'on s'entend un peu moins qu'auparavant. »

Pendant que de part et d'autre on se donne au diable pour se faire écouter, Thérèse paraît; elle se glisse au milieu du cercle : toutes les voix tombent à l'instant. On prête l'oreille à ce qu'elle va dire, et toutes les bouches sont ouvertes avant qu'elle ait parlé.

« Il y a trois heures qu'on vous cher-
« che, lui crie le marquis. D'où diable
« venez-vous, et qu'avez-vous fait de votre
« fille? — Ma fille! ma fille!... — Voilà un
« joli garçon qui l'aime et qui en est aimé;
« je veux que ce mariage se fasse. — Je
« veux! je veux! .. M. Guérault, votre père,
« que j'ai servi quinze ans.... — Je sais bien
« que mon père s'appelait Guérault. Finis-
« sons : où est Julie? — M. le marquis,
« M. le marquis.... — Vous m'impatientez
« à la fin! où est Julie? — M. le comte, votre
« père.... — Mon père n'était pas comte.

« —M. Guérault, votre père.... — Que le « diable t'emporte. — Eh bien, Monsieur, « votre père, tout court, ne m'eût pas « dit : Je veux que ce mariage se fasse. « —Bah, bah ! —Il m'eût dit : Ma bonne « Thérèse, ces jeunes gens s'aiment ; voyez « si Larose est un parti sortable ; je « serai bien aise que cette affaire se ter- « mine. Nous nous serions parlé, expli- « qués, entendus ; mais, je veux ! je veux ! « En achetant la terre d'Oliban, M. le « marquis a sans doute acquis aussi le droit « de disposer des filles de ses gens. On dit « qu'autrefois les seigneurs avaient des « droits bien plus étendus, mais je croyais « tout cela supprimé depuis long-temps. « —Allons, ma bonne Thérèse, parlons, « expliquons-nous, entendons-nous. Sor- « tez, vous autres ; Larose, restez. Com- « mencez par me dire, Thérèse, ce que « vous avez fait de Julie. — Monsieur, j'ai « prévu ce qui arrive, et cette nuit, j'ai « conduit ma fille dans un couvent. Au « couvent ! s'écrie Larose. — Au couvent !

« répète le marquis. — Oui, Monsieur,
« dans un couvent où on sait que c'est aux
« mères à disposer de leurs filles, et où la
« mienne est serrée de manière à ce que
« personne ne puisse l'approcher, pas
« même un franc-moineau. — Elle est pri-
« sonnière, elle est prisonnière, balbutie
« Larose, en sanglotant, et c'est moi qui
« en suis cause! — Non, c'est moi, reprend
« le marquis; mais je réparerai le mal que
« j'ai fait. Allons, Thérèse, laissez-vous
« toucher, et occupons-nous de ce ma-
« riage. — Monsieur, je ne consentirai ja-
« mais à marier Julie à un soldat aux
« gardes. — Il est caporal. — Fût-il sergent;
« et je vous prie, monsieur, de ne pas me
« parler de cela davantage. »

Larose frappe du pied, il s'arrache une pincée de cheveux, et il sort en désespéré, à peu près comme Talma dans sa sortie d'Oreste. Le marquis l'appelle; il est déjà loin.

« Mais voyez donc, Thérèse, dans quel
« état vous mettez ce jeune homme. Il n'y

« a au monde que vous qui puisse supporter un pareil spectacle. — Larose se calmera et ma fille aussi. — J'achète le congé du jeune homme. — Ensuite, M. le marquis? — Je l'adjoins au régisseur de ma terre de Sélicourt, qui est très-vieux. Il s'instruira auprès du bon homme, et il courra pour lui. Je donnerai aux jeunes mariés mille écus par an, jusqu'à ce que la place soit vacante. Cela vous arrange-t-il? — Ah! parlons, parlons, M. le marquis. Le jeune homme est vraiment très-bien, et si sa famille est honnête..... — Eh, pourquoi pas? — C'est ce qu'il faut savoir. — Vous avez raison. Zéphire, cours à la caserne de Larose. Dis-lui que tout est arrangé, et qu'il revienne à l'instant. — Arrangé, M. le marquis, oui, si la famille est honnête. — Oh! vous ne finissez pas sur l'article des objections. Que diable! vous ne prétendez pas marier votre fille au fils d'un avocat ou d'un médecin? — Eh, pourquoi pas, M. le marquis? Auourd'hui une fille

« sage et jolie peut prétendre à tout, puis-
« qu'on voit des femmes, sans réputation,
« faire de brillans mariages.—Oh! vous
« allez vous perdre dans les probabilités:
« c'est le moyen de ne rien finir... Va où
« je t'envoie, Zéphire, et amène-moi ce
« jeune homme. »

Zéphire sort, et rentre quelques secondes après, avec une lettre à la main. « Quoi, tu n'es point parti?—J'ai envoyé « un de vos laquais. Vous sentez, mon-« sieur qu'un valet de chambre ne peut dé-« cemment se montrer dans une caserne. « — Où la vanité va-t-elle se loger? — Ce « n'est pas vanité, Monsieur; mais chacun « doit observer les bienséances de son état « Que deviendrait l'ordre social, si les « rangs étaient confondus? seriez-vous bien « aise qu'un petit bourgeois voulût vivre « avec vous d'égal à égal?—En voilà as-« sez, en voilà assez. Quelle est cette let-« tre?—Elle vient de Pithiviers; elle est à « l'adresse de dame Thérèse.—De Pithi-« viers? C'est peut-être de mon compère

« le greffier. M. le marquis, voulez-vous « bien me permettre... Je suis impatiente « de savoir ce que m'écrit mon compère. « Il a un fils, M. le marquis, que je n'ai « jamais vu, et qu'on dit beau comme un « ange. L'an passé le compère est venu « me voir, et nous avons, assez légèrement, « j'en conviens, parlé de marier nos en- « fans, quand ils seraient un peu plus avan- « cés en âge. — Ta, ta, ta ! Il ne faut qu'un « mari à Julie, et il est trouvé. Lisez votre « lettre, et revenons à Larose.

« Ah, mon Dieu, mon Dieu!..... Ai-je « bien lu!.... Grande sainte Thérèse ! — Eh « bien! qu'y a-t-il donc? — Ecoutez, M. le « marquis, écoutez :

« Madame et chère commère,

« Le compère est très-poli.

« J'ai eu bien du chagrin depuis que je vous « ai écrit.

« Il y a près de huit mois. Quel chagrin « a-t-il donc eu?

« Mon pauvre Charles, à la suite d'une que-
« relle assez vive que lui a faite sa mère, s'est
« engagé dans les Gardes françaises;

« Ce pauvre garçon! Ce pauvre garçon! Il
« y a des mères bien dures, il faut en con-
« venir.—En vous comptant, n'est-ce pas,
« Thérèse?

« il s'y est si bien conduit qu'on l'a fait capo-
« ral. Cela nous a un peu calmés, sa mère et
« moi, et nous sommes décidés à lui acheter
« son congé. Il est doux, honnête, et ne s'en-
« tend pas mal à rédiger un jugement. Pour
« prévenir de nouvelles fredaines, j'ai résolu
« de le marier et de lui passer ma charge. Si
« vous êtes toujours dans les mêmes intentions
« à son égard, nous serons bientôt alliés de
« plus près que par le compérage.

« Vous voyez, vous voyez, M. le marquis.
« Ma fille, bru d'un magistrat! Que dis-je,
« bru! Épouse du magistrat lui-même!
« Oh, il y a de quoi perdre la tête! Ah!
« voici encore quelque chose.

« En attendant que nos bonnes intentions puis-
« sent s'effectuer, faites-moi le plaisir de pas-

« ser à la caserne de Popincourt, Vous y trou-
« verez, compagnie d'Orville, mon Charles,
« qui, par égard pour sa famille, se fait appe-
« ler Larose...

« Larose! Larose! Ah! M. le marquis, je « n'y tiens plus; bien décidément, j'en « perdrai la tête! Ma fille greffière! Sentez- « vous quel relief cela va me donner? — « Mais, finissez donc votre lecture.—Vous « avez raison, M. le marquis, vous avez « raison.

« Vous lui donnerez des consolations, des es-
« pérances, et un peu d'argent, s'il en a be-
« soin. »

« Oh, certainement, j'irai à la caserne! Je « ne serai pas si fière que M. Zéphire. Ce « cher Larose! Vous me croirez si vous « le voulez, M. le marquis; mais, en le « refusant, en le rebutant, je sentais, là, « une voix intérieure qui me parlait pour « lui. Je lui donnerai des consolations, de « l'argent, dit son père! Tout ce que j'ai « est à son service, et il sera bientôt con- « solé. Je vais faire sortir ma fille du cou-

« vent; et, en attendant le mariage, il la « verra ici tous les jours, sous mes yeux, « bien entendu. Ils parleront de leur amour, « et cela me rajeunira. — Et moi, que le « bien-être de Larose ne regarde plus, je « me charge des présens de noce, Zéphire, « va chez ma lingère.... Un joli trousseau « pour la fille d'une femme de charge. Passe « chez mon bijoutier.... Une parure com- « plète en corail. Tu iras ensuite chez ma- « dame de Verneuil. Tu lui diras que je « n'irai pas la saluer aujourd'hui, par la « raison que je suis aux arrêts pour quinze « jours... A propos, Thérèse!.... »

Thérèse était déjà loin, elle avait les jambes aussi souples que la langue.

CHAPITRE V.

Événemens nouveaux.

Ma foi, pensait le marquis, cette journée ne sera pas longue; et, si je trouve toujours à m'occuper ainsi, la quinzaine s'écoulera sans que je m'en aperçoive. Il y aura bien quelques momens de vide; madame de Verneuil les remplira. Une femme fait ce qu'elle veut à Paris, et ce que madame de Verneuil a de mieux à faire, c'est de venir jouer à l'*écartée* avec moi.

Il est clair, pour mon lecteur désœuvré, que madame de Verneuil est la femme de finance dont j'ai déjà eu l'honneur de lui parler.

M. le marquis finissait son soliloque, ou son monologue, comme on voudra l'appeler, lorsqu'il vit entrer chez son Suisse un coureur, couvert de galons et de frau-

ges d'argent. Un instant après, un laquais lui remit le billet, dont la teneur suit :

« Mon notaire, sortant de chez moi, « vous a rencontré comme vous y entriez. « Il vous a retrouvé chez le capitaine des « Mousquetaires gris, et c'est à votre inep- « tie, ou à votre indiscrétion, que je dois « une augmentation de quatre-vingt mille « francs sur la terre de Barjac. J'espère « vous apprendre, mon petit monsieur, à « ne vous mêler désormais que de vos af- « faires. »

« Quelle insolence, s'écrie le marquis ! « traiter ainsi un mousquetaire ! » Et vite, il saute, non sur son épée, mais sur sa plume, et il écrit :

« Quelques torts que j'aie pu avoir, « c'est vous maintenant qui êtes l'agresseur, « et c'est moi qui vous demande raison. « Je suis aux arrêts, et je vous attends dans « mon salon. »

Le coureur attendait probablement une réponse, car il bâillait en se promenant dans la cour. Il reçut le *poulet*, et partit

d'un train à se faire enfler la rate comme un ballon.

Raisonnons un moment sur le duel dont on a tant parlé, et sur lequel on a tant écrit. Jean-Jacques lui-même, avec tout son génie, s'est exprimé en homme qui n'est pas très-versé dans l'histoire. Une petite digression me reposera la tête un moment; et si le lecteur n'aime pas ce genre-là, il est bien le maître de tourner le feuillet.

Les comtes de Champagne, de Flandre, d'Artois; les ducs de Bretagne, de Normandie, d'Aquitaine, de Bourgogne, etc., étaient réellement de hauts et puissans seigneurs. Souverains dans leurs domaines, ils étaient vraiment pairs de France, ou égaux du roi, à qui, dans certaines circonstances, ils pouvaient faire la guerre, sans être accusés de rébellion. Leurs priviléges n'étaient pas, comme le prétend l'ignorance, un empiètement sur les droits du peuple; ils étaient anciens comme la monarchie; ils avaient été établis avec elle, et le peuple n'était composé que des vaincus,

à qui on avait laissé la vie et leurs propriétés, sous l'obligation de certaines redevances, qui, je l'avoue, s'étendaient un peu loin.

Par exemple, il était assez désagréable pour un jeune homme qui épousait une jolie fille, de ne pouvoir coucher avec elle que la seconde nuit de ses noces. Mais ce qui se faisait alors avant, se fait maintenant après; et l'ancien axiome : *Est pater ille quem nuptiæ demonstrant*, est toujours en vigueur.

Ces hauts et puissans seigneurs, dépouillés peu à peu de leurs priviléges, ne jouissaient plus que de celui de faire égorger leurs vassaux pour un faucon, et même pour un cygne, lorsqu'un roi, soufflé par un ministre adroit, leur représenta que ces guerres particulières privaient l'état de ses plus braves défenseurs, ce qui voulait dire que le roi entendait qu'à l'avenir on ne se ferait plus tuer que pour lui. Les hauts et puissans seigneurs, trop affaiblis pour résister, cédèrent encore sur ce point; mais ils se

réservèrent *positivement* le droit de venger leur querelle en champ clos, lorsqu'ils seraient attaqués en leur honneur ou dans leurs intérêts.

Cette transaction devint loi de l'état, tellement que plusieurs de nos rois ont assisté à quelques-uns de ces combats particuliers. Les moines, notamment ceux de l'abbaye de St.-Germain-des-Prés, avaient fait arranger des lices, où, pour son argent, bien entendu, on trouvait tout ce qui est nécessaire pour tuer ou se faire tuer commodément.

Telle est l'origine du duel, qu'on a tant calomnié; et si vous ne voulez pas m'en croire, lisez M. de Boulainvilliers, M. de Montlosier, qui vous apprendront en détail ce que je viens de vous conter en gros.

J'avoue, par exemple, qu'on a donné une grande extension à ce droit de venger son honneur en champ clos. Au temps où je remonte, en 1780, tout le monde portait l'épée, et on se coupait la gorge à tous les coins de rue, ce qui ne laissait pas que d'être abusif. Mais M. le comte

d'Orville, dont la noblesse datait des croisades, pouvait fort bien user du droit concédé à ses ancêtres, dont le sang était arrivé pur jusqu'en ses veines. Or, comme un noble du temps des croisades ne trouve pas toujours à se mesurer avec un homme comme lui, le comte d'Orville n'avait pas balancé à provoquer M. le marquis d'avant-hier.

Après s'être servi de la plume, notre marquis pensa à son épée. Il en regarda la lame, par-dessus, par-dessous; il s'assura de la pointe avec le bout du doigt; il jugea qu'elle glisserait parfaitement entre deux côtes, et il ne s'occupa plus que de la botte qu'il porterait au descendant des comtes de Nazareth et des marquis de Béthléem. Il se décida pour la quarte-basse, à laquelle on ne s'attend jamais quand on est menacé d'une quarte sur les armes.

Il ferraillait seul dans son salon, et il regardait l'ottomane sur laquelle il déposerait le vaincu, lorsque Thérèse entra. « Ma « bonne, vous arrivez à propos. — Larose

« n'est pas à la caserne. — Allez me cher-
« cher du vieux linge. — Mais, sans doute,
« il rentrera pour l'appel. — Vous le met-
« trez sous le coussin de cette bergère.
« — Larose? — Eh, non, le vieux linge.
« — Du vieux linge! Je vous parle de notre
« Larose. On me l'enverra demain matin.
« — C'est bon. Faites ce que je vous dis.
« — Du vieux linge! Qui donc est blessé
« ici? »

Le marquis jugea qu'il pouvait éveiller le soupçon, et il se tut. Thérèse, plantée devant lui droite comme un échalas, attendait qu'il répondît; et le marquis ne savait plus que dire, lorsqu'on lui annonça madame de Verneuil. Elle rit comme une folle de la retraite forcée de son ami; elle l'embrassa ensuite de tout son cœur; elle lui conta l'histoire du jour; lui dit qu'elle lui demandait à dîner; et, comme deux personnes qui sont dans l'habitude de causer d'assez près n'ont pas besoin d'une pièce de douze pieds en carré, le marquis, qui voulait que son salon fût

libre, présenta la main à madame, et la conduisit à l'espèce de boudoir où ils tenaient leurs conférences ordinaires.

Je ne sais pas trop à quel degré de chaleur était montée la conversation, lorsqu'on annonça M. le comte d'Orville. Ce qu'il y a de certain, c'est que, pour éviter les distractions, on avait ôté la clef de la serrure, que l'annonce fut faite par le trou, et que madame de Verneuil marqua assez d'humeur. D'Oliban lui dit qu'il ne pouvait se dispenser de recevoir un homme du rang de M. le comte; mais qu'il allait s'en défaire, sous un prétexte quelconque.

Il passe au salon, et sans dire un mot; il quitte son habit, et met l'épée à la main. « Je vous dois des excuses, lui dit le comte, « et je viens vous les faire. Vos procédés « sont ceux d'un gentilhomme du temps « de Pharamond, et je déclare que je vous « tiens pour aussi noble que qui que ce soit « en France. Si cette réparation ne vous « suffit pas, je suis prêt à tirer l'épée. — M. le

« comte, lui dit le marquis, je vous prie « de croire que j'avais envoyé la somme « au capitaine des Mousquetaires gris, avant « que j'eusse reçu votre billet. — Je le sais, « monsieur. Mon coureur était à peine « sorti, que le duc m'a fait dire ce que vous « veniez de faire, et je me suis hâté de me « rendre chez vous. — Voilà mon honneur « à couvert; mais l'insulte que vous m'avez « faite n'est pas lavée par de vaines paroles. « — Monsieur, je suis à vos ordres. » Et le comte met flamberge au vent.

Quelque brave qu'on soit, on ne tire pas l'épée comme on boit un verre de vin. Au moment où on avait annoncé M. d'Orville, madame de Verneuil avait cru voir quelque altération dans les traits de son ami; les femmes possèdent à un degré éminent l'esprit de la minute; je l'ai dit souvent, et je ne me lasse pas de le répéter. Sans que son imagination fût frappée d'une idée positive, la dame avait vaguement pressenti quelque chose de fâcheux; elle crut devoir suivre son ami; elle s'arrêta à la porte du salon;

elle prêta l'oreille, et fut frappée du cliquetis des armes. Elle ouvrit avec violence, et, sans rien calculer, elle se précipita entre les combattans. Il était trop tard : le marquis avait manqué sa quarte-basse, et il avait reçu une riposte à travers le bras.

Madame de Verneuil voit couler le sang, et elle jette les hauts cris. Zéphire paraît, et il place son maître sur l'ottomane, qui devait recevoir d'Orville mourant; Thérèse accourt, et dit en sanglotant : « C'était « donc pour cela qu'il fallait du vieux « linge! » Elle prend d'Oliban dans ses bras; elle cherche à étancher son sang; elle baise sa blessure, et en deux secondes, elle ressemble à une Hottentote tatouée. D'Orville, qui seul avait conservé du sang-froid, sort et revient avec un chirurgien, que, par prévoyance, il avait mis de planton à la porte de l'hôtel. Le chirurgien visite la plaie, et il prononce avec le ton solennel ordinaire à ces messieurs, que le marquis sera guéri avant que ses quinze jours d'arrêts soient expirés. Le marquis

présente la main gauche à d'Orville; on s'embrasse; on a tout oublié, et on convient qu'on dînera tous ensemble.

On se met à table; c'est madame de Verneuil qui en fait les honneurs. D'Oliban a le bras droit en écharpe; c'est elle qui le sert, qui lui coupe ses morceaux, et qui lui aide à les porter à sa bouche. Cela donnait au marquis un air tout-à-fait intéressant.

Madame de Verneuil était femme : elle ne pouvait se borner à donner des secours à son ami blessé; il était tout simple qu'elle voulût savoir ce qui avait amené la catastrophe. Son amant s'exécuta de bonne grâce; il raconta les faits sans la moindre altération. « Eh, mon ami, pensez donc « au ridicule affreux que vous vous don- « nez dans le monde. N'avez-vous pas as- « sez de vos affaires et de moi pour vous « occuper sérieusement? » On trouvera étrange en province que madame de Verneuil s'expliquât aussi clairement en présence de Dorville. Mais alors, il était reçu

à Paris qu'une femme peut avoir un amant, sans que sa réputation en soit blessée. Si elle en avait deux, oh! alors elle était notée; on en parlait, et on lui faisait toujours le même accueil. Au fait, qu'était-on en droit de lui dire? Ce n'était plus une femme comme il faut, d'accord; c'était une femme comme il en faut, et il est toujours beau d'être utile.

Les temps sont bien changés; nos jolies Parisiennes sont chastes, comme les *habitantes* d'une ville de province, et il en résulte un grand bien : les jeunes gens, forcés de se marier, ne peuvent plus calculer, et ils épousent sans dot, ce qui est un grand avantage pour les fillettes qui ne possèdent que leur petite personne.

Le marquis convint de la justesse des observations de son amie; il protesta se les être souvent faites à lui-même, et il disait vrai; il s'engagea formellement à laisser chacun user sa vie comme il l'entendrait. Mais,

Chassez le naturel, il revient au galop.

« Ah çà, M. le comte, vous achetez le « joli domaine de Barjac. Vous abattrez « sans doute ce quinconce qui vous prive « de la belle vue des clochers de Chartres. « — Mon cher marquis, il faut vingt ans à « la nature pour faire un arbre, et, bien « certainement, je n'abattrai rien. — Vous « abattrez, vous abattrez. — Bien décidé- « ment je n'abattrai pas. — Vous passerez « pour un Goth. — Tout comme il vous « plaira. C'est pour moi que j'achète; et, « comme *je laisse chacun user sa vie « comme il l'entend*, j'espère qu'on aura « pour moi la même indulgence. Voilà un « homme bien corrigé, dit madame de « Verneuil, en éclatant de rire, et en ef- « fleurant de sa jolie main la joue de son « ami. — Je me corrige, mon ange, je me « corrige. Tout ceci n'est que plaisanterie... « Ah, par exemple, voilà qui est sérieux : « votre régisseur est un fripon. — Tout le « monde le dit. — Et vous le renverrez. « — Il a volé deux mille livres de rente, et « c'est une fortune pour cet homme-là. Si

« je le congédie, son successeur voudra « avoir aussi deux mille livres de rente; « et il est clair que je gagne quarante mille « francs à garder celui qui est en place. « — Vous êtes un homme bien extraordi- « naire. — Et vous, marquis, et vous?

« Zéphire, dit madame de Verneuil, « donnez-nous du champagne, et allez dire « à M. le duc que je le prie de venir passer « la soirée avec nous. — Mon capitaine! « je ne reverrai jamais cet homme-là. « — Il a eu des torts avec vous, mais il est « votre chef, et c'est à vous à revenir le « premier. — Mais, madame.... — Il n'y a « que ce moyen-là de faire oublier à nos « supérieurs les sottises qu'ils nous ont faites. « Il est constant, dit le comte, que le duc « s'est montré peu délicat. — Nous le met- « trons à son aise, en ne paraissant pas « nous en souvenir, et il nous en saura « bon gré. — Mais, ma chère amie, il me « semble que vous avez aussi la manie de « vous mêler des affaires des autres. — Mon « cher d'Oliban, cela se gagne peut-être;

« mais je crois qu'en cette circonstance « je vous donne un sage conseil. Suivez-le, « je vous en prie; et surtout, pas un mot « qui rappelle le passé, quand le duc sera « ici. — Zéphire, obéissez à madame. »

Zéphire part. On plaisante, on rit, on chante. La gaieté s'épuise enfin, et pour la ranimer, on médit un peu du prochain. Alors, la conversation devient inépuisable. Une grande ville offre tant de ressources en ce genre! C'est un fermier général et une chanteuse; un duc et une grisette; une comtesse et un évêque; une agnès et un vieux maréchal; et la banqueroute d'un receveur général des finances, et les vers rocailleux de Lemière, et le bon Sédaine, et le fécond Grétry, et Gluck et Piccini, et Mesmer, et les calembourgs du marquis de Bièvre, et le mandement de monseigneur.... Que sais-je, moi? Avec tout cela, trois interlocuteurs, dont une femme, peuvent parler pendant six heures consécutives.

On avait encore mille choses à dire,

quand le duc parut, avec un air assez embarrassé; et au fond, il y avait de quoi l'être. Madame de Verneuil fut au-devant de lui, et présenta ses deux joues. Le marquis le salua d'un air riant, et la conversation reprenait une certaine chaleur, lorsque le duc, qui cherchait le moment de soulager son cœur, et qui voyait bien qu'il ne le trouverait pas, interrompit le comte, qui commençait le récit d'une anecdote tant soit peu scandaleuse.

« Votre valet de chambre m'a tout conté, mon cher marquis. On ne doit pas « rester aux arrêts, quand on a soutenu « d'une manière aussi brillante l'honneur « de son corps : vous êtes libre. » Le marquis remercie, comme s'il eût reçu une faveur insigne; le duc s'applaudit d'avoir quatre-vingt mille francs de plus en caisse, et il déposa sur la cheminée deux rouleaux... Vous n'avez pas oublié qu'il devait de l'argent au marquis. Il est assez commode de payer ses dettes avec l'argent de ses créanciers. Le comte se félicite d'avoir

la terre de Barjac pour le prix convenu; et devait-il avoir quelque arrière pensée? D'Oliban avait fait la faute; était-ce à d'Orville à la payer? Peut-être un vieil honnête homme aurait-il eu quelque scrupule; mais un jeune seigneur n'y regardait pas de si près. Madame de Verneuil était enchantée de pouvoir se montrer avec son amant à l'opéra et aux Champs-Elysées; le marquis avait fait de bonne foi le sacrifice de ses quatre-vingt mille francs, et il ne s'en occupait plus. Tout le monde était content. Le passé ressemblait à un nuage qu'a dissipé un rayon brûlant du soleil, dont l'œil peut à peine distinguer les dernières traces. Il faut attendre le souper : d'Oliban fait venir des glaces et des cartes.

« Faites la révérence, petite fille; plus « bas que cela..... bien. Remerciez M. « le marquis. » C'est Julie, que sa mère a retiré du couvent, et qui vient présenter ses devoirs à son maître. « Oui, oui, dit « d'Oliban; on la marie à Larose, un fort « joli soldat de votre compagnie, M. le

« comte, et je me suis chargé du trousseau
« — Moi, reprit madame de Verneuil,
« je ferai la première layette. Et moi,
« poursuivit d'Orville, je fais présent à
« Larose de son congé. Il sera expédié
« demain. »

La gaieté passe du salon à l'antichambre. Toute la maison est en l'air. Ducroc racle un mauvais violon; il fait danser l'allemande à Julie et à Zéphire, et le vin de M. le marquis circule à la ronde. « Demain,
« demain, disait Thérèse, le beau Larose
« sera libre, et il sera avec nous. Comme
« il est taillé ce garçon-là! Comme il doit
« faire des *passes!* Tu en feras avec lui,
« Julie. — Oh, oui, maman. » Et elle rougissait de plaisir, de pudeur.

« Demain, demain, disait madame de
« Verneuil, au salon, je donnerai un bal.
« On dansera dans mon appartement, pour
« ne pas déranger M. de Verneuil. S'il veut
« paraître un moment, je lui en saurai gré.
« Vous y viendrez, marquis, avec votre bras
« en écharpe; cela vous sied à ravir. —

« Eh, Madame, que ferai-je au bal?— « Vous y viendrez, je le veux, » et elle lui « dit à l'oreille : Je suis bien aise qu'on sa- « che que mon amant est brave, et je vous « ferai l'honneur de vos quatre-vingt mille « francs. J'en dirai deux mots, en passant, « à la présidente, à la baronne, et, après « demain, ce sera l'histoire de tout Paris. »

Il faut se quitter enfin, quand on ne doit pas passer la nuit sous le même toit. Le comte commençait à avaler des bâillemens; le rouge de madame de Verneuil tombait; le chirurgien attendait depuis deux heures pour panser le bras de Monsieur. On demande les voitures; on y monte, on part.

Le bon Verneuil avait déjà fait la moitié de sa nuit. Il se levait à six heures du matin, et travaillait jusqu'à celle du dîner. Il gagnait des sommes énormes; mais, madame avait loge aux trois spectacles; elle donnait des fêtes; elle ne comptait jamais après son bijoutier ni ses marchandes; l'argent du peuple retournait à sa source. Oh, c'était une femme bien estimable que madame de Verneuil!

CHAPITRE VI.

Il commence mal. Comment finira-t-il?

Il était huit heures du matin, Larose ne paraissait pas, et Julie comptait les minutes. Thérèse, aussi impatiente que sa fille, prend son mantelet de taffetas noir, ses gants de fil et son éventail de papier vert. Elle trotte, elle court à la caserne; elle entre dans la chambre du beau soldat; elle s'informe.... il ne s'est pas trouvé à l'appel de la veille. Thérèse tombe; non sur un fauteuil, on n'en met pas ordinairement dans les casernes; elle se laisse aller sur un banc, et le sentiment l'abandonne. Il n'y avait là, non plus, ni sels, ni éther. Le chef de chambrée vide ce qui reste d'eau dans le *bidon* sur le nez de la défaillie. Thérèse revient à elle, et se trouve mouillée comme la rivière. Elle sort en grommelant.

« Bah, bah ! dit le chef de chambrée, si on « usait de ce moyen-là avec les grandes « dames, elle ne se trouveraient pas mal si « souvent. »

Thérèse court chez le comte d'Orville. Elle lui raconte ce que le rapport du sergent lui a déjà appris. Le comte lui dit, du ton le plus obligeant, qu'il suffit de l'intérêt que le marquis porte à Larose, pour qu'on lui passe encore cette escapade. Il ajoute que le congé absolu sera expédié dans la journée, ainsi qu'il l'a promis, et qu'on peut être fort tranquille sur le sort du futur époux. Thérèse retourne à l'hôtel, assez satisfaite, et son premier mot, en rentrant, est : A-t-on vu Larose ?

Julie s'était mise en védette à une croisée qui donnait sur la rue. Ses yeux charmans plongeaient à droite et à gauche. Ce fut elle qui répondit d'un ton dolent : Non, ma chère mère.

Thérèse se désole ; elle trépigne ; elle jurerait si elle l'osait. Comme un incident change un homme en bien ou en mal ! La-

rose, qui trente-six heures auparavant n'était bon à rien, est devenu tout à coup l'objet de l'affection, de la sollicitude, des alarmes de Thérèse.

Julie demande et obtient sans difficulté, la permission de travailler dans la chambre où elle est, et vous sentez bien qu'elle ne fait pas un point : il est difficile de regarder à la fois et son ouvrage et ce qui se passe dans la rue. Un uniforme des Gardes Françaises se montrait-il à deux cents pas? le cœur de la pauvre petite volait au-devant de lui, et une larme mouillait sa paupière, lorsque le passant trompait son espoir. Que de larmes elle versa dans cette triste journée !

Sa mère vint la prendre pour la faire dîner. Julie se laissa entraîner, se mit à table, et ne mangea point. Thérèse lui servait ce qu'il y avait de meilleur; Julie portait un morceau à la bouche, et le laissait retomber sur son assiette. Sa mère lui parlait de Larose, pour l'égayer un peu, et Julie répondait par un soupir. Elle igno-

rait encore que pour bien servir l'amour, il faut avoir dîné.

Vers le soir, elle supplia sa mère de retourner à la caserne. Thérèse, qui avait eu le temps de réfléchir, et qui redoutait le *bidon*, prit le bon Ducroc avec elle, et promit à sa fille de rester dans la chambre de Larose, jusqu'à ce que l'appel soit fait.

Les ténèbres couvraient notre petit globe, et la mauvaise huile des réverbères ne permettait pas de bien distinguer les objets de quatre pas. Julie, cependant, restait immobile à sa croisée. Il peut s'arrêter, pensait-elle, en se rendant à l'appel, et s'asseoir sur ce banc de pierre, témoin de ses premiers vœux; je le reconnaîtrai; je l'appellerai; je lui parlerai bonheur.

En effet, un homme vient droit à la porte; il s'arrête, il frappe, et Julie croit reconnaître l'uniforme des Gardes. L'oiseau qui fend l'air pour tomber sur sa proie est moins vif que Julie. Elle est chez le Suisse, et ne sait comment elle est descendue

C'est un sergent de la compagnie d'Orville qui apporte le congé. « Où est La« rose, Monsieur, où est-il? — Je ne le sais « pas, Mademoiselle. » Et M. le sergent est déjà dans la rue.

Julie a reçu la cartouche. Elle la lit, la relit; elle est bien sûre que son amant est libre, et son cœur tressaille de plaisir. Elle porte son nom à ses lèvres; elle l'y reporte; elle ne se lasse pas de le baiser. Que réserve-t-elle donc à Larose?

Thérèse et Ducroc tenaient ferme sur le banc de la chambrée. Les allans et venans, les chansons bachiques, les propos gaillards, rien n'altère leur imperturbable tranquillité, si ce n'est pourtant les réflexions assez tristes que dame Thérèse faisait de temps en temps. Enfin le sergent de semaine paraît, sa lanterne à la main. Il appelle tous les commensaux de la chambre, et tous sont présens, Larose excepté. Thérèse interroge, presse, interpelle le sergent. Le sergent lui répond que le jeune homme ne s'est pas présenté depuis qua-

rante-huit heures; qu'il ignore que son congé vient d'être expédié, et que, selon les apparences, il a déserté.

A ce terrible mot, Thérèse s'évanouit une seconde fois. Une seconde fois le chef de la chambrée s'approche, le redoutable *bidon* à la main. Ducroc enlève Thérèse, et moitié soutenant, moitié portant, il arrive dans la cour. Le grand air rend la bonne dame à elle-même; mais elle pousse des cris à amollir des roches; elle maudit le marquis; elle arrache son bonnet de point d'Alençon, et elle le foule aux pieds. A ses cris, huit cents hommes en chemise paraissent aux croisées, et parlent tous à la fois; plusieurs sergens s'approchent pour faire cesser ce tintamarre; ils enlèvent Thérèse, la portent au dehors de la grille d'entrée, et laissent Ducroc maître d'en disposer, comme bon lui semblera.

Ducroc ne voit rien de mieux à faire que d'aller chercher un fiacre. A l'aide du cocher, il y monte la dame, et il invoque l'assistance du Suisse pour la mettre dans sa

chambre, la déshabiller et la coucher. Julie est accourue. L'état affreux où est sa mère, lui fait pressentir son malheur. Cependant elle l'engage à prendre un peu de repos; elle fait retirer Ducroc et le Suisse, et elle veut commencer la toilette de nuit de sa maman. « Il a déserté! il a déserté! s'écrie Thérèse en se dégageant des bras de sa fille. « Il a déserté! » s'écrie Julie, et elle tombe à la renverse. Fort heureusement, sa tête a porté sur le lit de sa chère mère.

Thérèse, à demi déshabillée, sort de sa chambre, et court l'hôtel, en criant: « Il « a déserté, il a déserté! » Ici, elle s'écorche le coude; là, le genou; plus loin, le front, parce qu'elle a négligé de prendre une lumière. A force d'aller et de crier, elle arrive à l'appartement de M. le marquis, qui se faisait habiller pour aller au bal, et qui s'occupait agréablement de l'effet qu'y produirait son bras en écharpe, et les quatre-vingt mille francs qu'il a si noblement donnés.

« Que diable avez-vous donc, Thérèse?
« Faut-il vous mettre aux Petites-Maisons?
« On en est quelquefois plus près qu'on ne
« le pense. — Ce n'est pas moi qu'il faut y
« loger, Monsieur. — Eh, qui donc, s'il
« vous plaît? — Il a déserté, il a déserté!
« — Qui? — Mon cher Larose. — Eh,
« qu'importe, puisqu'il a son congé? — Il
« a son congé, il a son congé; sait-il qu'il
« l'a, et ne va-t-il pas se dérober à tous les
« yeux? Où le chercher? où le trouver
« maintenant? Mort de ma vie, vous aviez
« bien affaire de l'introduire à l'hôtel! —
« Vous allez voir que je ressemble aux har-
« pies qui gâtent tout ce qu'elles touchent.
« — Je ne connais pas les harpies, M. le
« marquis; mais il est sûr que vous brouillez
« tout. — Plus de respect, s'il vous plaît,
« Thérèse. — Il s'agit bien de respect! Ma
« fille est au désespoir, et je me désespère
« pour elle et pour moi. Du respect, du
« respect! Si Larose n'était pas entré ici,
« il eût, selon sa coutume, passé et repas-
« sé devant l'hôtel. La lettre du compère

« serait arrivée; Julie aurait instruit son « amant; il serait dans mes bras; il serait à « ses pieds.... Où le chercher? où le trou- « ver? je le répète..... Bonne sainte Thé- « rèse, secourez-moi.

« Allons, ma bonne, allons, il n'y a « rien de désespéré. Zéphire, tu iras de- « main aux Petites Affiches et au journal « de Paris. Tu feras annoncer, trois jours « de suite, que Larose, déserteur des Gar- « des Françaises, a son congé absolu, et « qu'il peut reparaître avec sécurité. — Ces « Petites Affiches et ce journal de Paris, « vont-ils loin, M. le marquis? Par toute « la France, Thérèse. — Et si Larose est « passé en pays étranger? — Il n'en a pas « eu le temps. — C'est vrai, c'est vrai; je « me modère, je reviens à moi, Monsieur, « et je vous demande pardon de ce que « j'ai pu vous dire de déplacé. »

Elle sort et regagne sa chambre en criant : « Il reviendra, il reviendra. De- « main, les Petites-Affiches et le journal « de Paris annonceront qu'il a son congé. »

Julie prête une oreille attentive; elle nomme son amant, soupire, et retombe, les bras sur son lit, et sa tête sur ses mains. « Possède-toi, possède-toi, mon enfant; « il reviendra, te dis-je. » Julie n'entend plus rien. La fatale nouvelle a enflammé son sang; la fièvre se manifeste; elle dérange le cerveau; Julie est dans le délire, et c'est Larose seul qu'elle voit, à qui elle parle, et qu'elle croit presser dans ses bras. Thérèse, effrayée de l'état de sa fille, court chez le marquis, pour l'accabler de reproches. Le marquis, que ces scènes répétées auraient pu fatiguer, était, fort heureusement, allé au bal.

O puissance de l'amour maternel! Thérèse oublie que son bonnet est resté à la caserne, et son fichu dans le fiacre; elle ne s'aperçoit pas que la violence de ses mouvemens a cassé le cordon d'une de ses jupes, et elle court chez le médecin de la maison. Elle n'a pas fait cinquante pas que le jupon glisse; ses jambes s'embarrassent; elle chancelle. En pareille cir-

constance, notre premier mouvement est de porter les mains en avant. Celles de Thérèse tombent d'aplomb sur l'étalage d'une fruitière. Les abricots, les pêches, les poires roulent sur le pavé, et la fruitière jure.... comme une dame de la halle. Thérèse s'écrie qu'elle va payer le dommage... Autre mésaventure! ses poches sont restées dans la cour de l'hôtel. La dame *harangère* saute à son chignon; il lui reste à la main. Elle crie, elle tempête, elle va frapper.... Une patrouille passe, et M. le commandant n'a pas besoin de faire une enquête : les fruits, dont la rue est jonchée, l'ont mis au courant. Il interpelle Thérèse de répondre. Thérèse, exaspérée, parle de Julie, de Larose, de Zéphire, des Petites-Affiches, de M. d'Oliban, qu'elle charge d'imprécations. Un fiacre allait rentrer, et les chevaux, l'oreille et la tête basses, espéraient jouir enfin de quelques heures de repos. Le caporal-commandant arrête la voiture; il y fait monter Thérèse, y place un de ses hom-

mes avec lui, et renvoie les autres au corps-de-garde. Il fait toucher rue de Sèvres

Thérèse crie plus haut que jamais, et la colère l'empêche de donner de la suite à ses idées. Plus elle crie, et plus M. le commandant se confirme dans l'idée qu'il a conçue d'abord. On arrive aux Petites-Maisons. Le cocher sonne; on force Thérèse à descendre, et on mande l'économe pour qu'il ait à reconnaître une folle, qui, selon les apparences, s'est échappée de l'hospice. A ces mots, Thérèse se tord les bras, elle déchire l'oreille du caporal et arrache le bonnet de velours crasseux de l'économe. Elle veut parler, et ne trouve plus de voix. « Quel...qu'elle soit de...de... « de cette mai...mai...maison ou d'une « autre, dit l'économe, c'est une... une « femme dont.. dont...dont il faut s'ass... « s'ass...s'assurer. » Il livre Thérèse à deux sœurs vigoureuses, qui, pour avoir plus tôt fait, l'enferment dans la première loge qui se présente, et retournent s'étendre sur leur couchette.

Contre qui Thérèse s'emportera-t-elle maintenant ? contre quatre murailles ? Le parti le plus sage, le seul même qu'elle pût prendre, était de se calmer, et c'est ce qu'elle fit. Elle revint à elle si complétement, que, si elle avait pu vaincre l'inquiétude que lui donnait Julie, elle eût fini par rire de cette aventure. Elle tâtonne ; elle cherche ; elle rencontre quelques brins de paille, et elle s'assied, pour attendre plus commodément que le jour lui permette de revendiquer son marquis, et de retourner à l'hôtel.

Elle pensait à sa fille, et elle regrettait amèrement de n'avoir mis personne auprès d'elle ; elle pensait à Larose, à l'effet de l'annonce qui allait le rendre à l'amour et au bonheur ; elle pensait à M. le marquis, qui, fort innocemment, et elle en convenait, l'avait poussée aux Petites-Maisons, lorsqu'un certain bruit vint frapper son oreille. Elle tressaille, elle écoute ; le bruit augmente, et elle reconnaît le son de quelques vieilles ferrailles qui s'agitent avec assez

de force. Thérèse croyait aux revenans et aux sorciers. Cependant elle ne s'arrêta pas à cette idée. Elle jugea qu'on l'avait rendue commensale d'une loge, déjà habitée par quelqu'un qui n'était pas plaisant. Elle se serre contre le mur, et elle retient son haleine : la crainte avait fait disparaître le côté plaisant de sa réclusion. « Ah ! pensait-elle, c'est moi seule qui suis cause « de tout. Si je n'avais pas rudoyé, humilié, désespéré Larose, il n'aurait pas « déserté, Julie ne serait pas malade, ni « moi aux Petites-Maisons : le malheur « est un juge inflexible qui ne nous permet plus de nous flatter. Diable ! je viens « de trouver là quelque chose qui a l'air « d'une maxime. »

Tout à coup une voix sépulcrale se fait entendre. « J'ai perdu ma couronne, et « j'en suis au désespoir — Ah ! disait bien « bas Thérèse, c'est un roi détrôné. — Si « du moins, avant de descendre du trône, « j'avais pu étrangler cette malheureuse « femme de chambre qui me mettait tou-

« jours ma robe à l'envers. — C'est une « reine. — Malheur à la première qui se « présentera devant moi ! je la mets en « lambeaux. — Oh, mon Dieu, mon Dieu, « secourez-moi ! » Et une sueur froide coule de tous les membres de Thérèse.

« Qu'aperçois-je là-bas, reprend la « folle ? — Ciel ! elle a des yeux de chat. « — Venez ici, ma mignonne, venez, nous « causerons ensemble. » Thérèse se sent mourir. « Si ma chaîne n'était pas si courte, « j'irais vous trouver ; mais je ne peux faire « deux pas. » Ici, Thérèse commence à respirer.

Bientôt le jour naissant éclaire le triste réduit où Thérèse a éprouvé tant de sensations différentes. Ses yeux se portent sur la princesse infortunée, qui ne peut souffrir qu'on lui mette sa robe à l'envers. Une jeune personne, nue comme Ève, avant son joli péché, que couvrait à demi une longue chevelure noire, que son extrême pâleur rendait plus intéressante, dont les grands yeux bleus, pleins de douceur, ins-

piraient la confiance, la regarde d'un air touchant. « Vous n'êtes jamais méchante, « lui dit-elle, puisque vous n'êtes pas en- « chaînée. Moi, j'ai des momens affreux, « et on me les fait cruellement expier. Vous « me regardez avec affection; vos yeux se « remplissent de larmes! Ah! voilà la pre- « mière marque d'intérêt que je reçois « depuis que je suis ici. Approchez-vous; « que j'aie encore le plaisir de porter ma « main sur un cœur sensible. Venez, ne « craignez pas Cécile; je sens venir mes « accès, et je vous avertirai. »

Thérèse, émue, au delà de toute expression, avance, recule, avance encore, et retourne à la place où elle a passé trois heures. L'infortunée lui tend les bras, et l'appelle de nouveau, avec un accent qui porte le trouble dans son âme. Le sentiment l'entraîne; elle ne connaît plus la crainte, elle presse Cécile contre son sein.

« Êtes-vous aussi une victime de la « méchanceté des hommes? Rien en vous « n'annonce l'aliénation d'esprit. — Une

« méprise m'a conduite ici, mon enfant;
« j'en sortirai bientôt. — Vous sortirez,
« vous sortirez ! Et moi, je suis condam-
« née à vivre, à souffrir, à mourir dans
« ce cachot ! Un frère ! Quel frère, grand
« Dieu ! Il a tué l'amant que j'adorais, au
« moment où nous allions former les
« nœuds les plus désirés et les plus doux.
« Le désespoir m'a écrasée de sa main de
« fer ; ma raison s'est aliénée ; on a saisi ce
« prétexte pour m'enfermer ici ; on y paie
« une modique pension pour moi, et on
« jouit de ma fortune, qui est considérable.
« Il est des maisons où je serais décemment,
« où on me traiterait avec douceur. Ici,
« je n'ai que des bourreaux. Voyez ces
« fers, qui m'entrent dans la chair, mon
« sein meurtri, cette paille humide et
« infecte, ce vase grossier, le seul que
« j'aie, et qui reçoit alternativement ma
« nourriture et sa décomposition.... Éloi-
« gnez-vous, éloignez-vous, ou votre mort
« est certaine. »

A l'instant les yeux de Cécile s'enflam-

ment, son teint s'anime; elle agite ses fers; elle vomit des imprécations. Thérèse a eu le temps de fuir.

Une autre scène se passait dans la cour. L'économe querellait les sœurs qui avaient enfermé Thérèse dans la loge de Cécile. Cette imprudence, leur disait-il, lui a peut-être coûté la vie. Il regarde au guichet de la porte, et l'explication que désirait si vivement Thérèse, commence enfin. Elle raconte tout ce qui lui est arrivé depuis la veille au soir. Les faits sont si précis, ils ont un tel caractère de vérité, que l'économe ne sait à quelle idée s'arrêter. « Elle « est bien dans ce moment, pensait-il, et « hier au soir elle était furieuse. Elle a « peut-être des intervalles de raison; je « vais profiter de celui-ci. »

Il fait ouvrir la porte; on prend Thérèse, et on la conduit dans une loge plus saine et plus agréable. Thérèse trouve très-mauvais qu'on ne se rende pas aux indications qu'elle a données; elle exige, elle ordonne qu'on aille à l'instant à l'hôtel,

qu'on y prenne des renseignemens positifs, et qu'on lui rende sa liberté.

Ce que demandait Thérèse parut très-juste à l'économe. Mais il n'était pas expéditif, et son bégaiement allongeait singulièrement la conversation. Deux heures s'écoulèrent encore avant que la porte s'ouvrît définitivement. Ducroc parut enfin. Il portait ce qui était nécessaire pour que Thérèse pût sortir décemment. Cinq minutes suffirent à sa toilette; et elle courut joindre Ducroc, qui, par respect pour la bienséance, l'attendait dans la cour.

Son premier mot fut pour Julie, et le second arrêta le rire fou du *factotum* de M. d'Oliban. Julie était faible; mais la fièvre avait cessé. Ducroc avait passé la nuit auprès d'elle; il lui avait parlé constamment de Larose, de son prochain retour, et il était parvenu à la calmer. Thérèse l'embrassa; elle envoya l'économe à tous les diables, et monta dans la voiture qui l'attendait à la porte.

Tous les gens de l'hôtel avaient été sur

pied pendant la nuit. Ils l'avaient cherchée chez ses amis, chez les fournisseurs du marquis ; ils avaient pris des informations dans tous les corps-de-garde du quartier. Éconduits par les uns, mal menés par ceux qui n'aiment pas à se lever à deux heures du matin, ils avaient appris seulement qu'une patrouille avait arrêté une folle qui courait les rues, et qu'on l'avait conduite aux Petites-Maisons. La raison, le jugement, la gravité de dame Thérèse n'avaient pas permis qu'on s'arrêtât au récit du caporal ; mais quand elle descendit à l'hôtel, chacun se dédommagea des fatigues de la nuit, par des éclats de rire, par des plaisanteries, plus ou moins piquantes, auxquelles il fallut bien que la bonne dame se prêtât : le moyen le plus sûr de désarmer les railleurs est de rire avec eux.

A travers ces accès d'une gaieté feinte, Thérèse réfléchissait. Elle sentait bien que son aventure avait un caractère qui ne flattait pas son amour-propre, et que, par cette raison, on ne l'oublierait pas de sitôt.

Elle résolut de lui donner une tournure solennelle, et de se rendre ainsi plus recommandable que jamais.

« Le désagrément que j'ai éprouvé, dit-« elle, m'a fait faire de profondes réflexions « sur la perversité humaine, et il me four-« nit l'occasion d'être utile à une victime « de la plus noire scélératesse. » Elle nomme Cécile; elle vante ses charmes et sa candeur; elle raconte ses malheurs; elle peint l'horreur de sa situation actuelle. Dès lors la disgrâce de Thérèse s'ennoblit; c'est un ange tutélaire qu'une main divine a conduit pour punir un frère dénaturé. L'esprit des auditeurs est tourné vers Cécile; chacun lui prête les attraits qui flattent le plus son imagination. On entend le bruit de ses fers; on voit ses meurtrissures; on répète les paroles qu'elle a adressées à Thérèse. Zéphire proteste qu'il ne laissera pas un moment de repos au marquis, que la pauvre demoiselle ne soit placée dans un asile décent. Ses camarades échauffent son zèle, lui montent l'imagination, et le

désignent comme le vengeur, le libérateur de la beauté. Thérèse l'embrasse sur les deux joues. Cette faveur, qu'il eût dédaignée un quart d'heure auparavant, est pour lui une marque précieuse d'estime, un prix honorable de ses bonnes intentions. Dans tout l'hôtel on ne parle plus que de Cécile et de sa prochaine délivrance. Julie pleure sur ses infortunes. Et comment ne donnerait-elle pas des larmes à une demoiselle qui a perdu son amant?

Ne l'imitez pas, mon cher lecteur. Passons à des objets plus gais, et sachons ce que faisait le marquis pendant le cours de cette nuit désastreuse : il n'y a pas de moment dans la vie où on ne puisse trouver un Jean qui pleure et un Jean qui rit.

CHAPITRE VII.

Il est Capitaine.

Il y a différentes sortes de bals. Chez les uns on a dîné en famille un dimanche. Le moka a égayé tout le monde, même les grands parens. La demoiselle de la maison regarde sa maman d'une certaine manière. La maman dit un mot à l'oreille du jeune frère. Il saute sur son chapeau, il saute en sortant, il saute dans la rue. Au bout d'une demi-heure, cinq à six jeunes personnes paraissent ; elles sont accompagnées de leurs frères, de leurs cousins, d'amis avoués de la famille. Point de prétentions, point de toilette ; on ne dansera que pour le plaisir de danser. Le ménétrier ordinaire est là ; son violon est encore discord, après avoir été accordé ; mais le

premier coup d'archet est le signal de la joie. On court prendre ses places; on s'élance; une contre-danse succède à une autre; la vieille servante ne suffit pas pour faire circuler l'orgeat, le sirop de groseille, l'eau sucrée et la brioche. Chacun sert sa danseuse, et ne s'oublie pas. Enfin on se sépare à minuit, avant d'être fatigué, avant d'avoir épuisé le plaisir, et on se réunira avec une satisfaction toujours nouvelle.

Ailleurs, un bal est une affaire importante. Les invitations sont faites huit jours d'avance; et pendant huit jours les unes font travailler leurs couturières; les autres, moins riches, mais tourmentées aussi du désir de briller, passent ces huit jours à faire et à défaire. Les jeunes demoiselles oublient des occupations utiles; les jeunes femmes oublient leur ménage, leur enfant, car maintenant il est du bon ton de n'en avoir qu'un. Elles ne pensent à leur mari, pendant cette semaine, que pour lui demander de l'argent. Le mari est assez porté à en refuser; mais sa femme le cou-

R 999

vera de ridicules, et un ridicule est mortel à Paris. Une banqueroute s'oublie bien plus promptement.

Enfin le grand jour, que dis-je, la grande nuit commence à étendre ses voiles; on commence à s'habiller. Quelle délicieuse jouissance doit suivre des travaux de huit jours! Pas du tout. Ici, une malheureuse robe est trop longue par devant; là, une guirlande de roses, qui en garnit le pourtour, est inégalement placée; plus loin, un peigne ne peut percer un diadème qu'on n'a formé qu'en relevant avec force, et au risque de se donner une migraine, les cheveux du derrière et du devant de la tête. Deux dents du peigne ont ployé; il faut l'envoyer chez le bijoutier. Partout le dépit, l'impatience succèdent au plaisir qu'on s'était promis. Onze heures ont sonné, et on n'est pas prête encore. Enfin, on monte dans sa voiture, dans un remise, dans un fiacre; on arrive, et il n'y a pas encore une contre-danse formée. On se regarde, on rougit; on est confuse d'être

venue sitôt. Cet empressement donne un air tout-à-fait bourgeois. Cependant, dans une réunion quelconque, il faut bien qu'il y ait un premier.

A minuit l'orchestre est placé, et comme là tout est ambition, des malheureux qui ne connaissent pas une note s'avisent de jouer en partie. Ces malheureux-là se font payer trente-six francs par séance, et on se perdrait de réputation, si on ne les avait pas. Aussi font-ils les importans, et les gobe-mouches leur marquent des égards.

On a eu grand soin de s'assurer d'une ou de deux femmes qui ont la réputation d'être excellentes danseuses, et qui n'ont que celle-là. Elles ne quittent pas le parquet, et des gens, aussi superficiels qu'elle, ne se lassent pas de les admirer. Elles excitent une émulation générale, et M. de la Gavotte ne sait plus à qui entendre. Il est fatigué, excédé; il ne tiendra pas long-temps à ce genre de vie; aussi compte-t-il se retirer, quand il aura douze mille livres de rente. En attendant, il court donner ses

leçons dans un très-bon cabriolet; et le maître de français, son voisin, n'est pas sûr de payer comptant la paire de souliers qu'il lui faudra à la fin du mois.

A trois heures du matin, on sert un magnifique ambigu, où on mange sans faim, on boit sans soif, et il faut digérer. On saute des *boulangères*, des ronds de *Ronchin;* on se fait enfler les pieds au *carillon de Dunkerque*. On se sépare enfin; on rentre chez soi, accablé, affaissé, et on se met au lit pour en sortir avec un mal de tête qui durera pendant le reste de la journée.

Vous prévoyez bien que le bal de madame de Verneuil était du second genre. Le marquis avait un habit lilas, brodé en argent, sur lequel son écharpe noire tranchait d'une manière tout-à-fait agréable. Les femmes ne lui disaient rien de son affaire; mais elles le regardaient avec une bienveillance marquée, et quelques-unes murmuraient tout bas : « Oh, je voudrais que mon amant se fît donner un petit coup d'épée! Comme cela rend un homme in-

99930

téressant! Ce serait à qui l'aurait, et il n'aimerait que moi, car enfin, ces dames... Je vous entends; elles sont loin de vous valoir, n'est-ce pas?

Le comte d'Orville fixait aussi l'attention de quelques connaisseuses. Selon elles, celui qui avait donné le coup d'épée valait au moins celui qui l'avait reçu. D'Orville n'était pas de la société ordinaire de madame de Verneuil; sa belle amie n'avait pu être invitée; madame de Verneuil, d'ailleurs, ne la connaissait pas. Au bout d'un quart d'heure, toutes ces dames virent qu'il n'avait là personne à lui. On le supposa libre, et bientôt il s'aperçut qu'il n'avait qu'à jeter le mouchoir. Le pas était glissant pour un jeune seigneur. Celui-ci succombera-t-il à l'occasion? non. Ce n'est pas qu'il se pique de fidélité; ne lui faites pas l'injure de le croire. Mais, son amie a du crédit; elle est au moment de lui rendre un service essentiel; et tout se sait dans le monde. « Ah, pensait-il, si j'avais mon régiment!.... » Ingrat!

M. de Verneuil avait paru un moment, comme l'avait pressenti madame son épouse. Il avait salué quelques personnes de sa connaissance; il leur avait adressé quelques mots, auxquels on avait répondu d'une manière assez insignifiante. Du reste, on lui avait laissé liberté entière de rester ou de se retirer : dans une certaine classe, le mari est l'être le moins remarquable de la maison. Celui-ci se retira à une heure, sans marquer ni humeur, ni satisfaction. Il semblait ne s'être montré là que pour calculer ce que lui coûterait la fête que donnait sa femme.

Entre une *walse* et une *colonne*, on remarqua que la présidente et la baronne allaient de femme en femme, ne disant que quelques mots, mais parlant avec une extrême vivacité. Celles qu'elles venaient de quitter portaient les yeux sur d'Orville et d'Oliban. Tout à coup on se divisa deux par deux, et on ne parla plus que des quatre-vingt mille francs. L'officieux marquis fut le héros du moment. On commençait à

lui adresser des félicitations, et à regarder d'Orville d'un air moins favorable, quand l'orchestre joua un *été*. On ne résiste pas à cela. D'Orville, d'Oliban, et les quatre-vingt mille francs furent oubliés; mais on se promit bien de s'en souvenir le lendemain, d'en faire la nouvelle du jour, et de la commenter, selon l'usage.

On est un peu vicieux dans le monde; mais on y couvre le péché d'un vernis flatteur : c'est la différence essentielle qui existe entre la bonne et la mauvaise compagnie. Cependant un vice qu'on a l'art de rendre aimable n'exclut pas une certaine délicatesse qu'on porte à l'excès, quand il est question des intérêts d'autrui. Ceux qui ne dansaient pas, continuaient à parler de d'Oliban, et trouvaient fort extraordinaire qu'une indiscrétion lui coûtât quatre-vingt mille livres et une palette de sang. Il était clair que plaindre l'un, c'était blâmer l'autre. D'Orville ne perdait rien, et il est des choses qu'on devine, quand on ne peut les entendre. Son embarras croissait à cha-

instant, et, cependant il sentait la nécessité de rester pour contenir les causeurs par sa présence; il sentait aussi l'air gauche qu'il devait avoir, et qu'il avait réellement. Un coup inespéré lui ramena tous les esprits.

Un laquais vient lui dire que le coureur de la comtesse d'Orfeuil demande à lui parler. Dorville ne soupçonne rien encore; mais il est enchanté de pouvoir sortir un moment, ne fût-ce que pour reprendre la suite de ses idées.

Il rentre cinq minutes après, et son air « est radieux. « Messieurs, dit-il, je voulais « acheter la terre de Barjac, et je n'avais « en caisse que la somme qu'on en de- « mandait. Une indiscrétion, faite cepen- « dant par un motif très-louable, en a « fait porter le prix à cent mille écus. Il « fallait que je renonçasse à l'acquisition « de cette terre, qui, vous le savez, est à « ma convenance, ou que j'acceptasse le « sacrifice de M. d'Oliban. C'est ce que « j'ai fait en me réservant de lui rendre

« plus tard une somme que je ne consi-
« dère que comme un prêt. » M. le comte a-t-il bien pensé ce qu'il dit là ? Il me semble que voilà la première fois qu'il parle de rendre. Il continue.

« En attendant, je me suis empressé de
« reconnaître un procédé par un autre.
« J'ai vu ce matin quelqu'un à qui on ne
« refuse rien, et voilà ce qu'on m'écrit :
« Je me hâte de vous apprendre que le roi
« vous a donné le régiment de chasseurs
« à cheval des Vosges qui sera formé
« à Pithiviers (1), et qu'il fait présent à
« M. d'Oliban d'une compagnie dans ce
« corps ».

Un homme qui promet de payer ses dettes, et qui, en attendant, fait avoir à son

(1) J'ai plusieurs fois conduit mes personnages dans différentes villes où se sont passé des scènes plus ou moins plaisantes. Je ne sais encore ce qui arrivera à Pithiviers; mais je déclare que je n'ai jamais été dans cette ville, que je n'y connais personne, et que j'ai pour ses habitans l'estime que je dois à tous mes compatriotes. J'espère, d'après cela, qu'on ne cherchera à faire aucune application.

crémier, et pour rien, une compagnie de cavalerie, qui alors coûtait assez cher, est au-dessus de tout reproche. Les figures s'épanouissent; les félicitations se succèdent; d'Oliban marque sa reconnaissance par des expressions qui partent du cœur; madame de Verneuil embrasse d'Orville; d'Orville est à son aise. Une joie franche commence à régner partout; le jour paraît, et on ne pense pas à se retirer : on est si rarement gai à Paris! Ce bal, enfin, se termina à la satisfaction de tout le monde, ce qui n'était pas sans exemple; mais ce qui n'arrivait pas tous les ans.

CHAPITRE VIII.

Cécile.

Le marquis venait de rentrer à l'hôtel. Zéphire, plein encore du noble enthousiasme que lui avait inspiré la beauté souffrante, ne put s'empêcher d'en parler à son maître en le déshabillant. « Laisse-moi « tranquille; j'ai promis à madame de Ver- « neuil de ne plus me mêler des affaires « des autres. D'ailleurs je viens d'obtenir « une compagnie de cavalerie, et il faut « que j'aille remercier le ministre. Du cho- « colat à midi; que mes chevaux gris-pom- « melés soient à mon carrosse neuf, et « mes gens en grande livrée. »

Il prenait son chocolat. Zéphire, poussé par Thérèse et Ducroc, stimulé déjà par le desir de jouer un rôle dans une affaire qui devait avoir de l'éclat, Zéphire présente

son maître un écrit qui courait partout, jusque dans les antichambres, et que le libraire de Monsieur, disait-il, venait de lui envoyer : c'était un mémoire de M. de Voltaire en faveur des *Calas*. « Cet homme de « génie, disait Zéphire, se couvre d'une « gloire immortelle, et vous pouvez, Mon- « sieur, en acquérir comme lui : la situa- « tion de Cécile est aussi déplorable que « celle des Calas; comme eux elle est vic- « time de l'injustice, et elle attend un li- « bérateur. — En effet un mémoire com- « posé par un avocat célèbre, et qui paraî- « trait sous mon nom, parce que je l'au- « rais payé.... — C'est cela, Monsieur, « c'est cela. — Mais, j'ai promis à madame « de Verneuil.... — Vous ne vous êtes pas « engagé à ne pas faire de bien, et elle « est loin de l'exiger. — Nous parlerons « de cette affaire à mon retour de Ver- « sailles. »

D'Oliban fut forcé de reconnaître encore la suprématie de d'Orville. Celle du grade militaire était incontestable; mais un ca-

pitaine, fût-il duc, n'entrait pas chez le ministre; il lui fallait un introducteur. L'amour-propre est adroit; il tire parti de tout. Le marquis devait une visite de remercîment au comte, et il saisit ce prétexte pour descendre chez lui. Il fit tomber la conversation sur les obligations qu'ils avaient tous deux au ministre, et le comte adopta cette idée; il proposa de partir pour Versailles: c'est où d'Oliban l'attendait.

On va, on revient, très-satisfait de l'accueil qu'on a reçu. On arrête chez le tailleur en réputation, et on commande des uniformes. On court chez le sellier, chez le fourreur, et dans huit jours au plus tard on pourra partir pour Pithiviers. D'Oliban remet le comte chez lui, et pendant le trajet qu'il lui reste à faire pour rentrer à l'hôtel, le mémoire de Voltaire lui revient à l'imagination; il se rappelle les paroles de Zéphire; la belle chaleur de son valet de chambre le pénètre par degrè. Tout à coup il tire le cordon, et il ordonne à son cocher de le conduire aux Petites-Maisons.

L'économe voit sortir d'un équipage brillant un jeune seigneur couvert de broderies, et précédé par trois laquais galonnés sur toutes les tailles; toutes les portes s'ouvrent à l'instant; le marquis se fait conduire à la loge de Cécile.

Ce n'était pas en ce moment une reine détrônée et vindicative. Elle était dans ce calme touchant qui avait si fortement intéressé Thérèse. Elle déplorait ses malheurs, et elle était disposée à répondre aux questions que le marquis, déjà très-ému, devait nécessairement lui faire. « Dites-moi, ma « petite, comment se nomme ce frère dé- « naturé? — Le baron de Vercelle. — Où « demeure-t-il? — En son hôtel, rue de « l'Université. — Quel était le nom de « l'amant que vous avez perdu d'une ma- « nière si déplorable? — Le chevalier « d'Hautecourt..... Oh, malheureuse, tu « veux encore me mettre ma robe à l'en- « vers! Plus de pitié, plus d'espoir de par- « don. Meurs... meurs... » Et Cécile agite ses fers avec une violence qui effraie le

marquis. Il s'éloigne à grands pas de ce lieu d'horreur, et, des Petites-Maisons chez lui, il répétait sans cesse : « Est-il « possible que la nature ait produit un « être comme ce baron de Vercelle. »

Comment entamera-t-il cette affaire? Fera-t-il commencer de suite le mémoire qui doit l'immortaliser?.... Non, non, il faut avoir des procédés, même pour ceux qui en méritent le moins. Il écrit au baron, et il lui demande un rendez-vous.

Le baron de Vercelle se pique de politesse. Il répond aussitôt qu'il recevra M. le marquis demain à midi. Il ajoute qu'il se rendrait à l'instant à son hôtel si une indisposition assez grave ne le forçait à garder la chambre.

Le reste de cette journée devait appartenir au plaisir. D'Oliban court chez madame de Verneuil; sa femme de chambre lui apprend qu'elle est allée rendre une première visite à madame d'Orfeuil. Le marquis s'étonne d'une démarche qui ne lui paraît pas motivée. La femme de

chambre lui dit à l'oreille que sa maîtresse a su que madame d'Orfeuil est la personne *à qui on ne refuse rien.*

Il se fait conduire chez cette dame à qui il doit aussi un tribut de reconnaissance. Un service rendu, et le sentiment qu'il inspire, ont bientôt établi une sorte d'intimité entre deux femmes que l'uniformité des goûts tendait déjà à rapprocher. D'Oliban les trouva occupées de projets pour le temps de leur *veuvage.* Plus de plaisirs bruyans, plus de bals surtout. Elles donneront deux heures par jour à leurs emplettes; une autre à leur enfant. Le reste de la journée sera consacré à quelque travail d'aiguille, à des lectures amusantes, et le soir on ira au spectacle sans rouge et sans diamans. Mais quand l'automne ramènera les objets chéris dans la capitale, les plaisirs reprendront leurs droits, et on se dédommagera de longues privations.

Le comte paraît, et on soumet à son approbation le plan qu'on vient d'arranger. Le comte et le marquis proposent aussi le

leur. Un régiment à former, à discipliner, à instruire, occupera presque tous les mornens. Ils ne verront la société que pour ne pas se singulariser, et ils ne joueront que le *boston* qui, pendant trois heures, ne donne pas le mot pour rire. On est très-content les uns des autres; on se jure de ne pas sortir du cercle qu'on s'est tracé; on est de la meilleure foi du monde en ce moment: combien de temps le traité tiendra-t-il?

On ne peut s'occuper long-temps d'affaires sérieuses. Si on ne passe pas rapidement de sages réflexions à la gaieté, on peut au moins répandre de la variété dans la conversation, en la portant sur des objets attachans. Le marquis avait des moyens sûrs de fixer l'attention: il parla de Cécile et du baron de Vercelle. Les femmes *sensibles* éprouvent sans cesse le besoin d'exercer les facultés du cœur, et ces dames se passionnèrent pour Cécile. Elles prononcèrent l'extrême différence qu'on doit établir entre se mêler de tout et le désir d'

racher une infortunée à l'oppression. Le marquis, fort de l'assentiment de madame de Verneuil, se livra entièrement aux impulsions d'un zèle qui n'avait pas besoin d'être stimulé.

Revenons à l'intéressante Julie. Que fait-elle pendant que le marquis, tout à son avancement, à Cécile, et un peu à l'amour, paraît l'avoir oubliée? Elle a reçu ses présens de noces. Elle a tourné, retourné chaque pièce; elle a essayé dix fois son peigne, ses boucles d'oreilles, son collier; toujours plus contente d'elle, elle oubliait la marche du temps. Quel chagrin cuisant la coquetterie ne fait-elle pas oublier à une femme? A onze heures du soir les rédacteurs des deux journaux envoient des épreuves à l'hôtel: ces messieurs ne sont pas toujours aussi obligeans; mais Zéphire leur avait raconté la triste histoire de Larose et de Julie. Et quel homme ne s'empresse de se rendre agréable à une jolie personne? Julie, toujours parée de ses bijoux, et surtout de ses seize ans, lisait devant

une glace les annonces des Petites-Affiches, et du Journal de Paris. A chaque ligne elle portait un œil sur la glace, et elle souriait d'un air qui voulait dire : « Oh ! qu'il me « trouvera bien comme cela ! »

Une femme contente d'elle, et que caresse l'espérance, jouit du présent et vit dans l'avenir. Passant d'un excès à un autre, elle n'ouvre plus son cœur qu'à des sensations douces, et elle cesse de compter les momens. Julie a retrouvé l'appétit et le sommeil.

Le marquis, en s'éveillant, pensait à son entrevue avec le baron de Vercelle. Il y pensait en déjeunant, et il ne savait trop à quelles mesures s'arrêter. Le menacer de la rigueur des lois était peut-être le moyen de tout gâter. Chercher à exciter sa sensibilité, à faire parler le remords, était peut-être celui de ne rien obtenir. Il ne connaissait pas le baron ; il ignorait son âge et son caractère.... Après bien des réflexions, il résolut de suivre l'impulsion du moment.

Il part, il arrive rue de l'Université. Il

est reçu par un jeune homme d'une figure heureuse qui l'accueille de la manière la plus flatteuse, et qui lui demande à quoi il est redevable de sa visite. Le marquis était stupéfait, et ne répondait pas. Il ne pouvait concevoir qu'on cachât une âme atroce sous des dehors si séduisans. Plus incertain que jamais sur le parti qu'il doit prendre, il donne le temps à M. de Vercelle de répéter plusieurs fois sa question. Il fallait répondre enfin, et le marquis, fort embarrassé, balbutia quelques mots, qui amenèrent la conversation suivante :

« Vous avez une sœur, M. le baron.....
« — Ma sœur est folle. — Je le sais bien.
« — Pourquoi donc vous mêlez-vous de
« ses affaires? — Sa situation est si déplo-
« rable.... — Brisons-là, s'il vous plaît,
« Monsieur. — Écoutez-moi, de grâce. —
« Vous êtes le trentième que ma sœur en-
« voie ici pour me demander ce que je ne
« dois pas, ce que je ne peux pas faire. —
« Il me semble, Monsieur, qu'elle a de
graves sujets de plaintes contre vous. —

« Eh bien, Monsieur, qu'elle les fasse « valoir. — Et que répondrez-vous devant « les tribunaux ? — C'est mon affaire, « Monsieur, et je vous prie de ne pas me « pousser davantage. — Encore quelques « mots, Monsieur, et je me retire. Si on « entame un procès.... — Oh ! un procès. « — Vous aurez à vous défendre sur plus « d'un point. Le chevalier d'Hautecourt... « — Il a cherché son sort, et depuis long- « temps cette affaire est oubliée. — Votre « sœur ne l'oublie pas. — Pour son hon- « heur, elle n'en devrait jamais parler. Je « crois, Monsieur, que cette conversation « a été assez loin, et je vous prie de vouloir « bien me laisser à moi-même. »

Que diable a-t-il voulu me dire, pensait-il en se retirant ? Pour son honneur, Cécile ne devrait jamais parler de son affaire avec le chevalier. Aurait-elle eu quelque tendre faiblesse.... Eh, quand cela serait, c'était une raison de plus pour les marier. Que diable, s'il nous fallait tuer tous ceux qui sont bien avec nos sœurs et

nos fenêtres, nous n'en finirions pas. Avec sa figure doucette, le baron est un entêté, dont on n'obtiendra rien que par les voies juridiques. Quelle perversité! Quel aveuglement! Eh bien, on plaidera, M. le baron; et pour disposer favorablement vos juges et ceux de Cécile, je vais commander mon mémoire.

Il court chez cet avocat renommé, alors l'aigle du barreau et qui depuis, a été égalé. Il raconte les faits avec cette force, ce ton persuasif, si propre à entraîner le défenseur de l'opprimé. L'avocat s'enflamme à son tour; il prend des notes, sous la dictée du marquis; il lui promet que le mémoire sera fait en quarante-huit heures, et il le remercie de lui avoir donné une cause qui doit ajouter à sa réputation. Le marquis s'explique; il offre de l'argent, beaucoup d'argent, pour que son nom paraisse en tête du mémoire. L'avocat réplique que tout l'or du Pérou ne le ferait pas renoncer à la célébrité que lui donnera cette affaire. Il représente au

marquis que la gloire militaire est la seule qu'il doive ambitionner; et, pour concilier leurs prétentions respectives, il lui promet de le désigner dans le mémoire comme le protecteur de la déplorable victime. Ce sera lui encore qui sollicitera le rapporteur, qui verra le président de la chambre; son nom volera de bouche en bouche, et chacun d'eux aura dans le succès la part qui lui appartient légitimement.

Le marquis n'était pas opiniâtre. Il convint que l'avocat avait raison. Il renonça à la gloire de grand écrivain, qu'il sentait intérieurement qu'on pourrait lui contester, et il se borna à celle moins éclatante qui suit toujours une bonne action.

Il était décidé que d'Oliban n'aurait plus un moment de repos. Il court rendre compte à madame de Verneuil de ce qui s'est passé entre lui et le baron. Madame de Verneuil l'entraîne chez la grande dame *à qui on ne refuse rien*... Il ne s'agit de rien moins que de faire sortir d'autorité Cécile des Petites-Maisons, et de la placer

dans un lieu décent et où on lui donnera des soins, qui, seuls, ont quelquefois rétabli une tête dérangée. Malheureusement le crédit de la dame ne va pas jusqu'à obtenir un arrêt du parlement en vingt-quatre heures. Dailleurs, elle redoute trop l'austérité de mœurs du premier président pour oser essayer auprès de lui l'influence de la beauté. Mais si on ne peut, à la minute, faire présenter requête, faire nommer un rapporteur, lui faire commencer et terminer son enquête, et faire rendre un jugement, on peut, en deux heures, faire courir une anecdote dans tout Paris; et quelle satisfaction pour ces dames de faire condamner, dans le jour, M. de Vercelle au tribunal de l'opinion. Elles font mettre les chevaux; le cocher n'a pas assez de deux bras pour répondre à leur impatience. On presse, on poüsse le marquis dans la voiture; on part comme l'éclair; on va de porte en porte. A chaque hôtel on ne prend que le temps nécessaire pour raconter l'histoire de Cécile, et la com

menter un peu. Quand ces dames la possèdent bien, on parle tous les trois ensemble; on monte toutes les têtes; on invite *ses bonnes amies*, qu'on connaît assez légèrement, à répandre cette histoire dans le public et à faire des partisans à Cécile : cette précaution n'était pas nécessaire.

Dès le lendemain le baron était un homme *affreux, horrible, abominable*; vous savez qu'à présent on donne beaucoup dans les superlatifs, ou l'exagération, si vous l'aimez mieux. C'est ainsi qu'une femme passable devient charmante, que des idées fort ordinaires sont marquées au coin du génie, qu'un sentiment de préférence est de l'adoration.

Voilà donc M. de Vercelle devenu l'objet de toutes les conversations, et chargé des malédictions de tout Paris. Retenu chez lui par une indisposition dont je vous ai déjà parlé, il ignorait seul qu'on ne trouvait plus de peines assez graves pour lui.

Le lendemain, nos dames courent chez l'avocat. Il a promis le mémoire dans les

quarante-huit heures; il doit en avoir fait la moitié. Il faut savoir comment il a saisi cette affaire, sous quel jour il la présente, s'il ajoutera au vif intérêt que Cécile inspire à tous les gens *comme il faut* de la capitale. On lui donnera des conseils s'il en a besoin; on animera sa verve, si elle n'est pas montée au ton nécessaire.

L'avocat, satisfait de son travail, n'hésite pas à le communiquer. Ces dames l'écoutent avec un plaisir inexprimable; elles ne cessent d'approuver et d'applaudir. Il est impossible d'attendre au surlendemain, pour lire de suite un ouvrage qui tire des larmes à chaque paragraphe, et qui écrase le baron de Vercelle. Il faut envoyer ce qui est fait à l'imprimerie; il faut y envoyer les feuilles à mesure qu'elles seront faites; il faut faire *tirer* à dix mille exemplaires, et l'édition sera épuisée dans les vingt-quatre heures. L'avocat ne peut se refuser à des instances qui flattent son amour-propre, et ces dames le proclament un homme *charmant, divin.*

Elles remontent en voiture. Elles retournent à tous les hôtels où elles sont allées la veille. Elles parlent du mémoire avec ivresse, avec délire. On brûle de l'avoir; on ne pourra attendre au surlendemain; on en paierait un exemplaire dix louis, si on pouvait se le procurer à l'instant. Le feu du désir se communique de proche en proche, et six heures avant que la dernière feuille soit tirée, cent cinquante laquais, en livrée, assiégent la porte de l'imprimeur.

Ce mémoire tant attendu est enfin livré à la curiosité publique. Les libraires s'en emparent; il est dans toutes les boutiques; on le crie dans les rues; on l'étale sur les quais. On l'a entendu louer avec une espèce de fureur par de hauts personnages qui n'en parlaient encore que sur ce qu'ils en avaient ouï dire, et l'ouvrage est porté aux nues avant qu'on en connaisse une ligne. On court, on s'empresse, on heurte, on est heurté; on se dispute, on se désespère parce qu'il faut attendre son tour. Les *saute-ruisseaux* de la librairie ne trouvent

que le temps d'aller de la boutique chez l'imprimeur, et de revenir de chez l'imprimeur à la boutique.

L'ouvrage trop vanté perd toujours de son prix.

Vous avez vu des feux de paille; vous connaissez l'effet des œufs à la neige. Les imaginations parisiennes leur ressemblent un peu. Les têtes qui, pendant deux jours, avaient été dans une exaltation continuelle, n'éprouvaient plus que le besoin du repos. On lut; mais on lut mal. Point d'attention suivie; plus de disposition à partager l'enthousiasme de l'auteur. Le mémoire parut long, diffus et froid. On tenait toujours à ce que le sort de Cécile fût adouci; mais on en parlait faiblement, et on se bornait à encourager le marquis à suivre cette affaire. Les deux dames ne concevaient rien à la froideur du public; elles conçurent moins encore que, deux jours après, on cessât de s'occuper de Cécile. L'escamoteur *Pinetti* fixait seul l'attention. On ne parlait que de la montre pilée au fond d'un mor-

tier, et qu'un coup de pistolet reproduisait accrochée à la tapisserie; d'un verre d'eau jeté à la figure d'une jolie femme, qui n'en recevait pas une goutte, et qui se trouvait couverte de feuilles de rose, etc., etc. A six heures du soir, on n'entendait qu'un cri: Allons voir *Pinetti*.

Il est difficile à l'observateur de s'étonner de quelque chose à Paris, si ce n'est peut-être de l'extrême versatilité des esprits. Nos dames, qui connaissent parfaitement la partie sensible du cœur, n'avaient pas trouvé le temps d'étudier les autres. En général, les femmes de la capitale ne commencent à observer qu'à cinquante ans. Mais alors elles ont une finesse de tact dont beaucoup d'hommes à réputation ne manqueraient pas de se faire honneur.

Cependant, ce mémoire si couru et si vite oublié, était parvenu au baron de Vercelle. Un de ses *amis* qui craignait d'approcher les gens qui ne rient pas, et qui ne comprenait rien au galimatias du jurisconsulte, le lui avait envoyé. Vercelle

commença par se mettre en colère. Mais il réfléchit promptement que le marquis était trop fortement impliqué dans ce mémoire pour qu'il fût difficile de lui donner un ridicule de plus, et le baron savait que la grande manière de persuader les Parisiens est de les faire rire.

En conséquence, le baron envoie à la police savoir ce que c'est qu'une Cécile détenue, comme maniaque, aux Petites-Maisons. Les journaux d'alors étaient secs et froids, et pour cause. La malignité se dédommageait avec les nouvelles à la main. C'étaient des feuilles manuscrites, qui racontaient l'anecdote du jour, et qui picotaient quelquefois certains grands personnages dont le crédit n'était plus à redouter. Ces feuilles se trouvaient sur toutes les toilettes.

Jugez de l'étonnement de madame de Verneuil, quand elle lut ce qui suit :

« Cécile Mangot, fille d'une ravaudeuse de l'Estrapade, a été placée chez une marchande de modes par un homme de

« qualité, qui a fini malheureusement. La « lecture des romans anglais et la perte de « son amant lui ont troublé la raison. Sa « mère, qui ne pouvait la nourrir, a ob- « tenu qu'elle fût enfermée aux Petites- « Maisons.

« Un officieux marquis a cru, sur la « parole de cette fille, qu'elle appartient « à une maison titrée, et qu'elle est vic- « time de la cupidité et de la barbarie « d'un frère qu'elle n'a jamais eu. Aussi fou « que cette Cécile, le marquis a fait im- « primer un mémoire qui le présente « comme le protecteur ardent de l'infor- « tune; qui n'offre pas, d'ailleurs, un fait « véritable, et qui enfin ne peut qu'ajouter « aux ridicules sans nombre, que, dans « le même genre, le marquis s'est déjà « donnés. »

On n'est pas toujours d'humeur à tirer l'épée. La réputation de Vercelle était bien établie du côté de la bravoure, et sa dernière affaire avait fait trop de bruit, pour qu'il osât sitôt attirer sur lui l'attention

du Gouvernement. Il se borna donc à faire délivrer *assignation* à d'Oliban, *aux fins* de se voir condamner en *rétractation* et en *réparation* envers le baron de Vercelle.

Le marquis arrive chez madame de Verneuil, avec son assignation en poche. Elle venait de lire ses nouvelles à la main, et le moment n'était pas favorable. Elle regarda d'Oliban en fronçant le sourcil. D'Oliban tire le papier timbré de sa poche, et le lui présente. La dame frappe du pied, jette son bonnet sur le parquet, son pot de rouge par la fenêtre, dit à sa femme de chambre qu'elle est maladroite, gauche, maussade, et la met à la porte. Elle revient au marquis, le regarde encore, et lui dit, d'une voix qu'elle cherche en vain à rendre effrayante : « Vous ferez donc « toujours des sottises. — Vous avouerez « du moins, Madame, que vous êtes de « moitié dans celle-ci. — Que me dites-« vous là ? Est-ce moi qui ai été aux Pe-« tites-Maisons, qui ai interrogé cette « Cécile, qui ai eu une conférence avec

« le baron de Vercelle? — Il m'a confir-
« mé ce que Cécile m'a dit. — Je me rap-
« pelle votre conversation, telle que vous
« me l'avez rapportée, et je trouve les
« réponses du baron très-ambigues. Lui
« avez-vous nommé Cécile? Lui avez-vous
« parlé des Petites-Maisons? — Et qu'a-
« vais je besoin de détails, puisqu'il con-
« venait des faits principaux. »

Madame de Verneuil sonne; sa femme de chambre rentre; elle se fait coiffer, habiller à la hâte; elle demande ses chevaux. « D'Orville vous a donné un coup
« d'épée; je ne veux pas que le baron vous
« donne un coup de pistolet. Je vais le voir.
« Soyez ici à trois heures. M. de Vernouil
« est à sa terre; nous dînerons ensemble,
« et je vous dirai ce que j'aurai fait. »

Vercelle reçut madame de Verneuil avec toutes les grâces dont il était susceptible. La première sensation qu'inspire une jolie femme qu'on voit pour la première fois, est au moins de la bienveillance. Ajoutez-y la petite jouissance d'amour-

propre que donne toujours une telle visite, et vous jugerez des dispositions du baron à l'égard de madame de Verneuil.

Cette dame savait par sa propre expérience que rien n'aigrit comme la contradiction. Loin de vouloir justifier le marquis, elle le chargea de tous les torts; mais aussi elle eut soin de faire valoir la bonté de son cœur, qui seul l'avait entraîné dans cette circonstance. Le baron ne pouvait se méprendre sur le genre d'intérêt que prenait madame de Verneuil à cette affaire. Ses réflexions le réfroidirent un peu. Il rappela mille et une bévues que le marquis avait déjà faites, et qui étaient parties plutôt d'un esprit tracassier et curieux, que d'une vraie sensibilité. Après s'être un peu vengé des espérances vagues que la démarche de madame de Verneuil avait semblé autoriser, il reprit le ton aimable qui lui était ordinaire. Il protesta que toute espèce de procédure lui était insupportable, qu'ainsi il ne devait avoir aucun mérite auprès de madame de Verneuil,

s'il se rendait à ses désirs ; que cependant il ne pouvait retirer son assignation avant que d'avoir reçu une réparation quelconque. Il proposa l'insertion aux nouvelles à la main, d'une rétractation positive du marquis. Madame de Verneuil, charmée de la modération de M. de Vercelle, lui dit qu'elle allait à l'instant écrire sous sa dictée. Elle sentait bien que le baron ménagerait son intéressant secrétaire, dans la personne de d'Oliban. En effet, il se contenta d'un article léger et plaisant, dont les expressions étaient très-mesurées, mais qui cependant disait tout ce qu'il voulait qu'on sut. Madame de Verneuil donna sa parole que, dans le jour, l'article serait porté au bureau des nouvelles à la main, et elle allait se retirer quand la comtesse d'Orfeuil fut annoncée.

Que venait-elle faire là, allez-vous dire ? La question est naturelle, et je dois y répondre. La comtesse avait joué dans l'affaire de Cécile un rôle trop marquant, pour que le baron pût l'ignorer toujours.

Elle voulait bien avoir la réputation de femme galante ; celle de gobe-mouche eut réduite au désespoir. Elle avait couru chez l'homme *qui ne lui refusait rien*, et dont très-probablement elle reconnaissait les bons offices. Elle lui avait dit les larmes aux yeux, que, si le baron n'était gagné, il la couvrirait d'un ridicule affreux ; qu'elle en mourrait infailliblement, et que monseigneur ne pouvait faire moins que de lui sauver la vie. Une jolie femme, qui pleure et qu'on aime, est bien persuasive. La comtesse sortit du cabinet de monseigneur avec la pièce qu'elle avait si vivement sollicitée.

« Ma foi, s'écria le baron en la voyant, « si quelqu'un me savait ici entre deux « femmes charmantes, il me croirait le « plus heureux des hommes, tandis que... « Oh, mon Dieu, mon Dieu ! Voulez-vous « bien me dire, madame la comtesse, à « quoi je suis redevable de l'honneur que « je reçois ? — Monsieur le baron, il y a « quatre ans que vous servez dans les Che-

« vau-légers, et vous n'êtes pas là à votre
« place. Je viens de vous faire capitaine
« au régiment de chasseurs à cheval, qui
« va se former à Pithiviers. J'ai été fort
« aise de vous rendre service, et j'ai voulu
« en même temps vous faire connaître
« que votre nouveau camarade, le mar-
« quis d'Oliban, est bien le meilleur hom-
« me qu'il y ait au monde. Vous le jugerez
« favorablement quand vous aurez vécu
« quelque temps avec lui. »

Elle eût pu parler un quart d'heure encore sans être interrompue. Le baron ne revenait pas de sa surprise. Il ne pouvait détacher ses yeux de la lettre qui lui annonçait officiellement que le roi lui faisait présent d'une compagnie de cavalerie. Il retrouva enfin des idées, des paroles. Il exprima sa reconnaissance en phrases décousues, qui en prouvaient la réalité. « Un
« moment, lui dit la comtesse, vous ne
« me devez peut-être pas autant que vous
« le croyez. J'attends aussi de vous un bon
« office. — Ah, Madame, ordonnez. »

« J'ai beaucoup contribué à vous faire
« passer dans le public pour un frère déna-
« turé. J'espère que vous oublierez les
« torts que j'ai eus à votre égard, et que
« de ce moment nous sommes amis. »

Le baron lui prend la main, et la baise avec transport ; il prend ce qu'a écrit madame de Verneuil ; il met l'article en pièces. Il dit à ces dames que sa famille est assez connue, et que, malheureusement l'aventure de sa sœur a fait trop d'éclat pour que le public ne revienne pas promptement de sa prévention. Il ajoute qu'il borne sa vengeance contre le marquis, à ce qui a paru dans les nouvelles à la main Les deux dames l'embrassent avec affection : pouvaient-elles faire moins ?

« Vous n'êtes pas encore très-bien por-
« tant, lui dit la comtesse ; n'importe,
« vous viendrez dîner chez moi. Je veux
« vous faire faire connaissance avec votre
colonel et votre camarade d'Oliban. —
« Mais, Madame..... — Oui, j'entends :
vous craignez l'air et la fatigue ; ma voi-

« ture est là, et je vous ferai remener. »
Le baron répond par une révérence. « Bien,
« dit la comtesse. Qui ne dit mot, con-
« sent. — Un moment, reprend madame
« de Verneuil, d'Oliban sera chez moi à
« trois heures; j'ai donné mes ordres pour
« le dîner. Je ne dérangerai rien à cela.
« Écrivez un mot à M. d'Orville, et qu'il
« vienne se réunir à nous. »

Pendant que la comtesse écrivait, madame de Verneuil était dans ses réflexions. Elle avait entendu parler de mademoiselle de Vercelle, d'une manière assez incertaine. Elle avait oublié des faits qui étaient altérés ou contredits à chaque instant, et elle pensait qu'il serait cruel de ne pas connaître dans ses vrais détails des aventures qui avaient donné lieu au *quiproquo* du marquis. Je pense, de mon côté, qu'il n'est pas malheureux que des incidens nouveaux n'aient pas obligé la comtesse à solliciter de nouveaux brevets. Le régiment des chasseurs des Vosges eut été tout entier de sa formation, et cette manière de composer

un corps n'eût pas tourné à l'avantage du service, ni du trésor royal.

Mais comment madame de Verneuil ramènera-t-elle la conversation sur mademoiselle de Vercelle? Si ce n'est pas d'une manière simple et naturelle, ce sera autrement; mais il faut absolument, et sans délai, qu'elle connaisse les rapports qui existent entre la demoiselle et Cécile.

La comtesse avait cessé d'écrire; le billet était envoyé à son adresse; ces dames se regardaient; le baron regardait ces dames. Madame de Verneuil ouvrait et fermait la bouche; elle pinçait ses lèvres et ses doigts; la comtesse prononçait à demi-voix le nom de Cécile, et le baron assez pénétrant, commençait à sourire. « Cécile, reprit « tout haut madame de Verneuil, Cécile... « — Je vous comprends, Madame, vous « désirez savoir quelle conformité d'aven- « tures a pu occasionner la plus singulière « méprise. — Je ne le désire pas plus que « vous, Madame. — Mais bien autant, re- « prit Vercelle. Rien de tout cela n'est bien

« secret ; d'ailleurs, Mesdames, je n'ai rien
« à vous refuser. Cette Cécile, qui vous a
« inspiré tant d'intérêt, et qui vous a fait
« faire tant de démarches, a connu, je ne
« sais comment, M. d'Hautecour, cheva-
« lier de Malte, engagé par des vœux. Il
« a placé cette petite fille chez la mar-
« chande de modes qui fournissait ma
« mère et ma sœur. Je présume que Cécile
« a parlé avec éloge au chevalier, de cette
« Angéline, qui nous a causé tant de cha-
« grins, puisqu'il a cherché avec un em-
« pressement et une continuité extraordi-
« naires, les moyens de s'introduire dans
« une maison, très-noble sans doute, mais
« que la modicité de sa fortune, et l'ab-
« sence totale de toute espèce de crédit,
« ne lui aurait pas fait rechercher s'il n'a-
« vait eu des vues particulières. Lorsque
« cette réflexion me frappa, le chevalier
« était établi ici de manière à ce qu'on ne
« pût l'éloigner, sans en venir à un éclat,
« que les esprits raisonnables cherchent
« toujours à éviter.

« Le soupçon marche rapidement, et, « dès ce moment j'observai ma sœur. Jeune, « sans expérience, incapable de dissi- « muler, elle se trahissait à chaque in- « stant, et je parlai de mes craintes à ma « mère. Élevée dans l'austérité du jansé- « nisme, dont elle n'avait pu inculquer les « vérités ou les folies dans le cœur d'An- « géline, elle parut disposée à tout croire « d'une jeune personne qui avait rejeté ses « principes. Cependant elle voulut avant de « prendre aucune mesure connaître jusqu'à « quel point mes soupçons étaient fondés.

« Elle m'engagea à conduire ma sœur « aux *Français*. Il y avait au plus un « quart d'heure que nous étions placés, « lorsque le chevalier se présenta dans « notre loge. Avait-il des intelligences à « l'hôtel, ou le hasard seul l'avait-il con- « duit là, c'est ce que je n'ai jamais su; « mais je l'observai attentivement, et son « intelligence avec ma sœur ne me parut « plus douteuse.

« Pendant que nous étions au spectacle,

« ma mère faisait ouvrir les armoires et le
« secrétaire d'Angéline, et elle trouva des
« lettres qui annonçaient clairement un
« plan de séduction.

« Depuis quelques années mon père
« était mort, et il ne me restait qu'un
« oncle, homme de bon sens, que ma
« mère fit appeler aussitôt. Il pensa qu'on
« n'avait rien de mieux à faire que de sous-
« traire Angéline aux poursuites d'un
« homme, qui, par ses vœux, s'était inter-
« dit le mariage. En conséquence, on fit
« une malle à la hâte, on envoya chercher
« des chevaux de poste, et lorsque je
« rentrai à l'hôtel avec Angéline, on lui
« donna l'ordre de monter en voiture, et
« à moi celui de la conduire dans un cou-
« vent d'Évreux.

« A mon retour, je trouvai ma mère
« dangereusement malade. Sa femme de
« chambre, que je pressai vivement, me
« dit que le lendemain de mon départ un
« inconnu avait apporté un billet à mon
« adresse; que ma mère l'avait ouvert; que

« deux heures après elle s'était couchée, et « que depuis ce moment le mal, dont elle « se plaignait, avait constamment augmenté.

« Je pressai, je conjurai ma mère de « me confier le secret de sa maladie, que « je ne pouvais attribuer à des causes ordinaires. Elle persistait à se taire, et elle « m'attirait sur son lit, elle me pressait « dans ses bras, et je me sentais mouillé de « ses larmes.

« On vint me dire que quelqu'un me « demandait. Je m'arrachai des bras de ma « mère, qui fit de vains efforts pour me « retenir, et je trouvai dans mon cabinet « le chevalier d'Hautecourt. Il me regarda « d'un air altier et menaçant, et me demanda « si je bornais mes exploits à persécuter « une jeune personne sans défense. Je jugeai que le billet qui était tombé dans « les mains de ma mère venait de lui, et « qu'il contenait un défi. Je ne répondis « pas un mot. Je pris mon épée; un fiacre « nous conduisit au bois de Boulogne....

« Le lendemain le chevalier fut inhumé
« sans pompe dans l'église du village.

« Le premier soin de ma mère avait été
« de savoir qui était venu me demander.
« Quand elle apprit que je venais de sortir
« avec le chevalier, elle éprouva une révo-
« lution générale, des crises qu'elle n'avait
« plus la force de supporter. Elle était
« mourante quand je rentrai, et la joie
« excessive qu'elle eut de me revoir arracha
« son dernier soupir. Ainsi, la meilleure
« des mères périt victime de son attache-
« ment pour moi.

« Je trouvai sous son oreiller le billet du
« chevalier; il était d'une insolence telle,
« que je ne pouvais, sans me déshonorer to-
« talement, n'en pas tirer vengeance, et il
« m'a servi de justification auprès des
« personnes en place qui auraient pu me
« poursuivre.

« Cependant la mort du chevalier fut
« bientôt connue. Cécile qui était loin de
« le croire infidèle, qui l'aimait passion-
« nément, et dont la lecture des romans

« anglais avait déjà exalté la tête, Cécile
« tomba dans un état de démence absolu.
« Ma sœur jouit, dans son couvent, de
« tous les agrémens de la vie. Elle y
« touche son revenu, qui est plus que suf-
« fisant pour la faire vivre d'une manière
« honorable. Mais elle tient essentielle-
« ment à sa liberté. Elle me la fait deman-
« der par toutes les personnes de notre
« connaissance qui vont la voir, et je vous
« prie de me dire, Mesdames, si je peux la
« lui rendre. Je suis garçon, et je sers. Que
« ferais-je d'une demoiselle de dix-huit
« ans, trop jolie, et qui ne trouverait que
« des écueils dans le monde? Ne nous
« eût-elle donné aucun sujet de plainte,
« elle n'a, par sa position, d'autre asile
« que le couvent, et mon intention inva-
« riable est de l'y laisser jusqu'à ce qu'elle
« se marie, ou jusqu'à sa majorité. »

Ces dames plaignirent le baron; elles approuvèrent sa conduite, et, au fait, il eût été difficile de la blâmer. On ne s'occupa plus de Cécile que pour consacrer à

son bien être le produit de la vente du fameux mémoire, qui, peu à peu, s'en allait en papillotes un peu chères, j'en conviens. Mais que d'ouvrages vantés ont eu le même sort !

CHAPITRE IX.

Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers.

On était dans la joie à l'hôtel d'Oliban. Le sergent qui avait apporté le congé de Larose avait entrevu Julie, et on aime à se rapprocher d'une jolie fille. Il venait de rencontrer un camarade employé à l'état-major, qui était en course d'affaires, et qui lui avait crié en passant : « Larose est « ici. — L'as-tu vu? Eh, sans doute. — « Où est-il? » Le camarade, courant toujours, ne peut entendre cette dernière question qui, par conséquent, était restée sans réponse.

Le sergent, qui ne courait pas, jugea à propos d'accélérer sa marche : on est bien aise d'annoncer le premier une bonne nouvelle, et il est une récompense d'usage sur laquelle on compte nécessairement. Le

sergent demande à parler à Julie; Julie paraît, et l'amateur répète : « Larose est « ici. — Et où est-il, Monsieur? Pour « Dieu répondez-moi : où est-il? — C'est « ce que j'ai demandé, Mademoiselle, et « ce qu'on n'a pu me dire. Mais il est ici, « on l'a vu, et son premier soin sera sans « doute de se rendre auprès de vous. Vou- « lez-vous bien me permettre, Mademoi- « selle, de vous féliciter et de vous em- « brasser. — Bien volontiers, Monsieur. » Et Julie prend sa course, et va criant partout l'hôtel : « Il est ici, on l'a vu. » Thérèse saute: Ducroc se frotte les mains, et rit; d'Oliban, qui se fait habiller pour aller dîner chez madame de Verneuil, entend rire et sauter; il envoie Zéphire savoir ce qui peut causer tant d'allégresse. Zéphire veut aussi féliciter et embrasser Julie, et il revient crier à son tour : « Larose est « ici, on l'a vu. — J'en suis enchanté, ré- « pond le marquis; la petite sera heureuse, « et mes présens de noces me feront « honneur. »

Il arrive chez madame de Verneuil; les convives étaient rassemblés. « Mon cher « d'Oliban, lui dit d'Orville, comment est « conçue l'annonce que vous avez fait in- « sérer aux Petites-Affiches et au journal « de Paris? Avez-vous désigné la com- « pagnie où servait Larose? Avez-vous « nommé le capitaine? — Qu'importe le « nomdu capitaine? Larose est ici, voilà « l'essentiel. — Vous n'avez donc donné « aucune indication précise? — Oh, mon « Dieu, je n'y ai seulement pas pensé. — « Cruel homme que vous êtes, ferez-vous « toujours des étourderies? *Larose* est un « nom de guerre; il y en a peut-être dix « au régiment des Gardes, et celui qui « vient d'arriver n'est pas le vôtre. — Eh « bien, le mien reviendra à son tour. — « Mais celui qui est ici est déserteur de- « puis un an, et condamné au boulet par « contumace. Il est arrêté au moment où « je vous parle, et il subira son jugement. « — Je n'entends pas cela, je ne veux « pas cela. — Que vous l'entendiez, ou que

« vous ne l'entendiez pas, ce sera toujours « la même chose. »

Le marquis dit qu'il est affreux d'abuser de la confiance d'un homme qui vient se livrer d'après un avis donné publiquement. Le comte répond que l'état-major n'a pas fait insérer l'article, qu'il n'a donc pas usé de perfidie pour trouver le coupable, et que les lois militaires seront suivies. D'Oliban se désole, se désespère; il proteste, il jure pour la centième fois qu'il ne se mêlera plus des affaires de personne. Il déclare qu'en sortant de table il courra dans les bureaux de la guerre, et que.... D'Orville l'interrompt pour lui dire que dans cette circonstance-ci le roi seul peut faire grâce. « Morbleu ! ventrebleu ! je « n'ai pas mes entrées à la cour... Vous « êtes colonel, mon cher comte; ce grade « vous donne le droit d'approcher sa ma- « jesté. Je vous en supplie, je vous en « conjure, courez, volez à Versailles, et « ne revenez qu'avec des lettres de grâces. » — Unmoment, marquis; je veux dîner.

« — Vous dînerez demain. — Vous êtes « aussi empressé de tirer les gens d'em- « barras que de les y mettre. Soyez tran- « quille, mon cher marquis. Dès que j'ai « su le *quiproquo* nouveau que vous ve- « nez d'occasionner, j'ai été trouver M. le « maréchal de Biron, et je lui ai tout « appris. Il s'est un peu moqué de vous, « je vous le dis franchement; mais il m'a « donné sa parole qu'il verrait le roi au- « jourd'hui, qu'il invoquerait sa clémence, « et je crois pouvoir vous répondre du « succès. — Oh, si jamais je me mêle des « affaires de quelqu'un, je veux qu'on me « coupe..... — N'achevez pas, n'achevez « pas, s'écrie madame de Verneuil, en « éclatant de rire; je veux que vous restiez « au grand complet. Mais, mon cherami, « partez pour Pithiviers, et si la rage d'o- « bliger vous y suit, le premier change- « ment de garnison mettra fin au ridicule « que vous vous serez donné. — Il recom- « mencera partout, dit la comtesse, et « dans peu d'années ce sera l'homme de « France le mieux connu.

Le dîner fut égayé par une suite de plaisanteries, dont l'officieux marquis était l'objet. Il sentit que le seul moyen de les faire cesser, était de s'y prêter de bonne grâce. « Il est charmant, il est charmant, « disait madame de Verneuil. Quel dom- « mage d'être séparée de cet homme-là ! « — Au moins, puisqu'il faut nous quit- « ter, reprit madame d'Orfeuil, nous nous « quitterons gaîment. Je veux à mon tour « donner une fête jeudi; et samedi nous « partirons tous pour Pithiviers. Nous ins- « tallerons nos amis. — Mais, comtesse, « le monde... — Bah, bah, des femmes « comme nous sont au-dessus de la cri- « tique; et, que nous importe, après tout, « ce que diront les femmes du bailli, du « marguillier, du subdélégué de Pithiviers ? « On ne voit pas ces espèces-là. Nos ma- « ris auront peut-être un peu d'humeur. — « Oh, nos maris ce sont bien les meil- « leurs gens du monde. — Et puis, s'ils « se fâchent, tant pis pour eux. Voilà qui « est arrangé. M. le baron, vous ne con-

« naissez personne de ma société, et je ne « veux pas que vous soyez à peu près seul « chez moi. Je vous enverrez quelques « billets d'invitation : vous n'aurez que les « noms à remplir. »

Nos trois messieurs ne prirent plus un moment de repos. Des équipages à ordonner et à essayer; la tactique de Folard à lire, pour n'avoir pas l'air tout-à-fait ignorant devant de vieux officiers, qui, probablement, savent leur métier; l'état qu'on tiendra à Pithiviers, à régler; des femmes charmantes à qui il faudra nécessairement donner quelques heures dans la journée : il y a là de quoi perdre la tête.

L'hôtel de d'Oliban ne désemplissait pas. Une foule d'ouvriers s'y succédaient sans interruption. Le marquis s'était fait acheter un Folard relié en maroquin et doré sur tranche. Il n'avait pas trouvé le moment d'ouvrir le livre; il finit par dire à Zéphire : « Tu en liras cent pages par jour, « et tu m'en rendras compte en m'habil-

« lant. en me déshabillant; entends-tu? —
« Oui, Monsieur. »

Ce coquin de Zéphire avait ses adieux à faire à des femmes qui n'étaient pas au-dessus de la critique, et qui ne se souciaient pas de le conduire à Pithiviers. Heureux l'état de médiocrité où les femmes sont obligées de respecter les bienséances ! Il arrive bien aussi, dans cette classe-là, quelques petits accidens... mais, comme dit fort ingénument La Fontaine, quand on ne le sait pas, ce n'est rien.

Zéphire n'avait donc pas plus que son maître, le temps d'étudier la tactique. Il parcourait quelques pages du livre avant le lever et le coucher. Doué d'une mémoire assez sûre, il parlait manœuvres au marquis avec un ton plein d'assurance, et il faisait passer des absurdités qu'il sentait bien que son maître répéterait quelque jour. Ma foi, pensait-il; je ne suis pas obligé d'avoir la science d'un général d'armée. Si je l'avais, il serait de toute justice qu'on me fît capitaine, et que le marquis

devînt mon valet de chambre..... Oh, comme je serais habillé, coiffé surtout. A cette idée, Zéphire part d'un éclat de rire, et il enfonce les dents de son peigne dans la tête de d'Oliban. « Prends donc garde à « ce que tu fais, maraud. — Je vous de- « mande pardon, Monsieur; mais, je fai- « sais le siége d'une citadelle, et... — Tu « prends ma tête pour une citadelle, fa- « quin. — Ma foi, Monsieur, au nombre « et à l'excellence des idées qu'elle ren- « ferme, la comparaison n'a rien de dé- « placé. » Ici d'Oliban ne put s'empêcher de sourire, et Zéphire reprit : « Votre tête « est la citadelle, et votre fer à cheval est « le fossé qui la sépare de la ville. La ville « est prise, Monsieur, et je faisais porter « des fascines pour combler le fossé et don- « ner l'assaut. Les premières nagent néces- « sairement sur l'eau, et je les enfonçais « avec mon peigne. — Mais, un peu trop fort.... Sais-tu, Zéphire, que l'idée est heureuse, et que par cette comparaison, je ferai comprendre aux plus ignorans

« la situation d'une place, et certaines « opérations d'un siége.... Oui, le côté droit « de ma tête est la ville; le côté gauche, la « citadelle, et mon fer à cheval, le fossé « qui les sépare... C'est cela, c'est cela. Tu « lis avec fruit, Zéphire. Continue, mon « ami, continue. Quand je serai colonel, « tu seras mon secrétaire, et quand je se- « rai maréchal de France, je te ferai « commissaire des guerres (1). »

Le Larose de hasard avait obtenu sa grâce; ainsi, l'étourderie de d'Oliban avait tourné à son avantage. Mais, le véritable, le trop tendrement aimé Larose ne paraissait pas. Julie, la sensible Julie n'attendait plus rien des journaux; l'espoir commençait à s'éteindre dans son cœur; une douleur amère se faisait sentir par intervalles; bientôt elle aurait dominé seule sur le faible et malheureux petit être. Le marquis donna l'ordre à tous ses gens de se dispo-

(1) Alors, les maréchaux de France avaient le droit d'en nommer un, et c'était ordinairement à leur secrétaire qu'ils donnaient cette place.

ser à le suivre. Il envoya Ducroc chercher dans Pithiviers une maison où on put manger soixante-dix mille livres de rente cette année, cinquante mille écus pendant les autres, et Julie commença à respirer plus librement. Elle sentit que, s'il est affreux de perdre un amant adoré, il est consolant d'en parler à quelqu'un qui s'y intéresse autant que nous, qui, par cette raison, entend parfaitement notre langage, et y répond d'une manière satisfaisante. Le père de son cher Larose se complaira à déplorer avec elle une perte cruelle et commune à tous deux. Elle le verra tous les jours, elle lui parlera tous les jours, et tous les jours elle pleurera avec lui.

Le comte d'Orfeuil avait quelques rapports avec M. de Verneuil. Comme lui, il était assez étranger chez sa femme; comme lui, on ne le consultait sur rien. Cependant il savait que d'Orville venait d'être nommé colonel, qu'il quittait la capitale, et il devait un compliment de condoléance à sa

femme. Il vint donc au bal, et il dit tout bas à la comtesse : « Je suis fâché du dé-
« part de d'Orville : je vous aimais mieux
« celui-là qu'un autre. L'idée de masquer
« votre intimité, en donnant une fête, est
« heureuse, et je vous félicite de l'avoir
« conçue. Vous jouez la gaieté à mer-
« veille, et je vais tâcher de vous imiter. »

Le comte dansa. Quelques plaisans prétendirent qu'il avait de bonnes raisons de s'égayer. Les femmes, bien plus pénétrantes, remarquaient que ce n'est qu'à Paris qu'une fille de qualité peut décemment se marier.

Parmi les personnes à qui le baron de Vercelle avait transmis les billets d'invitation qu'il avait reçus de la comtesse, on distinguait mademoiselle d'Apremont. Dix-huit ans, une figure charmante, une taille parfaite, la candeur du premier âge, un esprit juste qui ne demandait qu'à percer, et une grande fortune; voilà son portrait physique et moral.

Son père, noble comme le roi, affectait

de mépriser le séjour des villes, où il aurait fort bien pu se perdre dans la foule. Il habitait une très-belle terre située entre Pithiviers et Orléans. Là, on ne voyait que lui; on ne parlait que de lui; on ne jurait que par lui.

Il n'exigeait pas que sa fille passât l'année entière au château. Il se chargeait de recevoir seul l'eau benite, le coup d'encensoir, le pain beni et les hommages de ses paysans. Il trouvait fort bon que de temps en temps Sophie allât passer quelques jours à Paris avec une jeune nièce, veuve d'un vieux mari, que M. d'Aprémont aimait beaucoup, qu'il avait prise chez lui, et à qui il avait donné toute sa confiance.

Madame Descourtils la justifiait. Moins jolie que sa cousine, mais plus piquante, peut-être parce qu'une femme de vingt-huit ans se livre plus aisément qu'une très-jeune personne, l'aimable veuve cachait, sous une légèreté apparente, un sens droit, un jugement exquis, et des qualités estimables.

Elles avaient été présentées chez la comtesse par le baron qui les connaissait depuis quelques mois. Sophie lui avait inspiré d'abord un sentiment profond, et il avait senti ensuite que ce mariage ferait renaître la splendeur éteinte de son antique famille.

Cependant, comment demander une demoiselle infiniment plus riche que lui, sans faire soupçonner des vues intéressées? Cette crainte-là arrête bien peu d'hommes anjourd'hui, Mais le baron, ne pouvant paraître avec éclat dans le monde, s'était fait, dans la retraite, une sorte de philosophie qu'il se gardait bien de laisser percer, et il attendait tout du temps et des circonstances.

Quelque modeste qu'on soit, il est bien difficile de ne pas se laisser pénétrer, quand on aime passionnément. Dès la troisième entrevue, madame Descourtils avait deviné le secret du baron; et Sophie, malgré son ingénuité, s'était aperçue qu'il la distinguait particulièrement. La jeune veuve avait été

sacrifiée; elle avait donné des principes à sa cousine; mais elle sentait combien il doit être difficile d'être sage à une femme qui n'aime pas son mari. Elle sentait la difficulté d'unir Sophie à Vercelle, et cependant elle voyait avec quelque plaisir naître et s'accroître l'inclination mutuelle de ces jeunes gens.

Le baron partait, et il laissait à Paris ce qu'il avait de plus cher. Il parlait de cette séparation prochaine, avec un accent si pénétrant et si vrai, que la jeune veuve crut devoir faire quelque chose pour lui. « Quand retournons-nous au château, demanda-t-elle à sa cousine? — Mais..... « mais, je ne vois pas ce qui nous retient « ici. — Ni moi non plus. — D'ailleurs, « je serai fort aise de revoir mon père. — « Et moi, mon oncle. M. le baron va à « Pithiviers. Il n'y a que deux lieues de là « chez M. d'Apremont, et un officier de « cavalerie regarde cela comme une pro- « menade. » Sophie presse la main de sa cousine; le baron a saisi l'invitation indi-

recte et le mouvement de Sophie : il est au comble de la joie ; il balbutie quelques mots de dévouement, de respect, de reconnaissance ; il passe à l'autre extrémité du salon, pour calmer un trouble qui le décèlerait ; il revient, attiré par l'amour, et surtout par la nécessité de communiquer une idée à laquelle il attache la plus haute importance. « Ne trouvez pas extraordi-
« naire, Mesdames, que je paraisse ne plus
« m'occuper particulièrement de vous d'ici
« à la fin du bal. Il y a là-bas, auprès de
« madame de Verneuil, un homme qui
« voit tout, qui entend tout, qui se mêle
« de tout, et qui gâte tout. »

Madame Descourtils fut piquée que le baron s'expliquât comme si elle était convenue de quelque chose avec lui. Cet air prématuré d'intelligence lui parut tenir de la fatuité. La réflexion la ramena. Elle sentit qu'il fallait que d'Oliban fut vraiment redoutable, pour que l'homme, qui, jusqu'alors s'était montré aussi réservé que sensible, ait pris sur lui de s'exprimer

ainsi. Elle sourit à Vercelle, qui s'éloigna aussitôt.

Que faisaient donc, dans leur coin, le marquis et son amie? Pour la première fois, peut-être, madame de Verneuil paraît sérieusement occupée, et d'Oliban est très-attentif. Écoutons-les un peu.

« Mon cher ami, nous nous sommes « aimés bien plus que nous aimons aujourd'hui. Il est vraisemblable que nous aimerons moins encore, et je suis trop « franche pour vous dissimuler ce que « l'expérience m'a appris : l'amour passe « comme toute autre sensation. Le traité « que nous avons proposé chez la comtesse, « et que nous avons accepté tous quatre, « n'est qu'une saillie, un éclair de l'imagination. Portons-nous dans l'avenir, et « occupons-nous de vous. Vous êtes à la « fleur de l'âge; votre figure est charmante, « vous êtes riche, et un mariage assorti « vous assurera un régiment. Cette jeune « personne, que vous voyez là, près de « l'orchestre, aura cent mille livres de

« rente, et son père est considéré à la cour.
« Son château est à peu de distance de
« votre garnison. Suivez mon idée, et vous
« vous en trouverez bien. — Sans l'amour
« que j'ai pour vous, Madame...: — Mon
« ami, la politesse est le vernis de la faus-
« seté, et je vous en dispense. Il serait ridi-
« cule de pousser plus loin, ici, une con-
« férence sérieuse : allez danser, et mé-
« ditez sur ce que je viens de vous dire. »

Quel dommage d'être séparée de cet homme-là, disait, il y a deux jours, madame de Verneuil; et aujourdhui elle veut le marier. Comment expliquer cette espèce de contradiction, cette bizarrerie? Cela n'est pas difficile.

L'amour, chez certaines femmes, est une chose d'usage, d'habitude, et non un sentiment. On se prend dans le grand monde, sans trop savoir pourquoi, pour tenir à quelque chose, pour user la vie. Les sensations sont toutes dans la tête, et on veut bien nommer la volupté, amour. De telles chaînes sont légères, agréables quelquefois;

on les rompt sans efforts; on remplace avec facilité. Cependant, la femme la plus légère ne veut pas être la fable du public. Elle oblige l'amant qu'elle abandonne à la discrétion „ en cachant une rupture sous le masque des procédés.

Madame de Verneuil a-t-elle prévu que des amours de garnison lui enleveront le marquis, et veut-elle le gagner de vitesse? Lui est-elle assez attachée pour s'occuper réellement de son bien-être à venir. C'est ce que je ne peux dire, Ces têtes-là ressemblent à du taffetas gommé : tout glisse dessus, rien ne s'y arrête. Il est toujours constant que madame de Verneuil tenait plus que jamais au projet de conduire son amant à Pithiviers. Est-ce un reste d'amour, si jamais elle en a eu, qui la détermine? Ne l'est-elle pas plutôt par l'éclat que fera cette démarche, par la réputation de constance qu'elle lui créera, par les avantages qui pourront en résulter pour elle ? Nous sommes infidèles, nous autres hommes, quelquefois même avec impudence ; mais nous

voulons être exclusivement aimés. Et qui ne s'empressera de plaire à une femme qui a tout fait pour son amant? Quel bonheur de la consoler d'une perte, qu'elle oubliera peut-être le lendemain! Et voilà comment nous sommes, Messieurs, toujours jugeant de tout sur la superficie. Une romance, chantée d'un ton bien sentimental, a suffi pour faire la fortune de telle femme, que son mari est étonné aujourd'hui d'avoir aimée vingt-quatre heures.

Mais je raisonne, je crois.... Cela me va bien, vraiment!.... Ma foi, tout comme à un autre..... Si pourtant, mon Lecteur pensait comme Langely, bouffon de je ne sais lequel de nos rois! Eh bien! monsieur Pigault, que disait Langely? Qu'il n'allait pas au sermon, parce qu'il n'aimait pas *le brailler*, et qu'il n'entendait pas *le raisonner*.

Allons, allons, laissons tout cela, et venons à la suite de cette histoire.

Il faisait le plus beau temps du monde. Je pourrais vous décrire un beau jour en

phrases pompeuses, poétiques, entortillées, mais je vous fais grâce de l'Aurore aux doigts de rose, de Phœbus aux blonds cheveux, des Heures dansant autour de son char, et d'autres jolies choses, qu'on est las de trouver partout. Il faisait beau, et tout était préparé pour le départ. Les gens de [illegible] du marquis et du comte marchaient en avant ; les grands personnages étaient rassemblés chez madame de Verneuil. Les laquais, les piqueurs, en grandes livrées, se disposaient à monter derrière les berlines ou à conduire les chevaux de main. Les dames s'étaient mises en amazones; les trois messieurs avaient endossé leur nouvel uniforme, et paraissaient très-contens d'eux. Il est clair qu'on n'a pas l'intention de cacher tout cela dans le fond d'un carrosse, et qu'on montera à cheval, si on a un petit bois à traverser, si on doit passer devant la grille de quelque château, si on est attiré par une fête de village.

M. de Verneuil travaillait dans son cabinet, et il n'en serait pas sorti, fût-on

venu lui dire que Madame s'était cassé un bras. Voilà pourquoi le rendez-vous général avait été donné chez lui. Les deux maris devaient apprendre, le soir, que ces dames étaient allées courir la pretantaine.

CHAPITRE X.

Aventures de Voyage.

On allait entrer à Rochefort, non le Rochefort où Louis XIV força la nature plus utilement qu'à Versailles, on allait entrer dans un petit village du même nom, situé entre Montlhéri et Dourdan. M. Zéphire, qui caracolait en avant de la limonière, vint dire à ces dames que les villageoises avaient quitté les sabots et la jupe de bure, et qu'il entendait un mauvais violon et un aigre chalumeau.

Quand deux hommes et deux femmes, parfaitement d'accord, et qui n'ont rien de caché les uns pour les autres, voyagent ensemble, le chemin ne paraît pas long. Vercelle avait des soupçons bien fondés; mais on ne lui avait pas fait de confidences, et il fallait s'observer devant lui. On fut bien

aise de sortir de l'espèce de gêne où on était. On se précipite de la voiture à terre ; on s'élance sur les chevaux, et on entre dans le village, précédé et suivi par sept ou huit laquais de la meilleure tournure.

Les ménétriers s'arrêtent à l'instant ; les danseurs restent en position. Les uns ont une jambe, les autres un bras en l'air. Toutes les bouches sont ouvertes, tous les yeux sont fixés sur la magnifique cavalcade. Est-ce le roi, est-ce la reine ? murmurait-on tout bas, quand on put retrouver la parole. Le maire s'approche de d'Orville, et le prie en le saluant jusqu'à terre, de faire réparer un pont qui croulera au premier jour sous les passans. Le paillasse d'un marchand de baume vient présenter à d'Oliban une de ses fioles, et le supplie de l'accepter. Quel avantage pour son maître ! de pouvoir crier partout que son Altesse n'a pas dédaigné son remède ! Le charlatan désespéré de s'être laissé prévenir par paillasse saute de son cabriolet et accourt vers le marquis. L'habit hétéroclite du paillasse,

celui à peu près aussi extraordinaire du maître, leurs prosternations, leurs supplications, leurs gesticulations effraient le cheval de la comtesse ; il s'emporte, et d'Oliban pousse le sien pour l'arrêter. Il renverse paillasse et le charlatan ; la fiole est foulée, brisée, et des éclats entrent dans l'un des pieds du coursier du marquis. Il boîte jusqu'à terre, et d'Oliban lui enfonce les éperons dans le ventre.

Madame d'Orfeuil ne quitte pas les arçons. Élève de Vieillard, elle est inébranlable, et le calme de sa figure annonce qu'elle ne craint rien. Le marquis n'est pas homme à laisser échapper l'occasion de secourir la beauté. Clopin, clopant, il arrive, il barre le chemin ; il saisit les rênes du cheval de la comtesse. « Il a la bouche « délicate, s'écrie-t-elle ; vous allez le faire « cabrer. » Le marquis n'entend rien, ne voit rien que le danger où il croit être la comtesse. Il lève la main, le cheval se dresse, madame d'Orfeuil veut sauter ; une boucle des harnais accroche le jupon

de dessous, et elle les a tous sur la tête au moment où ses pieds touchent le sol. Une jeune paysanne détache en toute hâte son tablier de taffetas gorge de pigeon, et elle en couvre ce que notre arrière grand-maman ne cacha qu'après avoir mangé la fatale pomme. D'Orville, indigné de voir des appas de qualité dévoilés sur un grand chemin, pique des deux, renverse le maître, arrive, dégage les jupons, calme le cheval de son amie, et la remet en selle. « Je vous avais « prévenu, dit la comtesse au marquis. — « Elle vous avait prévenu, dit le comte. — « Elle vous avait prévenu, disent le baron « et madame de Verneuil. Quelle fureur « avez-vous donc de vouloir servir les gens « malgré eux ! — Vous avez raison, mes « amis, vous avez raison. Mais, j'ai été « entraîné par un premier mouvement. « Allons, allons, ne pensons plus à cela. »

Notre cher marquis a bientôt arrangé une affaire, et celle-ci commençait à se compliquer, quand nos voyageurs la croyaient finie. Le paillasse s'était écorché

le front et le nez, en tombant; son maître s'était cassé trois dents; le maire avait une côte enfoncée; les paysans avaient perdu leur admiration pour nos illustres voyageurs, en reconnaissant que la comtesse était faite précisément comme leur ménagère. On n'entendait plus qu'un cri : « Il « faut payer le dommage. Faites raccom- « moder ma côte, disait le maire, cela « presse plus que le pont. — Payez-moi « pour mes écorchures, disait paillasse. — « Rendez-moi mes trois dents, disait son « maître.... Ah, mon Dieu, mon cabrio- « let, mon cheval, mes fioles.... Qu'est de- « venu tout cela? »

Lorsque le charlatan était descendu de sa voiture pour aller saluer son altesse, un petit garçon du village, piqué de voir interrompre la parade, avait jugé à propos de s'amuser aux dépens du cheval de l'empyrique. Armé d'une houssine d'osier, il lui avait si constamment chatouillé les flancs, que le plus apathique des animaux s'était enfin décidé à se soustraire à la verge

malfaisante. Il était allé droit devant lui, et devant lui était la marre où on abreuve le bétail du village. Il n'avait pas remarqué une espèce de borne, jetée dans l'eau, pour indiquer aux étrangers un trou assez profond qui se trouvait là. Dans son insouciance, il avait mis une roue sur cette pierre; le cabriolet s'était renversé; la force de la chute avait brisé le plus grand nombre des fioles, et jeté le reste dans la marre; le débonnaire et faible cheval, entraîné par la violence du mouvement, avait manqué des quatre pieds, et restait nonchalamment couché dans l'eau verdâtre et puante. On ne lui voyait que les naseaux, qu'il s'efforçait de tenir en l'air.

La maréchaussée, qu'alors, comme aujourd'hui, on trouvait à toutes les fêtes, et qui avait soin qu'on ne s'amusât que d'après les règlemens de police, la maréchaussée, en voyant des épaulettes de colonel, se tenait à une distance respectueuse. Le brigadier recueillait les *dire*, et les paysans, désenchantés et rendus à la cupi-

dité, qui, déjà était leur passion dominante, chargeaient à l'envi nos pauvres voyageurs. Une marchande de noix, dont le panier avait été renversé dans la bagarre, se rendait aussi partie plaignante. La petite fille qui avait prêté son tablier de taffetas, prétendait que, décemment, elle ne pouvait plus le remettre, et elle réclamait une indemnité. Ceux qui avaient été constamment étrangers à tout ceci, s'examinaient soigneusement, et cherchaient s'il ne leur manquait pas quelque chose.

Un petit gascon, long et gros comme une allumette, couvert d'un habit de camelot qui avait été couleur de feuille-morte qui portait une culotte rouge et des bas noirs, perce la foule, s'approche du comte, et le prie très-humblement de lui dire à qui il a l'honneur de parler. « Je suis « le comte d'Orville, colonel du régiment « de chasseurs des Vosges, en garnison à « Pithiviers. » En ce moment, le régiment se composait de quinze hommes, le colonel compris. « Je suis, moi, M. de Vitrac,

« barbier, dentiste, médecin-pédicure,
« et de plus, avocat-consultant du vil-
« lage. — Eh bien, M. de Vitrac, que me
« voulez-vous? — Je voudrais engager
« M. le comte à finir avec ces importuns.
« — Et de quelle manière, M. de Vitrac?
« — En payant, M. le comte, en payant.
« Ce moyen-là ne manque jamais son ef-
« fet. — Eh bien, voyons. A combien
« M. l'avocat évalue-t-il le dommage? —
« La côte du maire est facile à remettre, et
« je m'en charge. Mais, le blessé est le pre-
« mier magistrat du lieu, et, en raison de
« l'importance de sa place, M. le comte
« lui allouera une indemnité de cinquante
livres, ci. . . . . 50liv.

M. l'avocat, un genou en terre, écrivait sur l'autre avec son crayon.

« A combien, demanda le mar-
« quis, le front et le nez écorchés
« d'un paillasse? — A deux li-
« vres, ci. 2

« Et les trois dents du saltinban-
« que? — Ces gens-là ne mangent

« pas tous les jours. — Ni les avo-
« cats de village non plus, n'est-ce
« pas M. de Vitrac? — Oh! mon
« capitaine, quand on a plusieurs
« coïdés à son arc, et qu'on traite
« avec des seigneurs comme vous..
« — Au fait, à combien les trois
« dents? — Elles sont bien payées
« à vingt sols. — A Paris, on en a de
« superbes à douze. Les trois dents,
« trois livres, ci. 5

« Je crois que voilà tout, M. l'a-
« vocat. — Un moment, s'il vous
« plait, M. le capitaine. Le tablier
« de mademoiselle Justine, que
« voilà, n'a réellement pas souffert
« de dommage; mais elle a rendu
« un service essentiel à Madame,
« et, de plus, elle a été obligée
« de voir ce que Madame ne se
« souciait pas de montrer. Douze
« livres, s'il vous plaît, pour ma-
« demoiselle Justine. — Accordé,
« accordé. — Douze livres, ci. . . 12

« Allons, finissons. A combien « va votre total? — Un moment, « s'il vous plaît, M. le capitaine. Il « reste encore deux petits articles « à régler. Le cabriolet et le che- « val sont dans la marre; vous les « voyez d'ici, Monsieur. Six livres « à quatre hommes qui les tireront « de là. — Six livres, soit. — Six « livre, ci. 6

« Voyons votre dernier article. « — Les deux n'en font qu'un, M. le « capitaine. Les fioles du médecin « ambulant sont brisées, et il les « vend dix sols. Il y en avait, dit- « il, cent cinquante dans la voi- « ture, ce qui fait bien soixante- « quinze livres, ci.. 75

« Halte-là, halte-là, s'il vous « plaît. — Je vais finir. M. le capi- « taine sent bien que cent cinquante « fioles, vidées dans la marre, ont « gâté l'eau, et il ne veut pas que « nos bêtes à cornes boivent d'un

« élixir purgatif. Il faut donc vider
« la marre; et commeelle est ali-
« mentée par une source qu'il est
« indispensable de détourner, cette
« opération sera longue et difficile.
« Elle ne peut se faire à moins de
« deux cents livres, ci.. 200

« Oh, vous extravaguez, à la fin.
« — M. le capitaine voudra bien se
« souvenir que je me charge du
« traitement des blessés; que, pro-
« bablement, je serai obligé de
« tirer au médecin les trois dents
« qui répondaient à celles qu'il a
« perdues, et qui mâcheraient à
« vide, car la nature ne veut rien
« d'inutile; que j'aurai à fournir le
« linge pour bandes et compresses,
« la charpie pour remplir les plaies
« de paillasse, et le vinaigre pour
« humecter le tout; que j'ai été as-
« sez heureux pour arranger cette
« affaire à l'amiable, et que mon
« temps et mon talent conciliateur

« doivent être pris en considéra-
« tion; enfin, qu'il faut que chacun
« vive de son métier, et j'évalue le
« tout avec modération à la somme
« de trois cents livres, ci. 300
« — Allez au diable, M. l'avo-
« cat, barbier, dentiste et pédicure.
« — Ce qui fait un total de.... de....
« oui, c'est cela... un total de six
« cent quarante-huit livres, ci. . . 648
« Comment, coquin, je paierais vingt-
« cinq louis parce qu'il a plu au cheval de
« madame la comtesse de piaffer! Je met-
« trais plutôt le feu au village. — Prenez
« garde, M. le capitaine. Si un incendie se
« développait cette nuit, on vous accuse-
« rait d'en être l'auteur, et on ne se tire
« pas de ces affaires-là avec de l'argent. »

La comtesse, un peu confuse de ce qui lui était arrivé, s'était réfugiée dans la berline, où madame de Verneuil lui administrait des consolations qui, par fois, avaient un côté plaisant. La comtesse, qui n'était pas inconsolable, commençait à rire de

ce que lui disait son amie. La gaîté se communique, et il est plus agréable de s'égayer que de chercher des raisonnemens, des lieux communs qui ne persuadent personne. Ces dames étaient revenues à leur caractère, et les articles du mémoire de M. de Vitrac produisaient des éclats prolongés, que partageait d'Orville, posté à l'une des portières. « Il paiera, disait-il; vous « l'aviez prévenu, madame la comtesse. — « Il paiera, il paiera, disaient les deux « dames. — Non, ventrebleu, je ne paierai « pas. Zéphire, donne le choix à ce drôle- « là, de se retirer, ou de recevoir vingt- « cinq coups de cravache que je te charge « de lui administrer.

« Arrêtez, arrêtez, s'écrie Vercelle qui « arrivait au galop. Point de voies de fait, « s'il vous plaît. » Vercelle était l'homme raisonnable de la troupe, et, pendant que ses compagnons de voyage faisaient, disaient, ou entendaient des folies, il s'occupait à tout arranger. Moyennant quelques écus, il avait appaisé les parties plaignantes,

et il venait dire à ces dames que c'était assez d'avoir perdu deux heures à Rochefort; qu'il était impossible d'aller dîner à Étampes, et qu'il fallait se hâter d'arriver à Dourdan, où on prendrait ce qui se trouverait.

Ces dames firent un retour sur elles-mêmes, et elles sentirent que l'appétit commençait à se prononcer. Ces messieurs montèrent en voiture, et on allait donner l'ordre au cocher de toucher, quand M. de Vitrac se présenta. « Un avocat exerce « une profession libre, dit-il, et j'en main- « tiendrai la dignité : j'ai parlé, j'ai bien « parlé, et je refuse toute espèce d'hono- « raires. Un barbier n'est pas obligé d'être « si délicat, et c'est lui maintenant qui « vous adresse la parole. Mesdames, vous sa- « vez peut-être ce que c'est qu'accoucher; « ma femme n'attend que le moment, et « la layette est encore à faire. Je donne un, « louis, dit la comtesse. — J'en donne un, « dit madame de Verneuil. — Je paye le « baptême dit d'Orville. — Puisqu'il faut

« que ce diable de barbier ait de mon ar-
« gent, reprit le marquis, je mets aussi au
« chapeau. » Vercelle, qui n'était pas riche, suivit l'exemple général, et la troupe joyeuse partit chargée des bénédictions de M. de Vitrac.

« Ah çà, comptons, mon cher Vercelle,
« dit d'Oliban. — C'est trop juste, c'est
« trop juste, s'écrièrent les trois autres. »
Vercelle se fit prier un peu pour la forme, et il finit par recevoir une centaine de francs qu'il avait distribués. « Je le savais bien,
« nous le savions bien qu'il paierait! Al-
« lons, allons, l'amende n'est pas trop
« forte pour quelqu'un qui a mis une dame
« dans la position où s'est touvée la com-
« tesse. Prenez garde à vous, marquis : le
« voyage de Paris à Pithiviers pourra vous
« coûter cher. — Un moment, reprit d'Or-
« ville, il n'est pas juste que le marquis
« paye tout : la côte enfoncée est de mon
« fait. Baron, le maire du village est-il aussi
« intéressé que l'avocat? — C'est un pauvre
« cultivateur qui a rejeté avec une sorte

« de dédain la proposition d'une indem-
« nité. J'ai vu le chirurgien; il a fixé le prix
« de ses soins à douze francs. — Marquis,
« voici ce que je vous dois. — Oh, ma foi,
non. Cette équipée amuse trop ces dames
« pour que je n'en aye pas tout l'honneur.
« — Nous le disions bien, nous le disions
« bien qu'il paierait. » Et les éclats de rire,
et les applaudissements de mains ne finis-
saient plus.

Zéphire parut à la portière. « M. le mar-
« quis, le cheval que vous venez de mon-
« ter ne peut pas suivre. — Mets un pal-
« frenier à pied; qu'il conduise ce cheval
« au petit pas jusqu'à Pithiviers. Là, on le
« fera traiter,

« Vous voulez, d'Orville, que nous dî-
« nions à Dourdan, dit la comtesse. Il
« faudra quitter la grande route, y revenir,
« et je crois que nous avons perdu assez
« de temps. Allons jusqu'à Étampes, où
« sont nos relais, et où nos gens nous au-
« ront sans doute fait préparer un dîner

« convenable. — Prenez garde, madame « la comtesse :

Un dîner réchauffé ne valut jamais rien.

« Et le nôtre doit être froid à l'heure qu'il « est. — Nous le prendrons tel qu'il sera. « Des officiers, d'ailleurs, s'accommodent « volontiers de tout. — Mais, vous, Mes- « dames, vous! — Nous serons comme « vous, les très-humbles servantes du mo- « ment et des circonstances. »

La berline reprend le grand trot. Ceux qui garnissent l'intérieur, causent rient, chantent; on arrive à Étampes, lorsqu'on y pensait le moins. Ducroc était revenu de Pithiviers, tout exprès pour faire préparer un repas splendide, et, en ouvrant la portière, Ducroc avait les larmes aux yeux. Le marquis lui demande ce qu'il a. « Hélas, « Monsieur, il y avait là un dîner tel qu'on « n'en fait pas deux par an à Étampes. Il « était prêt, et j'allais sans cesse de l'au- « berge à la grande route, et de la grande « route à l'auberge, Je regardais, et je ne

« voyais pas la limonière. Je retournais, je « ne voyais rien; je rentrais à la cuisine, et « je m'affligeais en voyant une dinde aux « truffes prête à être brûlée. Je découvrais « les casseroles, et les sauces s'épaisis- « saient. M. le chef parlait déjà de les allon- « ger avec de l'eau faute de jus, et j'étais au « désespoir. M. le chef trépignait, allait, « venait, et s'écriait, en levant les yeux au « ciel, qu'il était un homme déshonoré. « Enfin, il prend une casserole de chaque « main, et il allait les vider sur un tas de « fumier. Je l'arrête; je lui représente « qu'il vaut mieux mal dîner, que ne pas « dîner du tout, et que vous ne le rendrez « pas responsable du retard. L'honneur, « disait-il, l'honneur ne transige jamais. « — Eh bien, reprit le baron, a-t-il fini « comme Vatel, s'est-il passé son épée au « travers du corps? — Non, Monsieur, « parce qu'il n'en a pas; mais la pointe de « son grand couteau était, par moment, « tournée sur sa poitrine. —Eh bien, mar- « quis, s'écrient les dames, si maître Jac-

« ques s'était tué, c'est encore vous qui en
« seriez la cause. — Enfin, s'écrie le mar-
« quis, que sont devenus maître Jacques
« et son maudit dîner? — Monsieur, je
« lui ai ôté couteaux et lardoires, et je
« lui ai fait boire une bouteille de vin
« chaud, bien sucré; cela l'a remis un peu.
« — C'est fort heureux. — Alors, Mon-
« sieur, six chasseurs de votre régiment sont
« entrés. Ils ont demandé un pot de pi-
« quette. Moi, j'ai pensé que le dîner n'é-
« tant plus présentable; il valait mieux
« qu'il fût mangé par vos chasseurs que
« par des étrangers. Je les ai fait mettre à
« table, et, de ma vie je n'ai vu des hommes
« aussi joyeux. Ils n'on rien laissé, Mon-
« sieur, absolument rien. Tout à coup ...
« tout à coup.... — Eh bien, qu'est-ce en-
« core? — Tout à coup.... Je ne sais com-
« ment vous expliquer cela devant ces
« dames. — Parlez, Ducroc, dit la com-
« tesse; il est un choix d'expressions qui
« permet de tout entendre. — Eh bien,
« Madame, je ne sais si le vin, la bonne chère,

« ou les truffes peut-être.. mais, tout à coup
« Goton, c'est la fille qui les servait, Ma-
« dame... Goton est prise, reprise, poussée,
« repoussée. Goton crie; on ne l'écoute pas
« Son amant, le garçon d'écurie, accourt
« avec sa fourche, et frappe à grands coups
« sur le dos de celui qui est en position.
« Les autres la saisissent, la tiennent al-
« ternativement, et ces six enragés.... Je
« ne sais si madame la comtesse me com-
» prend. — Oh, à merveille, Ducroc. En-
« fin? — Enfin, Madame, Goton est une
« honnête fille, et elle est allée se plaindre
« au procureur du roi, qui, aussitôt a lâ-
« ché sur les chasseurs un commissaire de
« police et quatre cavaliers de la maré-
« chaussée. Or, Madame, quand on fait
« de ces choses-là, on n'a pas le sabre au
« côté. Ceux des chasseurs étaient restés
« sur la table, et ils vidaient ce qui restait
« dans les bouteilles pour se refaire un peu.
« Les quatre cavaliers entrent comme
« l'éclair, sautent sur les sabres, et condui-
« sent les six chasseurs en prison. Voilà

« Mesdames et Messieurs, où en sont les « choses. Vous avez sans doute bon appétit, « et je crois qu'il ne reste rien dans la « maison.

« Eh bien, s'écrient les compagnons de « voyage du marquis, c'est encore vous « qui êtes cause de l'accident arrivé à « Goton, et de l'incarcération des six chas- « seurs. — Oh, faites-moi grâce, s'il vous « plaît. Que diable, je ne vois pas que « Goton ait tant à se plaindre, et peut- « être ne l'a-t-elle fait que pour la forme. « Les chasseurs se sont fait mettre en pri- « son ! Eh bien, qu'ils y restent. — Cela « est fort aisé à dire, réplique d'Orville. « Pensez donc que ces six chasseurs font la « moitié de mon régiment. Avec douze « hommes, je peux former un peloton; « que voulez-vous que je fasse avec six? « — Il nous en reviendra d'autres. — En « attendant, voyez, Ducroc, ce qu'on « pourra nous donner. »

Pendant que Ducroc retourne le garde-manger et les armoires de la cuisine, ces

dames lutinent, tourmentent d'Oliban; elles rappellent toutes ses bévues, et à la fin de chaque citation, viennent les réflexions, les interpellations, les recommandations. Madame de Verneuil, qui avait le droit de tout dire, ne finissait pas. Le marquis, fatigué de tant de remontrances et d'observations, prend son chapeau et son épée, et va faire un tour de ville : en cinq minutes, on fait celui d'Étampes. Il s'entend appeler; il tourne la tête. C'est de la prison qu'on lui parle. « Monsieur « l'officier, n'êtes-vous pas du régiment « des Vosges? — Oui, pourquoi? — N'est-« ce pas vous qui deviez manger un grand « dîner, préparé au Cornet-d'Or? — Pour-« quoi encore? — Si vous étiez arrivé avant « qu'il fût desséché, on ne nous l'aurait « pas servi, et Goton ne se serait pas « plaint d'avoir été trop bien traitée. C'est « donc vous, monsieur l'officier, qui avez « causé notre disgrâce. Pour Dieu, tirez-« nous d'ici.

En vérité, pensait le marquis, c'est à

qui s'en mêlera; je finirais par être responsable des folies de tout le genre humain: c'en est trop, et il passe outre. Il n'a pas fait cinquante pas, qu'il réfléchit à ce qu'il vient d'entendre. Ils n'ont pas tout-à-fait tort, se disait-il, car enfin si j'avais écouté la comtesse, et laissé piaffer son cheval, nous serions arrivés ici à l'heure convenue, et ces malheureux-là ne seraient pas dans l'embarras. Il interroge; il s'informe de la demeure du procureur du roi. Il arrive chez ce magistrat; il se présente; il trouve avec lui le baron de Vercelle.

« J'ai encore arrangé cette affaire-ci, lui « dit l'intéressant jeune homme. Goton a « retiré sa plainte, moyennant une in- « demnité assez forte, et Monsieur, qui, « malgré le désistement de cette fille, « pourrait informer contre les coupables, « veut bien épargner à M. le comte le « désagrément de voir mettre ses pre- « mières recrues en jugement. Mais, mon « cher marquis, soyez donc maître de

« vous, et ne vous laissez plus entraîner « par votre penchant à obliger. Si vous « ne vous arrêtez, ces dames auront eu « raison de vous dire que votre voyage « de Paris à Pithiviers vous coûtera cher.

— Je remercie beaucoup Monsieur, « et vous aussi, baron, de tout ce que « vous avez fait pour moi, à l'exception « pourtant de la mercuriale. Croyez que j'ai « pensé plus que vous ne pouvez me dire.»

Le baron reçut l'ordre de l'élargissement des six chasseurs; les deux capitaines prirent congé du procureur du roi, et, dans un petit coin, où se promènent les oisifs d'Étampes, d'Oliban remit à Vercelle quatre cents francs qu'il avait comptés à Goton : c'est le prix auquel elle avait mis son honneur, qui, peut-être, avait reçu précédemment quelques échecs. Son amant, qui n'y regardait pas de très-près, avait trouvé fort bon qu'elle touchât cette somme, au moyen de laquelle leur mariage définitif devait se conclure dans le mois. Le jeune Tobie n'épousa-t-il pas la fille de Rachel, veuve de six maris.

« Vous voilà donc, Messieurs, dit ma-
« dame de Verneuil. Soyez vrai, baron.
« Combien coûte à d'Oliban l'équipée de ses
« chasseurs? — Madame, la manière dont
« le marquis m'a remboursé, me donne lieu
« de croire qu'il vous saura gré de ne plus
« lui parler de cela. — A la bonne heure,
baron. Eh bien, dînera-t-on ou ne dîne-
ra-t-on pas? Ducroc, Ducroc.... Me voi-
« ci, Madame. — Faites-nous donc servir.
« — Eh, Madame, attendez qu'on ait trou-
« vé quelque chose. — On en est encore là.
« — C'est aujourd'hui jeudi, Madame. Les
boucheries sont fermées, et le marché n'ou-
vriraque demain matin. — Vous allez voir
« que, grâces encore à d'Oliban, il faudra
« que nous nous passions de dîner. — Cela
« pourrait bien être, Madame.. Des œufs,
« des œufs, s'écrie le marquis; des œufs à
« toutes les sauces. — Je vais en envoyer
« chercher, Monsieur, répond Ducroc.

« Des œufs, des œufs, et toujours des œufs,
« disent ensemble les deux dames! Vous
« voulez donc nous mettre le feu dans le

« corps ? — Vous disiez, il y a deux heures, « Mesdames, que vous seriez, comme nous, les très-humbles servantes du moment et des « circonstances. Résignez-vous. — Il sied « bien de prêcher la résignation à celui « qui, à chaque pas, nous amène de « nouveaux désagrémens ! Eh, Madame, « reprit le baron, un peu de charité ! « Qui de nous n'en a pas besoin ? Si « nous faisions tous une confession bien « sincère, est-il certain que ce pauvre « marquis serait le plus coupable ?

Les dames se pincèrent les lèvres : c'est la ressource de celles qui sont embarrassées, piquées, et qu'on a mises dans l'impossibilité de répondre. Ducroc arrive très-à-propos pour faire changer la conversation.

« Soit, dit-il, que les aubergistes de la « ville se plaisent à laisser notre hôte dans « l'embarras, soit que réellement ils n'aient « pas d'œufs, on n'a pu s'en procurer chez « eux. Les deux fruitières, qui existent « seules ici, sont allées s'approvisionner

« dans les villages voisins, afin de payer « moins cher qu'au marché, et on ne peut « aller de porte en porte demander des « œufs. — Quoi ! s'écrie le marquis, pas « d'œufs de quoi faire seulement une ome- « lette ! — Non, Monsieur. — Eh bien, « qu'on la fasse au lard. » A ces mots un éclat de rire général se fait entendre. « Un « moment, un moment, dit le marquis, « le maréchal de Matignon n'était pas un « sot, puisque Louis XIV lui donna le « commandement de l'expédition destinée « à rétablir le prétendant sur le trône d'An- « gleterre, et le trait d'ingénuité ou de « distraction qui vous fait tant rire est de « lui. Oh ! il lui en est échappé bien d'au- « tres. — Allons, dit la comtesse, qu'on « nous donne du chocolat et des rôties. « Pendant qu'on les préparera, le marquis « nous racontera quelques-unes des ingé- « nuités du maréchal de Matignon. — Bien « volontiers, Madame.

« Le maréchal, revenant de la guerre « fut obligé de s'arrêter dans une auberge

« de village où, comme ici, les moyens « d'existence n'étaient pas très-communs. « Satisfait, cependant, du mauvais souper « qu'on lui avait préparé, il se mit à « table. « Qu'est-ce, dit-il, du pain chaud? « J'en veux du rassis. — Monseigneur, il « n'y en a pas. — Eh bien, qu'on m'en « fasse. »

« Il avait en Normandie de vastes her- « bages qui depuis deux ans ne lui rap- « portaient presque rien. A la fin de la « seconde année, il tança fortement son « receveur. « Monseigneur, répondit celui- « ci, les taupes retournent tout. Que vou- « lez-vous que j'y fasse? — Comment, « Monsieur, vous ne savez pas comment « on empêche les taupes de retourner un « pré. — Non, Monseigneur. — On le fait « paver, Monsieur. »

« Il avait fait rebâtir une aile d'un assez « beau château situé à quelques lieues de « Paris, et il avait ordonné à son régisseur « de faire disparaître les décombres qui lui « blessaient la vue. La première chose qui

« le frappe lorsqu'il revient à son château, « est le tas de gravois qui depuis long-temps « devait être enlevé. « Pourquoi, Monsieur, dit-il à son régisseur, trouvai-je « encore là ces débris ! Monseigneur, je ne « savais où les mettre. — Il fallait faire « faire un trou et les jeter dedans. — Mais, « Monseigneur, qu'aurais-je fait de la terre « qu'on en aurait tirée ? — Il fallait faire le « trou assez grand pour que tout pût y « entrer, entendez-vous, Monsieur ? »

« Il était malade. Son hôtel de Paris « était très-près de Saint-Sulpice, et un « officier général de ses amis lui demanda « si le bruit des cloches ne l'incommodait « pas. « Beaucoup, répondit-il; mais, de- « main je ferai mettre du fumier devant « ma porte. »

Je ne sais si tout le monde rira des ingénuités de M. le maréchal; mais ces dames en rirent au point qu'il devint indispensable de changer de linge. « J'espère au moins, « dit d'Oliban, en riant à son tour, que « vous ne me reprocherez pas ce petit

« incident-là. — Et pourquoi, s'il vous « plaît? — Je n'ai fait que céder à votre « désir. — Et vous avez été enchanté de « nous prendre au premier mot. Dites-moi, « officieux marquis, si vous vous étiez ren- « du à ma prière et que vous n'eussiez pas « voulu arrêter mon cheval, que je con- « nais mieux que vous, et que je mène fort « bien, les paysans de Rochefort auraient- « ils admiré de dix pas ce que des yeux « roturiers ne devaient pas voir? le maire « aurait-il eu une côte enfoncée? le pail- « lasse se serait-il écorché le nez et le front? « l'empirique aurait-il perdu trois dents? « son cabriolet serait-il tombé dans la « marre? votre meilleur cheval serait-il « estropié? Goton aurait-elle été houspil- « lée de la façon de six chasseurs? serions- « nous obligés de dîner avec une tasse de « chocolat? Madame et moi aurions-nous « besoin de linge sans savoir où en pren- « dre? Nous serions maintenant près de « Pithiviers, et vos maudits œufs ne vous « auraient pas rappelé les niaiseries du ma-

« réchal de Matignon. — Votre récapitu-
« lation est-elle enfin terminée, Madame?
« — Oui, Monsieur. — C'est fort heureux
« — Mais trouvez-nous du linge à la mi-
« nute, à la seconde. »

La position de ces dames était embarrassante. Les équipages étaient partis de la veille; on n'avait que vingt lieues à faire dans la journée, et on n'avait rien pris avec soi, quoiqu'on dût voyager avec d'Oliban. Le pauvre marquis était allé conter à l'hôtesse ce qui venait d'arriver, et l'hôtesse, très-bavarde, commença à raconter à son tour les événemens qui l'avaient aussi obligée à changer de chemise. Ces aventures lui paraissaient si plaisantes, qu'à chaque instant son récit était coupé par des éclats de rire. « Un moment, s'écria-t-elle enfin,
« me voilà précisément dans le cas où vous
« venez de mettre ces dames. Permettez
« que je m'occupe d'abord de moi.... Pas
« du tout, pas du tout, s'il vous plaît.
« Donnez-moi d'abord deux de vos plus
« fines chemises, et vous ferez ensuite tout
« ce qu'il vous plaira. »

L'obligeante hôtesse le conduit à sa chambre à coucher. Elle ouvre une vaste armoire dont le bas dérobait aux amateurs un reste de raisins enfoncés dans de la paille : on le gardait pour les grandes occasions, et l'hôtesse n'y avait pas pensé encore ; dame, on ne saurait penser à tout. « Du raisin, du raisin, s'écrie le marquis ! Et vite, et vite il en charge une assiette qu'il porte à ces dames. L'hôtesse accourt sur ses pas, tenant une chemise de chaque main. On prie ces messieurs de sortir, parce qu'ils étaient trois, ainsi que je l'ai dit plus haut.

L'hôtesse était une femme fort à son aise, qui avait d'assez beau linge, et qui l'été se tenait en simple corset, ce qui exigeait des manches de chemises descendantes jusqu'au coude. Celles des habits d'amazones sont très-justes, et il fallait découdre avant de pouvoir se changer. La comtesse à qui rien ne résiste, demande des ciseaux et coupé les quatre manches ; l'hôtesse jette les hauts cris ; on lui paie

trois fois la valeur de ses chemises, et elle sort en faisant cinq à six révérences d'un air tout-à-fait gracieux.

On rappelle ces messieurs; le chocolat arrive; on se met à table. Au chocolat, qui est le mets substantiel du dîner, succède le raisin qui fait dessert. Il faut toujours savoir gré à certaines gens du mal qu'ils n'ont pas fait « Vous conviendrez au moins, dit « madame de Verneuil à la comtesse, que « M. d'Oliban a fait quelque chose de bien « dans la journée. Il nous a trouvé du rai- « sin excellent, et nous venons de faire un « repas selon toutes les règles. — Et sur- « tout très-restaurant. Allons, allons, dit « Vercelle, on pourrait être plus mal. »

Les chevaux sont mis; on remonte en voiture, et on se propose bien d'aller tout d'une traite et sans accident jusqu'à Pithiviers. Une certaine harmonie commençait à s'établir entre les voyageurs. Les dames regrettaient l'entrée triomphale qu'elles devaient faire à la garnison, et que le soleil ne pourrait plus éclairer; mais elles se con-

solaient en pensant que le lendemain elles seraient fraîches, que les chevaux seraient reposés, et qu'une promenade équestre les dédommagerait de ce que, grâce toujours à d'Oliban, il fallait perdre aujourd'hui. La conversation prenait un ton assez raisonnable; parce qu'une suite de contrariétés amène nécessairement la fatigue; que la fatigue amortit la vivacité de l'imagination, et que cet état apathique conduit au sommeil. Les paupières de la comtesse commençaient à s'appesantir, quand tout à coup elle jette un cri perçant. « Qu'avez-« vous donc, Madame, lui dit d'Orville? « — Je suis assassinée! — Assassinée! ex-« pliquez-vous de grâce. — M. le comte, « faites arrêter la voiture et appelez Zé-« phire. Zéphire se presente. Dites-moi, « mon ami, quelqu'un est-il entré dans la « berline pendant que nous étions dans « cette malheureuse auberge? — Madame, « les domestiques de M. le comte, ceux « de M. le marquis et celui de M. le baron « suivaient Goton partout, ne lui laissaient

« pas un moment de repos et l'accablaient
« de quolibets. J'ai protégé la retraite de
« cette pauvre fille, et je l'ai cachée dans
« cette voiture.... — Malheureux ! elle l'a
« farcie de puces?..... Oh, j'en mourrai....
« Et pas une femme de chambre ici pour
« les chercher! Allons, M. le comte..... —
« Mais, Madame je n'entends rien à...—Et,
« qui vous en prie, mauvais plaisant? Em-
« menez ces messieurs, et faites-moi don-
« ner une des lanternes de la berline. Vous
« voudrez bien, ma chère amie.... — Oh,
« comtesse, depuis une demi-heure je suis à
« la mort. Je désirais que quelques éloges
« succédassent enfin au blâme dont on ne
« cessait de charger le pauvre marquis. J'ai
« mangé de son raisin sans mesure, et pour
« vous déterminer par mon exemple.....
« Je ne sais.... ahie, ahie !..... si le raisin
« d'Étampes a une vertu laxative..... mais
« j'ai.... j'ai.... je suis coupée en deux. —
« Eh, Madame, repris le marquis, quelle
« vertu voulez-vous qu'ait ce raisin? C'est
« du raisin comme un autre, que j'ai trouvé

« bien caché sous de la paille.... — Dans « de la paille, s'écrie la comtesse, dans de « la paille! Vous ne savez donc pas que rien « n'engendre les puces comme la paille! « Toutes les queues des grappes étaient « tournées de mon côté.... je n'ai pas perdu « un seul de ces malheureux insectes .... « Oh, mon Dieu, je m'enleverai l'épi- « derme. — Oh, quelle tranchée!.... Quelle « tranchée! — Descendez-donc, ma bonne « amie. Je vous en conjure, ne faites rien « ici : il ne faudrait que cela pour m'ache- « ver. Emmenez Madame ; emportez-la, « marquis, et une fois en votre vie, soyez « bon à quelque chose.

Le pauvre marquis n'est pas à ce que lui dit la comtesse, il n'est sensible qu'à ce que souffre une femme qu'il a adorée et qui lui est chère encore. Il s'élance, il prend madame de Verneuil dans ses bras; il la presse contre son cœur, et il ne calcule pas la force de pression. Une détonation le frappe, cependant ; il pose son amie sur le pavé.... Il était trop tard. « Ah, mon ami,

« que je suis soulagée! Mais pourquoi « m'avez-vous pressée si fort? Que ne me « portiez vous légèrement à quatre pas « plus loin? Je suis dans un état épouvan- « table. — Et moi, Madame, et moi!.... « mes bottes en sont remplies. »

A ces mots la comtesse oublie ses puces, et part d'un éclat de rire. Le comte et le baron suivent son exemple. On descend, on s'approche des deux infortunés, en ayant soin de prendre le dessus du vent. On avise aux moyens de continuer ce malheureux et interminable voyage. On aperçoit une lumière dans un certain éloignement. « Que « ce soit une chaumière ou un château, il « faut s'y rendre, dit Vercelle. Madame et « le marquis y prendront un bain qui, je « crois, leur est très-nécessaire, et ma- « dame la comtesse s'y débarrassera de « ses puces. — Eh, comment voulez-vous « que j'y pense dans un moment comme « celui-ci? Allons, marchons, et qu'on « porte les lanternes devant nous. D'Oliban, « ma bonne amie, laissez-nous le vent, « s'il vous plaît.

La comtesse avait pris le bras de d'Orville; le marquis soutenait son amie; tous deux faisaient une grimace à faire reculer une procession, et il n'avaient rien à se reprocher: l'un rendait continuellement à l'autre ce qu'il ne cessait d'en recevoir. Vercelle allait en avant et réglait la marche.

La faible clarté des lanternes suffisait tout juste pour reconnaître qu'on était dans une terre labourée. Les deux dames ne marchent plus; elles se traînent; elles brisent les bras de leurs écuyers; elles se dépitent, elles se désolent; une des bottines de la comtesse se déchire, et reste bientôt entre deux mottes de terre. Il est impossible d'aller plus loin.

Zéphire prend une des lanternes, il court à droite, à gauche. Il rencontre un fossé plein d'une eau limpide, dont les rives sont bordées de saules. Il tire son couteau de chasse; il taille, il tranche; en cinq minutes il a ce qu'il lui faut pour faire un brancard; il charge son épaule du précieux fagot qui va terminer tant d'embarras

et de disgrâces; chacun met la main à l'ouvrage, et on arrête que les domestiques porteront alternativement ce palanquin d'une espèce nouvelle. La comtesse s'y place à demi-consolée; madame de Verneuil s'approche : « C'est impossible, ma chère « amie, c'est impossible. Je ne résisterais « pas aux vapeurs... — Mais ma chère « amie, je ne saurais faire un pas de plus. « — Que votre officieux marquis vous « prenne sur ses épaules; il n'a plus rien à « risquer. D'ailleurs, il n'y a guère que « pour cinq minutes de chemin d'ici à cette « maison. — En vérité, ma chère amie, « vous êtes d'un égoïsme!..... — Et vous « d'une exigence!... »

Les laquais du comte avaient déjà enlevé le brancard; et pour délivrer la favorite du maître d'un voisinage désagréable, ils allaient aux petit trot. La pauvre madame de Verneuil étendait les bras vers le brancard qui emportait toutes ses espérances. D'Oliban lui prend les deux mains, la passe sur ses épaules, et se met à trotter aussi,

en protestant que jamais il n'a porté d'aussi précieux fardeau.

Le baron, qui avait toujours la tête froide, bien qu'il eût le cœur très-tendre, s'était saisi d'une des lanternes, et était allé droit sur la lumière, vers laquelle se portaient tous les vœux. Le domestique qui marchait en avant du brancard, trébuche, tombe, et la bougie s'éteint. Le zèle des domestiques de d'Orville ne faiblit pas : ils sentent que plus ils surmonteront d'obstacles, et plus ils auront de mérite.

Le marquis avait moins de force que d'ardeur. Il n'avait pas fait cent pas, qu'il fut obligé de déposer le plus précieux fardeau qu'il ait porté de sa vie. Il invita Zéphire à le remplacer. Vous savez que Zéphire est une espèce de petit-maître; le cœur ne lui disait rien pour l'amie de son maître, et il n'aurait pas volontairement porté une princesse dans l'état où était madame de Verneuil. Cependant il sentait qu'il ne lui conviendrait pas de refuser ce que le marquis venait de faire avec tant de dévoue-

ment, et il se chargea de la dame et de ses émanations. Tout à coup on entend de grands cris. Les palefreniers de d'Oliban qui étaient restés en arrière, et pour cause, quoiqu'ils fussent loin d'exhaler eux-mêmes l'odeur de la rose ou de l'œillet, les palefreniers doublent le pas, et ils ne peuvent éviter ce qu'ils redoutaient tant ; Zéphire charge l'un d'eux de la triste madame de Verneuil, et il court sur les traces de son maître, vers le point d'où partaient ces cris soutenus. D'Orville, ses laquais, le palanquin et la comtesse étaient tombés dans le fossé, sur les bords duquel Zéphire avait coupé ses bois de charpente. D'Oliban se jette à l'eau sans balancer, et Zéphire saute après lui. Ils dégagent la comtesse, et on l'assied sur l'herbette, fleurie peut-être... Le joli sujet d'élégie, ou d'idylle ! d'Orville et ses gens s'entr'aident, et bientôt ils sont tous auprès de la comtesse.

La dame avait été très-calme au moment où on l'avait tirée de l'eau ; mais lorsqu'elle eut repris ses sens, et qu'elle reconnut la

voix du marquis!.... quel torrent de mots amers, d'observations piquantes, je dirais presque d'imprécations, s'échappèrent de sa bouche! Elle se souvint pourtant qu'elle était femme de qualité, et qu'elle devait en reprendre le langage. « Vous croyez « peut-être, M. le marquis, que je vous « ai beaucoup d'obligation de m'avoir se- « courue? Vous avez été fort aise de trou- « ver ce fossé, et d'y vider vos bottes. — « Ma foi, Madame, vous y avez noyé vos « puces, et c'est un article à rayer de votre « récapitulation. »

Je ne sais jusqu'où aurait été cette conversation, si on n'avait vu plusieurs lumières qui s'approchaient rapidement, et qui annoncaient un changement très-prochain de situation. Bientôt on entend le bruit d'un fouet, ensuite celui de roues, enfin Vercelle paraît en gros souliers et en guêtres de cuir. Il est suivi d'une charrette qui apporte quelques cordiaux et toutes les vestes, les serpillières, les jupons, les chemises, les serviettes, les sabots, etc. qu'on a trouvés

dans la ferme. « Mes amis, dit le baron, je « vous présente M. Durand, le plus obli- « geant de tous les fermiers du canton. Je « lui ai détaillé toutes nos mésaventures, « y compris celle-ci, car étant tombé moi- « même, et malgré le secours de ma lan- « terne, dans ce diable de fossé, j'ai bien « pensé que quelqu'un de vous y tombe- « rait après moi. » Madame de Verneui arrivait dans ce moment.

« Allons, Mesdames, la nuit est chaude « l'eau de ce fossé est magnifique, il n'y a « pas ordinairement de baignoires dans les « fermes, M. Durand n'en a pas, et plu- « sieurs d'entre vous ont besoin de se bai- « gner. Approchez-vous de la charrette; « on vous portera au bord de l'eau ce que « vous aurez choisi, et ceux qui n'ont rien « à laver se tiendront à une distance res- « pectueuse. »

Il est des circonstances où la femme la plus difficile devient accommodante, et où une bonne tête prend, sur de plus faibles l'ascendant qu'elle devrait toujours avoir·

C'est le baron qui prononce, qui décide, et personne n'appelle de ses décisions.

La comtesse, qui n'était chargée que de terre, un peu fangeuse peut-être, devait avoir et obtenir le dessus du courant; madame de Verneuil fut placée à vingt pas au-dessous; et comme il faut respecter les bienséances, le marquis se mit au bain à cinquante pas plus loin. Zéphire et les palefreniers qui avaient touché madame de Verneuil, se débarbouillèrent où ils voulurent.

On s'accoutume à l'infortune comme au mal physique. Bientôt ces dames s'approchèrent de leurs écuyers en riant de tout leur cœur. Elles étaient dans des sabots, des bas de laine, de grosses chemises, des jupons de bure. Elles s'étaient enveloppé la tête dans une serviette pour sécher leurs cheveux, et elles avaient couvert d'une seconde deux seins qui étaient encore très-séduisans.

M. Durand s'approcha d'elles avec politesse, et il les invita à venir faire honneur au

repas qu'il leur avait fait préparer : il était onze heures du soir. « Ce repas, Mesdames, « vous paraîtrait grossier dans toute autre « circonstance, mais vous devez avoir de « l'appétit, et c'est le meilleur des assai- « sonnemens. »

Zéphire fait laisser dans l'eau certains vêtemens encore imprégnés..... Il donne ordre à un palefrenier de les attacher aux branches de quelque saule, et de rester là pour les garder. Il lui promet de lui envoyer à souper. Les dames montent dans la charrette, et on chemine gaiement.

On est reçu par madame Durand, grosse réjouie, de bonne mine, qui exerce l'hospitalité avec une cordialité rare. Elle a envoyé chercher le carrosse et les chevaux de main; elle n'a rien oublié de ce qu'elle peut procurer d'utile ou d'agréable à ces dames.

A l'instant la table est chargée de laitage, d'un gros morceau de lard et d'une volumineuse omelette. On s'assied; on mange, on dévore; la gaiete reprend son

empire, et on s'occupe en riant de ce qu'on fera.

« Mesdames, dit le baron, nos chev[illegible]
« ont besoin de manger comme nous.
« M. Durand n'a pas de lits à vous donner;
« mais dans trois heures il fera jour.
« Passons ce temps à faire des contes : c'est
« le moyen le plus agréable de l'abréger.
« — Vous avez raison, dit la comtesse.
« Voyons, vous qui êtes l'homme aux
« ressources, dites-nous quelque chose de
« plaisant. — Vous savez que je ne suis
« pas très-gai. Cependant je suis assez dis-
« posé à vous faire l'éloge du petit insecte
« qui vous a donné tant d'humeur, et qui,
« pourtant, a des qualités essentielles. —
« L'éloge de la puce ! — Oui, Madame. —
« Et que pourrez-vous dire là-dessus ? —
« Oh, j'ai eu le temps d'y refléchir depuis
« que la première vous a piquée. — Allons,
« Monsieur, improvisez. Nous sommes
« prêts à vous entendre. »

Le baron commence.

« On chante les princes qui dévastent

la terre; on célèbre la masse informe ap- [redacted] éléphant; le courage du lion, qui [redacted]t autre chose que la faim soutenue par la force; on vante la grâce et la souplesse du cheval; et moi, je vais chanter la puce. Ne vous attendez pas, Mesdames, à trouver ici, ni la majesté des vers alexandrins, ni le charme des poésies légères, ni surtout la mélopée des anciens. Je serai petit comme l'objet que je veux célébrer, et je chanterai en vile prose : permis à vous, cependant, de la prendre, si bon vous semble, pour des vers d'opéra-comique.

« Ah, mon Dieu! je m'aperçois que ma première phrase a quelque chose de la dignité du poëme épique. Oh! comme la critique va mordre! cependant a-t-elle des reproches bien graves à me faire? Aristote, et tous les professeurs de rhétorique qui lui ont succédé, veulent qu'un discours académique commence par une période à quatre membres, et la mienne en a cinq. M'accusera-t-on de flatterie dans les éloges que je vais prodiguer à mon insecte favori.

Hélas! la puce ne distribue ni emplois, ni dignités, ni cordons. Ce que je crains [illegible] lement, c'est d'être comparé à Hom[illegible] qui de rien a fait beaucoup. Oui, Mes[illegible] dames, de rien. Nous connaissons l'étendue de cette Grèce si fameuse; et, quand ce petit pays était divisé en douze ou quinze royaumes, le roi des rois ne pouvait être qu'un chef de nautonniers. La belle Hélène ne valait peut-être pas une de nos jolies paysannes de Sèvres ou de Vaugirard.... Mais, où me laissé-je entraîner? à propos d'une puce, je remonte à Hélène! C'est qu'où vous êtes, Mesdames, il est difficile de s'occuper d'autre chose que de la beauté. Je reviens à mon sujet, et j'éloignerai les distractions autant que je le pourrai, et que vous voudrez bien me le permettre.

« L'objet de mes chants en prose est petit, infiniment petit; mais, est-ce une raison pour le dédaigner? Cette fossette que le sourire entr'ouvre, ce léger mouvement d'une bouche rosée, ce coup d'œil

rapide et plein d'expression, ne sont-ils peu près imperceptibles, et cependant, ne plongent-ils pas dans l'ivresse le mortel fortuné à qui vous les adressez. Sans doute, je n'ai pas l'insolence d'assimiler une femme charmante à une puce. Mais je prouverai peut-être que l'une et l'autre se trouvent quelquefois en contact, et d'une manière avantageuse à toutes deux.

« Vous qui vous connaissez si bien en parure, et qui savez embellir les modes les plus bizarres, daignez vous arrêter un moment à l'enveloppe du petit animal que je célèbre aujourd'hui. Sa robe, brillante de pourpre, nous rappelle l'habit triomphal des Romains, ces conquérans du monde qui traînent à leur char des rois vaincus et enchaînés. J'ignore si ces hommes fameux ont voulu prouver leur estime pour la puce; ce que je sais, Mesdames, c'est que vous avez porté pendant quelques jours la robe puce, le ruban puce, le petit soulier puce; vous avez été puces un mo-

ment. Pourriez-vous, quand vous adoptez le mot, nourrir un éloignement [illegible] cible pour la chose?

« Vos mamans vous *ont sans doute* appris que les leurs ont porté ce qu'on appelait alors des mouches. Il y en avait de rondes, de carrées; d'autres avaient la forme d'une étoile; quelques-unes étaient coupées en croissant : ces dernières s'appliquaient du côté du front, et se nommaient *l'augure.* Celle qu'on plaçait au coin de la bouche s'appelait *la séduisante;* celle qu'on fixait auprès de l'œil *l'assassine.* N'est-il pas évident, Mesdames, que ces mouches ne sont qn'une imitation de la mouche naturelle que produit la puce? Mais, quelle différence, grand Dieu, d'un vilain morceau de taffetas noir, avec un point qui est parfaitement en harmonie avec la couleur de la peau, et qui en relève la blancheur! Les ennemis seuls de la puce ont pu imaginer de remplacer, par les ressources impuissantes de l'art, un attrait que vous teniez de la nature.

« Examinons le physique de l'insecte que vos mamans ont imité en le dédaignant, et dont vous-mêmes, Mesdames, avez un instant porté et avoué les couleurs. Il est dans les infiniment petits; mais aussi, quelle délicatesse, quelle perfection dans ses organes, quelle prodigieuse agilité dans tous ses mouvemens! Le plus fameux sauteur, tous les *petits diables* (1) du monde n'ont jamais pu s'élever au-delà de six à sept pieds. Quel saut que celui de la puce: Quel vol à l'opéra peut lui être comparé! L'éclair n'est pas plus prompt. La main la plus adroite la poursuit en vain; elle échappe au moment où on croit la saisir. Je ne crains pas de l'affirmer : la puce saute à plus de cinq cents pieds de haut, pieds de puce, à la vérité; mais tout est relatif. Ainsi, l'homme, cet animal orgueilleux, doit s'avouer vaincu par un insecte, dans un art admirable sans doute,

(1) *Le petit Diable*, célèbre danseur de corde qui était alors attaché au spectacle de Nicolet.

puisque nous nous empressons de porter notre argent à ceux qui y excellent.

« Il est des gens qui n'observent rien, qui ne réfléchissent sur rien, et qui, cependant, jugent de tout. Combien de fois n'ont-ils pas reproché à Noé d'avoir reçu dans l'arche le petit animal que j'admire si sincèrement! Il a bien fait, sans doute, de lui donner un asile; mais eut-il commis une faute, ne devrait-on pas la lui pardonner en faveur du bienfait inestimable que nous tenons de lui? A qui doit-on la gaîté piquante d'un joli repas? A Noé. Qui vous fait lever, Mesdames, avec tant de grâces, un bras arrondi par l'amour? C'est Noé. Qui donne un feu nouveau à l'aimable saillie qui vous est familière? Qui communique à ces yeux enchanteurs une expression plus séduisante? C'est Noé. Oui, je le proteste, et je le prouverai, la puce est le second présent du patriarche. Ingrats que nous sommes! nous n'avons pas pensé encore à lui élever un autel, et ceux d'un certain Bacchus qui n'était qu'un conquérant, ont couvert toute l'Asie.

Eh, quel mal fait donc mon petit insecte à ces gens humorosistes et grondeurs! Sa piqûre ne produit qu'une douce titillation qui provoque à un plaisir plus vif, et que, du trône à l'escabelle, chacun aime à goûter.

« Une propreté de convention idéale, factice, éloigne ce petit animal des palais et des maisons opulentes! Observez-le sous le microscope, vous le verrez, transformant ses pates de devant en doigts souples et déliés, se laver, se frotter, faire, avec un soin extrême, la toilette la plus achevée, et mériter l'acces qu'on lui refuse partout, sous le prétexte le plus frivole. Mais, qui a pu imaginer, propager une calomnie qui tombe devant le premier coup d'œil de la raison? Oserai-je le dire sans craindre d'être calomnié à mon tour? La prudence semble me fermer la bouche; la franchise dont je fais profession, m'ordonne de parler, je parlerai.

« L'intérêt personnel, ce levier qui remue le monde, cette source unique de

vertus et de crimes, l'intérêt personnel a prononcé la proscription de la puce, innocente et salutaire.

« A quoi sert en effet l'innocence, quand elle est poursuivie par la force? Quel compte tient-on du bienfait, quand on veut le méconnaître? La puce, par sa légère piqûre, adoucissait le sang; elle attirait au dehors les molécules morbifiques, qui portent le désordre dans nos frêles machines. Mais, certains hommes veulent des obstructions, des fièvres, des maladies de toute espèce. Ils vous ont fait bannir les puces, et ils ont ouvert la boîte de Pandore. Ils ont imaginé des ordonnances, multiplié les dépôts de ces ingrédiens rebutans et souvent nuisibles; ils ont livré l'épiderne délicat de la beauté à la lancette meurtrière du chirurgien, à ces vilains animaux aquatiques dont la morsure est cuisante, et dont la voracité inspire le dégoût. Et pourquoi chasser la nature, pour la remplacer par des conjectures, des systèmes, des absurdités? C'est que ces

absurdités, ces systèmes, ces conjectures se paient au poids de l'or.

« Heureux, cent fois heureux les siècles où l'homme ne connaissait d'autre docteur que la puce! Cependant, comme rien n'est parfait ici-bas, j'avoue que ces petits chirurgiens de la nature multipliaient quelquefois trop. Mais comparera-t-on ce léger inconvénient aux maladies innombrables que nos premiers aïeux ne connaissaient pas, et qui affligent aujourd'hui la pauvre humanité! Et cet inconvénient lui-même n'offre-t-il aucun avantage à celui qui a des loisirs? Ne peut-il pas, jusqu'à un certain point, flatter son amour-propre? Le possesseur d'une terre met de l'orgueil à la voir couverte de gibier. Il a des piqueurs, des meutes, des rendez-vous, des haltes somptueuses de chasses. Ses amis admirent son luxe, en partagent ses plaisirs. Mais, ils arrosent de leur sueur la terre hospitalière qui a vu naître et qui a nourri la bête qu'ils poursuivent. La fatigue les condamne à une inaction de plusieurs jours. La fête

est pesante; les membres sont douloureux. Le bûcheron goûte tous les agrémens de la chasse sans sortir de sa chaumière. Il chasse commodément assis sur son lit de paille fraîche, sans être écrasé sous le poids de ses vêtemens, de ses armes, de son fourniment. Le gibier abonde chez lui, et ses mains ne suffisent pas à son avidité, à son ambition. Vainqueur à droite, il va l'être encore à gauche. Il suit la bête dans ses recherches les plus cachées, il l'y force, il l'y écrase. Ses triomphes multipliés, loin d'épuiser ses forces, assurent son sommeil. Il n'a pas craint de se laisser emporter sur les terres du propriétaire voisin; il n'a redouté ni les procès-verbaux, ni les amendes, ni les saisies; et quand il a jugé à propos de mettre un terme à ses jouissances, il s'est levé frais, gaillard et dispos; il est parti gaiement pour la forêt, la chansonnette à la bouche, la cognée sur l'épaule, et la gourde à la main.

« J'ai prouvé, par des raisonnemens, l'utilité, la salubrité de la piqûre de mon

petit animal; j'ajouterai à mes preuves des exemples irrécusables.

« Nos villageois sont plus robustes et vivent plus long-temps que nous. La médecine est pourtant à peu près inconnue au village, et pour un pauvre carabin qui, ordinairement y fait assez mal ses affaires, il y en a des milliers dans les villes qui ne sont opulens et gras que parce que nous tuons nos puces.

« Plus d'une belle dame étendue sur sa chaise longue, n'étant ni éveillée, ni endormie, baillant et s'ennuyant, a dû à une puce la fin de cet état apathique, et un exercice, qui, en facilitant la circulation du sang, a ramené sur ses joues décolorées l'incarnat de la santé. Elle est seule; elle s'approche d'une glace; elle se sourit à elle-même, et elle rend grâce au petit animal quelle maudissait quelques minutes auparavant.

« Que de gens épais et lourds, incapables d'agir et même de penser, qui ne sont que des machines à manger et à digérer, et dont la vie entière n'est qu'une longue

léthargie ! Glissez-leur quelques puces, et vous leur rendrez l'usage de leurs membres ; vous ranimerez l'activité de leur imagination.

« La Gascogne est pauvre. Les puces, par conséquent, y sont abondantes ; et quel pays fournit autant d'hommes pleins de saillies et de vivacité ?

« Le chien, dit-on, est ami de l'homme. détrompez-vous, Mesdames. Le chien est un fourbe qui cache, sous des apparences d'affection, l'égoïsme le plus prononcé. Il ne s'attache à un maître que pour lui enlever la dernière de ses puces, et perpétuer sa santé au dépens de la sienne. En effet, le chien parvient à l'extrême vieillesse, sans maladies et sans infirmités.

« Je n'ai parlé jusqu'à présent que des qualités physiques de mon petit insecte. Qu'il me soit permis de dire quelque chose de son moral, de son penchant à obliger. L'orgueilleux ver luisant croit remplacer le soleil ; la présomptueuse fourmi ose se creuser des retraites et y établir des maga-

sins que dévastent bientôt le pas de l'homme et l'avidité de la perdrix; le papillon semble ne se reposer sur les fleurs que pour nous faire admirer les couleurs brillantes et variées de ses ailes; la puce cherche l'obscurité. Le lieu le plus secret est celui où elle établit sa résidence. Là elle attend avec modestie que celui qui *donne la pâture aux petits des oiseaux*, lui envoie de quoi se nourrir. Enfin, elle cache sa vie et ses bienfaits, exemple précieux et bien mal suivi par le grand, l'ambitieux, la coquette, le général d'armée, le tambour, le trompette, et tant d'autres individus dont les noms pourraient grossir cette liste, et dont je vous fais grâce.

« J'ai avancé que la puce est obligeante. J'ajouterai qu'elle montre quelquefois dans sa manière d'obliger, une intelligence rare. Perrine a quinze ans. Elle est jolie et ne s'en doute pas. Elle est sage, et elle n'en est pas plus vaine. Le jeune Paul l'aime éperdument. Elle est modeste; il est timide. Ils se promènent dans la prairie; la main de Paul

est dans celle de Perrine; ils ne se parlent pas: que diraient-ils qui peigne ce qu'ils éprouvent? Paul a l'idée vague d'un prix auquel il n'ose prétendre; il tremblerait d'attirer sur lui le courroux de Perrine... Une puce, l'amour peut-être qui en a pris la figure, pique vivement la pastourelle. Un mouvement promt et involontaire suit la piqûre, le double fichu s'entrouvre, et Paul emporte souvenir et bonheur pour le reste de la journée.

« Cet insecte charmant n'est-il pas aussi quelquefois utile aux amans qui habitent des lambris dorés? La beauté confiante repose avec sécurité entre des voiles que la Frise a tissus. Elle est bercée par des songes voluptueux. Elle rêve l'amant discret qui attend à la porte le moment de se présenter. Une puce obligeante entend les soupirs du jeune homme; elle voit son impatience; elle se glisse, la beauté s'éveille; les voiles s'agitent,..... et il y a un trou à la serrure.

« Je ne crois pas, Mesdames, qu'il vous

reste maintenant le moindre doute sur les grâces extérieures du petit animal à qui vous avez emprunté quelque chose des vôtres. Sans doute, vous avez été quelquefois témoins de sa prodigieuse agilité; vous êtes convaincues qu'il est réellement le médecin de la nature, le seul qu'on doive employer. Je vous ai peut-être appris qu'il peut rendre aux amours des services signalés.... Et la discrétion, Mesdames, la discrétion! Vous conviendrez qu'à cet égard encore, la puce est bien supérieure à l'homme. Quel autre animal pourriez-vous donc lui comparer! Rappelez-la près de vous, je vous en supplie; et surtout, veuillez accueillir avec indulgence le badinage d'un compagnon d'infortunes qui n'a eu d'autre but que de vous faire oublier un moment vos très-petits malheurs. »

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS DANS CE VOLUME.

CHAPITRE Ier. *Faisons connaissance avec notre principal personnage.* 5
CHAP. II. *Julie.* 12
CHAP. III. *Larose est introduit à l'hôtel.* 26
CHAP. IV. *M. le marquis fait de nouvelles bévues.* 37
CHAP. V. *Événemens nouveaux.* 56
CHAP. VI. *Il commence mal. Comment finira-t-il?* 75
CHAP. VII. *Il est capitaine.* 97
CHAP. VIII. *Cécile.* 108
CHAP. IX. *Larose. Encore un bal. Départ pour Pithiviers.* 145
CHAP. X. *Aventures de voyage.* 167

00099930

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 21 October, 2015